This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PJ
3001
B5

B422

492.06
B422

JAN 2 0 1968

INSCRIPTIONS
GRECQUES ET LATINES
DE SYRIE

PAR

Le P. Louis JALABERT, S. J.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph, (Beyrouth).
I, p. 132-188.

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1906.

INSCRIPTIONS

GRECQUES ET LATINES

INSCRIPTIONS
GRECQUES ET LATINES
DE SYRIE

PAR

Le P. Louis JALABERT, S. J.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph, (Beyrouth).
I, p. 132-188.

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1906

INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES

DE

SYRIE

PAR LE P. LOUIS JALABERT, S. J.

Dans le courant de ces dernières années, j'ai eu l'occasion de réunir quelques inscriptions grecques et latines de provenances diverses. J'en forme aujourd'hui une petite série et j'accompagne la publication des textes de quelques notes (1).

Le P. Sébastien Ronzevalle a voulu me réserver le plaisir d'y ajouter le groupe encore inédit des inscriptions qu'il a découvertes à Deir el-Qal'a. Ces textes, auxquels il faut joindre l'importante dédicace bilingue, déjà publiée (2), constituent une série des plus intéressantes et jettent un jour nouveau sur les cultes de Deir el-Qal'a qui jouirent, à l'époque romaine, d'une grande célébrité.

§ 1. — Inscriptions inédites de Gebeil.

1. — Inscription gravée sur la face antérieure d'un grand sarcophage de calcaire, abandonné en pleins champs dans la nécropole, entre la ville moderne et la colline de Qaṣṣouba (copies, estampage, photographie).

---

(1) La publication actuelle de ces textes est destinée, dans ma pensée, à préparer partiellement la refonte future du Recueil des « Inscriptions grecques et latines de la Syrie » par Waddington, refonte déjà annoncée et encouragée au Congrès d'Archéologie d'Athènes (cf. Comptes rendus du Congrès, p. 263). Comme je l'ai dit ailleurs, je serais heureux et honoré de recevoir de tous ceux qui s'intéressent à l'épigraphie gréco-romaine de la Syrie et de la Palestine, soit des améliorations à mes lectures, soit des textes inédits qui m'auraient échappé.

(2) Cf. *Rev. archéol.*, 1903, II, p. 29-49 ; cf. *ibid.*, p. 225-229.

**

L'inscription, gravée sur quatre lignes dans un cadre mouluré, occupe un champ de 1,^{m}55 de longueur sur 0,^{m}32 de hauteur ; caractères très soignés de 0,^{m}05 à 0,^{m}055. Malheureusement le calcaire est tout crevassé et la lecture du texte extrêmement pénible, surtout à gauche : il a fallu une étude prolongée de la pierre et de l'estampage, pour conquérir une à une toutes les lettres de la première moitié des quatre lignes.

ΤΟΝΠΑΝΤΑCCΤΟΛΙCΑΝΤΑΚΑΛΩCΝΕΚΡΟΥC
ΑΒΑCΚΑΝΤΟΝΑΛΛΟCΕΜΕCΤΟΛΙCΑCΤΗΝΔΕΝΕΘΗΚΕΤΑΦΩΙ
ΕΙΔΙΙΔΕΙΝΜΟΙΡΑΝΚΑΙΤΟΥΘΑΝΑΤΟΥΤΗΝΩΡΑΝ
ΚΑΜΑΥΤΟΝΘΝΗCΚΩΝΟΥΤΟCΑΝΕCΤΟΛΙCΑ

Lig. 3. — La 4^{e} lettre est très certainement un Η, bien qu'on ne distingue que le haut de la première haste verticale.

Lig. 4. —Le Ο de οὗτος est tout petit, et lié au Ν de θνήσκων.

Τὸν πάντας στολίσαντα καλῶς νεκρούς, Ἀβάσκαντον,
ἄλλος ἐμὲ στολίσας τήνδ' ἐνέθηκε τάφωι.
Εἰ δ' ἤδειν μοῖραν καὶ τοῦ θανάτου τὴν ὥραν,
κἀμαυτὸν θνήσκων οὗτος ἂν ἐστόλισα.

On le voit, le texte est métrique, et, ce qui est rare en Syrie, les deux distiques irréprochables. On notera toutefois, dans ce petit morceau, soigné presque jusqu'au raffinement, l'incorrection fatale résultant de la quantité du nom propre Ἀβάσκαντος.

Cf. Kaibel, n° 630 : Ἀβασκαντὶς γαμετὴ μνημοσύνης ἕνεκεν.

Le sens est clair : « Moi, qui ai si bien paré (pour les funérailles) tous les défunts, Abaskantos, c'est un autre qui m'a passé cette robe et m'a mis au tombeau. Si j'avais connu mon destin et su (par avance) l'heure de ma mort, c'est moi-même, en mourant, qui me serais revêtu (de la robe funéraire). »

V. 2. — τήνδ' s'explique par l'ellipse de ὁδόν plutôt que de στολήν et ainsi τήνδ' (ὁδόν) fait antithèse à καλῶς, comme à τὸν πάντας.... répond ἄλλος ἐμέ...

V. 4. — οὗτος doit se prendre dans le sens de ἔγωγε ; αὐτός serait préférable, mais la lecture est certaine. Qui sait, d'ailleurs, si la substitution n'est pas imputable au lapicide ? Il avait oublié une lettre et a dû réparer son erreur en accolant un Ο très petit au dernier jambage du Ν. N'a-t-il

pas choisi l'O de préférence à l'A, en raison du peu d'espace dont il disposait ?

Nous avons donc l'inscription funéraire d'un certain Abaskantos qui avait pour attributions spéciales, pour métier, de présider aux obsèques et de passer aux morts leur dernier vêtement : l'auteur de l'épitaphe revient avec insistance sur ce souvenir (στολίσαντα, στολίσας, ἂν ἐστόλισα); il faudrait donc rapprocher cet artisan de ses congénères égyptiens : ἐνταφιασταί, χολχυται.., sur qui les papyrus nous ont conservé tant de renseignements curieux.

Le verbe qui exprime les fonctions d'Abaskantos, στολίζω, appelle un autre rapprochement : les στολισταί étaient, dans certains cultes égyptiens, des ministres préposés à revêtir et à parer les statues des dieux (cf. Dittenberger, *Orientis Graeci inscriptiones selectae,* 111, note 13). Qui sait si les *libitinarii* syriens ne portaient point eux aussi le nom de στολισταί, et si leurs soins aux trépassés n'étaient point désignés sous le nom de στολισμός, mot consacré, en Egypte, à la toilette des dieux (cf. Dittenberger, *Orientis Graeci inscr. sel.*, 56, 4,60 ; 90, 6) ? Ces rapprochements s'éclairent d'un jour particulier, quand on se rappelle les liens étroits qui unissaient, dans l'antiquité, Byblos à l'Egypte.

Pour finir, n'est-il pas piquant de remarquer qu'une des plus jolies inscriptions funéraires de la nécropole de Gebeil ait été précisément rédigée pour un *croque-mort* ?

2. — Fragment de stèle cintrée. C'est le type caractéristique des pierres funéraires de la région de Byblos. On en trouve de toutes les dimensions : de petites, hautes de 50 à 60 centimètres, et d'énormes. Ainsi j'ai mesuré plusieurs de celles que les constructeurs de l'église de Balât ont employées pêle-mêle avec d'autres débris antiques, sans se donner la peine de les retailler. Les plus grosses ont $2^m,10$, $2^m,15$, $2^m,22$ de hauteur, pour des largeurs de 60, 68 et 74 centimètres ; l'épaisseur est proportionnée : elle varie entre $0^m,48$ et $0^m,68$.

Le fragment en question est conservé à l'Université S[t] Joseph de Beyrouth (1). Gravure très soignée ; la dernière ligne a été coupée en deux

(1) Lammens, *Musée Belge*, IV (1900), p. 309, n° 51, 5°.

par le graveur, pour éviter une mauvaise veine de la pierre.

ΘΕΟΔΩΡΕΧΡΗ
ΣΤΕΚΑΙΑΛΟΙΠΕ
ΧΑΙΡΕΑΝΔΡΙΑΝΤΟ
ΠΛΑ ΣΤΗ

Θεόδωρε χρηστὲ καὶ ἄλοιπε χαῖρε, ἀνδριαντοπλάστη.

3. — A Gebeil, dans la nécropole, au pied de Qaṣṣouba, stèle arrondie; haut., 0^{m},60 ; larg., 0^{m},21 ; épaiss., 0^{m},12. Gravure et orthographe barbares (copies).

ΩΚΕΑΝ
ΟCΖΗC
ΑΗΤΗ
Η

Ὠκεανὸς ζήσα(ς) (ἔ)τη ή.

N'a d'intérêt qu'à raison du nom propre fort rare (cf. *C.I.G*, 6276) et de la barbarie même de l'orthographe.

4. — Autre stèle, même type ; larg., 0^{m},50 ; épaiss., 0^{m},38 (copies).

ΕΙΡΗΝΑΙΟΣ
ΙΕΡΟΚΗΡΥΞ

Εἰρηναῖος ἱεροκῆρυξ.

Les indications nécessaires manquent pour décider si ce *hiérokéryce* a quelque attache aux Ἀδώνια ; si ce serait un dignitaire de thiase (v. g. d'Ἀδωνιασταί) ou un ministre du temple.

5. — *Item*, larg., 0^{m},25 ; épaiss., 0^{m},16. Chez Elias Laḥoud (copies).

ЄΡΜΗΤ
ΑΡΗΝ
ΖΗCΑC
ЄΤΩΝ
Β

Ἑρμητάρην ζήσας ἐτῶν β'.

Le nom dérivé de Ἑρμῆς est nouveau. Comme nous pouvons en toute sécurité poser l'équation :

Ἑρμητάρην = Ἑρμητάρι(ο)ν

nous avons donc affaire, sous cette forme incorrecte, à un diminutif hypo-

coristique de type très connu : cf. Μελισσάριον, Νικάριον, Τιμάριον, Ἐρωτάριον (1). On ne saurait décider si, dans l'espèce, le nom était porté par une fillette ou par un garçon : ζήσας, au masculin, ne serait pas un argument décisif, étant donné la correction approximative de tous ces textes.

6. — *Item,* haut., 1^{m},33 ; larg., 0^{m},45 ; épaiss., 0,^{m} 37. Chez ʿAlî el-Ḥousâmy (copie).

ΚΑΛΗΜΕ
ΡΟC

Καλήμερος.

7. — Sur une grosse stèle cintrée, rognée dans tous les sens, découverte près de l'église de Qaṣṣouba, en même temps qu'un cippe mouluré anépigraphe, orné d'une couronne sur la face antérieure du dé.

Lecture laborieuse, beaucoup de caractères étant recouverts de mortier et de sédiments calcaires ; de plus, les ouvriers qui venaient de déterrer la pierre et s'apprêtaient à la débiter mirent beaucoup de mauvaise volonté à nous la laisser examiner et ne nous permirent pas de l'estamper (copie).

Cependant, il n'est pas impossible de compléter les lacunes : elles ne sont pas considérables et le texte est complet à droite.

[illegible] ΜΠΟCΠΕΚΟ
[illegible] ΛΡΙΟΥΕΝΟΛΛ
[illegible] ΑΙΕΠΤΑΚΑΙ
[illegible] ΚΑΤΟΝΕΤΟC
[illegible] ΝΙΛΗΡΗICAC
[illegible] ΟΝΕΛΙΝ
[illegible] ΙΚΑΤΛΛ

Lig. 1. — Traces de l' Y, à la fin de la ligne.

Lig. 2. — Traces de A avant le P ; les trois dernières lettres sont douteuses.

Lig. 5. — Le groupe qui précède Λ est très douteux ; douteux aussi, le groupe HI.

Lig. 6. — Probablement deux N à la fin de la ligne.

(1) Cf. v. g. *Rev. Biblique*, 1900, p. 308.

Il est très facile de restituer les deux premiers mots, deux noms propres, [Ὄλυ]μπος Πεκο[υλια]ρίου (1) et cette restitution indique la dimension de la lacune de gauche : 3 ou 4 lettres au plus.

On reconnaît ensuite la formule ἐν(θάδ)[ε κεῖτ]αι ; puis l'âge du défunt : ἑπταkαι[δέ]κατον ἔτος. Le sens permettra de combler les lacunes plus graves des lignes suivantes. On voit qu'il s'agit d'un jeune homme, mort ἄωρος, sans doute avant d'avoir accompli sa 17e année. La formule employée se rapprochera donc très vraisemblablement de celle que nous lisons, par exemple, sur une stèle de Dorylée (2) :

τρεῖ' ἔτη καὶ δέκα μὴ τελέσας.

D'après les traces des caractères, et en corrigeant paléographiquement le groupe douteux H I, on devra donc restituer ἑπταkαι[δέ]κατον ἔτος [μὴ π]ληρ(ώ)σας.

Et, comme il est probable que le texte se poursuivait sur le même ton, on pourra compléter :

[τὸν βί]ον ἐ(ν) ν[εότητ]ι κατ(α)λ[ίπων...] (3)

L'inscription funéraire d'Olympos devait donc très vraisemblablement se lire :

[Ὄλυ]μπος Πεκο[υλια]ρίου ἐν(θάδ)[ε κεῖτ]αι, ἑπταkαι[δέ]κατον ἔτος [μὴ π]ληρ(ώ)σας, [τὸν βί]ον ἐ(ν) ν[εότητ]ι κατ(α)λ[ίπων...]

8. — Grande dalle, brisée à droite et à gauche, provenant de Gebeil, actuellement à ʿAmšît chez M. Zaḥiâ. Belles lettres de $0^m,10$; les A sont tantôt barrés, tantôt semblables à des Λ ; le E a la forme du Σ.

Inscription funéraire de Julia Antonina, fille unique de Boéthos (copie).

ΥΛΙΛ ΛΝΤΩΝΣΙΝ
ΟΝΗ ΒΟΗΘΟΥΤ
ΓΛΤΗΡΖΗΣΑΣΑΣ
ΗΝΑΣΣΗΡΩΙΣΚΛΙΣ
ΦΡΩΝΧΛΙΡΣ

(1) Cf. Peculiaris, à Deir el-Qal'a (*C.I.L.*, III, S., 6682); à Gebeil même, un Πεκουλιάριος, auteur d'une dédicace Διὶ ὑψίστῳ (cf. Dussaud, *Rev. archéol.*, 1896, I, p. 299; S. Ronzevalle, *Rev. Biblique*, 1903, p. 405).

(2) Cf. Pargoire, *Echos d'Orient*, I, p. 83 ; Oberhummer und Zimmerer, *Durch Syrien und Kleinasien* (1899), p. 381.

(3) Cf. une idée analogue, dans une inscription métrique chrétienne de Bersabée : ἄλλα με Μόῖρα | ἔσβεσεν ἐν νεότητι (*Rev. Biblique*, 1905, p. 249, n° 3.)

[Ἰο]υλία Ἀντωνεῖ[να, ἡ μ]όνη Βοήθου τ[υ]γάτηρ (sic), ζήσασα ἔ[τη..., μ]ῆνας ε, ἡρωῒς καὶ σ[ώ]φρων, χαῖρε.

9. — Sarcophage, découvert dans une grotte, en 1901. L'inscription, très soignée, est gravée dans un cartouche à queues d'aronde, long de $0^m,37$ sur $0^m,27$ de hauteur. Le reste de la face du sarcophage, qui est de petites dimensions (environ $1^m,20 \times 0^m,90$) est décoré de deux têtes de bélier faisant saillie aux angles, ornées d'infules et soutenant une guirlande qui passe au-dessous du cartouche. Cette face, dont l'ornementation est assez riche, fut détachée de la cuve et achetée par deux antiquaires syriens, au prix exorbitant de 380 francs. Ils l'apportèrent à Beyrouth (1903) et je pus me convaincre, par un rapide examen, que la copie, qui m'avait été adressée en 1901, ne laissait rien à désirer. Depuis, j'ai perdu la trace de ce monument : il est probable qu'on l'aura embarqué pour l'Amérique.

ΚΛΕΟΠΑΤΡΑCΑΜΟΥ
ΤΟΥΑCΠΑCΙΟΥΓΥΝΗ
ΔΙΟΝΥCΙΟΥΔΙΟΝΥCΙΟΥ
ΤΟΥΚΑΙΘΕΟΔΩΡΟΥϐ
ΖΗCΑCΑЄΤΗΛΒΜΗΝΑCϛ

Κλεοπάτρα Σάμου τοῦ Ἀσπασίου, γυνὴ Διονυσίου Διονυσίου τοῦ καὶ Θεοδώρου, ζήσασα ἔτη λβ', μῆνας ϛ.

Les noms de Διονύσιος, Ἀσπάσιος, Θεόδωρος sont particulièrement fréquents dans cette région de la Phénicie, témoin cet Ἀσπάσιος Διονυσίου de Balât, dans la banlieue de Byblos (1) ; un autre Ἀσπάσιος Ἀρίστωνος de la nécropole de Gebeil (2) ; un Διογένης Ἀσπασίου de Fatqa (3).

Il faut peut-être restituer le nom de Σάμος dans l'inscription gravée sur le cippe de Maad (4) ; nous retrouvons le même nom à Saïda (5).

---

(1) Renan, *Mission de Phénicie*, p. 224.

(2) *Ibid.*, p. 207.

(3) *Ibid.*, p. 326.

(4) *Ibid.*, p. 241 ; Renan lit ΘΑΗΟC qui peut bien contenir une double faute(=Σάμος). Ce ne serait point étonnant, étant donné les autres confusions commises dans ce texte par le lapicide.

(5) *Ibid.*, p. 386.

La double généalogie de Kléopatra et de son mari Dionysios distingue cette épitaphe du commun.

10. — M. Dussaud a publié (1) une épitaphe giblite déjà connue (2), au nom de

ΝΕΤΕΙΟΣΔΙΟΝΥΣΙΟΥ[illegible]

et il restitue [Ἀ]νετείος Διονυσίου...

Cette restitution ne se justifie point : la pierre est intacte et la première lettre, N, fort loin du bord gauche de la stèle ; par ailleurs, elle n'a jamais été précédée d'aucun autre signe.

D'ailleurs, la vraie lecture, Νετεῖος, est confirmée par une seconde inscription (3), où revient le même nom (chez le curé Joseph Sfeir).

ΔΙΟΝΥCΙΟCΝΕΤΕΙΟ
CΒΥΤΕΡΟCΕΖΗΓΤΗΠ

Διονύσιος Νετείο[υ πρε]σβύτερος, ἔζη [ἔ]τη π΄.

11. — Dans une grotte funéraire, récemment ouverte, deux sarcophages de pierre commune (pierre de sable). L'un d'eux est décoré de *putti* nus, soutenant une guirlande ; mais le travail est gauche et lourd. Un cartouche contient le nom de celui qui s'était préparé ce tombeau. Au-dessous, sur une quatrième ligne, une formule pour l'âge du défunt : le blanc n'a pas été rempli (copie).

ΒΑΝΕΙΟC
ΘΕΟΔΩΡΟΥ
ΟΕΥCΕΒΗC
ΖΗCΑCΕΤΗ

Βανεῖος Θεοδώρου, ὁ εὐσεβής, ζήσας ἔτη...

Le nom de Βανεῖος n'est pas nouveau : il a déjà été rencontré, en grec, sous la forme Βάνιος (4) ; le même nom se retrouve en nabatéen, en palmyrénien et en safaïtique.

---

(1) *Rev., Archéol.*, 1896, I, p. 300.

(2) *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1887, p. 417, n° 117 et Pl. X : la lecture d'Euting (Νεγεῖος) est d'ailleurs inexacte.

(3) Cf. Lammens, *Musée Belge*, IV (1900), p. 308, n° 49.

(4) Cf. Waddington, *Inscriptions... de Syrie*, 2268 ; Dussaud et Macler, *Voy. archéol. au Safâ...*, p. 156, n° 21 et *Mission dans les régions désertiques de la Syrie Moyenne*, p. 269, n° 86 et p. 109, n° 172.

12. — Inscription gravée sur une dalle de marbre, brisée du côté gauche. Copie du chevalier Joseph Bey Habeiche (1903).

ΛΦΙΟΥΔΑΔΟΜΙ
ΤΕΚΝΟΝΑΥ

Faute d'indications plus précises, il est difficile de proposer une interprétation de ce fragment. S'il était sûr que la première lettre ait été bien lue, le φ représenterait une date ; mais tout cela est bien problématique.

On peut cependant proposer, sous toutes réserves :

L Φ 'Ιούδα Δομι[τίου ? ..... καὶ]
τέκν(ω)ν αὐ[τοῦ.... ?

Ainsi l'inscription serait juive.

13. — Chez Sélim Mansour. Petite base à moulure saillante en haut, dont la surface supérieure est polie et légèrement concave. Hauteur totale, $0^m,40$; largeur, à la corniche, $0^m,46$; haut. et larg. du dé $0^m,25 \times 0^m,33$. L'inscription est gravée, en deux parties, sur deux faces opposées du dé.

ΔΟΜΝΑC ΓΥΝΑ
ΔΙΟΝΥCΟΔΩ ΔΙΟΝΥC
❦ ΡΟΥ ❦ ΔΙΟΦΑΝΤΟΥ
ΒΟΥΛΕΥΤΟΥ

Δόμνας Διονυσοδώρου γυνα[ικὸς] Διονυσ[ίου] Διοφάντου βουλευτοῦ.

Ce texte nous fait connaître l'existence d'une βουλή à Byblos, comme à Arados : il a par là même une certaine importance. Il est aussi intéressant à un autre point de vue, en raison de la nature et de la destination du petit monument, sur lequel il a été gravé. Il ne peut s'agir de base, destinée à porter une statue ; encore moins d'un cippe funéraire. Il semble plutôt qu'il faille y reconnaître un siège. D'ailleurs, le siège (?) de Domna n'est point isolé : nous avons observé à 'Amśit une série de petits monuments de pierre, de même profil et provenant également de Gebeil.

L'un d'eux (haut., 0^m24 ; larg., au sommet, $0^m,35$; au-dessous de la moulure de tête, $0^m,29$; à la base, $0^m,26$), a la forme d'une pyramide tronquée, dont la base, tournée en l'air, serait couronnée d'une moulure. Sur la surface supérieure, on observe la même dépression que sur la base de Domna. La moulure (haut., $0^m,06$) porte une inscription, malheureusement très fruste, répartie sur les quatre faces. Sur l'estampage, je crois distinguer :

1re face. — OPT; 2e face. — PΩM; 3e face. — ΠΗΘ ou ΠΝΙΘ (avec ligature des deux premières lettres); 4e face. — ΑΝΗ

Mais il n'est pas possible d'en proposer une interprétation satisfaisante.

Un troisième échantillon (long., $0^m,28 \times 0^m,24$ haut.) de type analogue, ne porte pas d'inscription ; mais, sur la face supérieure, un personnage debout (haut., $0^m,24$), le bras droit levé et le poing gauche sur la hanche, a été grossièrement dessiné à la pointe par quelque oisif.

Seraient-ce des sièges appartenant à un temple ou à une salle de réunion, et ne seraient-ils pas à rapprocher des grands fauteuils de pierre, analogues à des sièges de théâtre, que l'on peut voir encore à Gebeil ? C'est ce qu'il est difficile de décider.

14. — Texte déjà relevé par le P. Sébastien Ronzevalle (1), gravé sur un fragment de fût de colonne de faible diamètre (copie, estampage).

ΗΘ[illegible]
ΜΕΤΑ[illegible]ΟΝΩΝ
ΚΑΙΤΗCΑΛΛΗC
ΔΙΑΚΟCΜΗCΕΩC

La 2e ligne se laisse compléter avec assez de certitude; la première ne peut être restituée qu'*exempli gratia*.

[ᾠκοδομ]ήθ[η ὁ ναὸς ?] μετὰ [τῶν εἰκ]όνων (2) καὶ τῆς ἄλλης διακοσμήσεως.

Ce débris de texte, relatif à des travaux de construction (ou de réfection) et de décoration, effectués sans doute dans un sanctuaire, a été découvert, au cours de recherches faites dans un terrain appartenant à un musulman, nommé ʿAbd-el-Wâḥid. Ce terrain, contigu à l'église de *Mâr Yaʿqoûb* mériterait d'être exploré à fond. Les fouilles privées et les quelques recherches conduites plus régulièrement par les soins du Mudir de Gebeil, en 1903, ont abouti à des résultats pleins de promesses.

C'est une véritable carrière de marbres : tronçons de colonnes, bases, blocs taillés, débris d'architecture, fragments moulurés, corniches, listels décorés d'oves et de rais de cœur.. ont été extraits en abondance de cette propriété qui semble recouvrir l'enceinte d'un grand temple. Qui sait s'il

(1) *Rev. Biblique*, 1903, p. 404.

(2) μετὰ [τῶν κι]όνων (?).

ne faudrait pas rechercher, en ce point qui domine, l'emplacement du fameux temple représenté sur les monnaies de Macrin (1). Cette hypothèse se fortifierait encore, si l'on songe au grand nombre de statues qui ont été successivement extraites des tranchées ouvertes par le propriétaire en quête de pierre à vendre. Ces statues, très mutilées, sont encore en partie sur place : j'ai vu notamment et photographié deux torses virils, une Isis décapitée, un torse de femme drapée ; la jambe d'une Vénus marine, accostée d'un dauphin... Ajoutons que c'est encore de là que proviendrait le bas-relief représentant un lion qui se lèche la patte, publié par M. Dussaud (2) et aujourd'hui au Louvre. Enfin, l'endroit, où fut trouvé tout récemment encore la statue colossale de Poseidon (3), confine presque à la même propriété. Tout cela ferait souhaiter que des sondages méthodiques fussent pratiqués sur ce terrain, afin de déterminer la nature des constructions qu'il recouvre. Celles-ci étaient sans doute considérables.

L'objet le plus curieux que nous ayons pu examiner sur les lieux est un fragment de tore, provenant sans doute de la base d'une colonne, dont les dimensions devaient être énormes. Pour l'extraire de la fouille, on avait dû le débiter en morceaux : de ces blocs, nous n'en avons retrouvé qu'un seul, abandonné par les acheteurs de pierre. Le P. S. Ronzevalle l'a étudié avec soin et a bien voulu me faire part de ses remarques et de ses conjectures.

Ce fragment de tore, de $0^m,39$ d'épaisseur, offrait des dimensions suffisantes pour la restitution de son diamètre : la corde unissant les deux extrémités de la courbe avait $0^m,71$. Le calcul donne pour *rayon* à cette courbe : $2^m,30$.

Si l'on suppose que ce tore succédait, dans l'ordonnance à laquelle il appartenait, à la plinthe de la base, son diamètre serait bien supérieur à celui du tore semblable des bases des colonnes du grand temple à Ba'albek, et la colonne qu'il faudrait lui restituer offrirait un fût dont les

(1) Cf. v. g. J. Rouvier, *Numismatique des villes de Phénicie* (*Journal internat. d'Archéologie numismatique*, t. IV (1901), p. 53, n° 697).

(2) *Rev. archéol.*, 1896, I, p. 304, fig. 5.

(3) *Rev. archéol.*, 1905, I, p. 55-56.

dimensions égaleraient presque le double des dimensions des colonnes du même temple. Cela paraît impossible, ou du moins très difficile à admettre et il est moins hasardé de voir dans ce tore un reste de la base du bétyle, figuré sur les monnaies de Macrin, ou mieux encore peut-être un reste des bases des colonnes d'un temple distyle à colonnes énormes, représenté sur les monnaies du règne de Diaduménien (1). Mais, faute d'autres indices, on ne saurait décider : d'abord, le bétyle des monnaies semble reposer directement sur un autel de section quadrangulaire ; quant à l'édifice distyle des monnaies de Diaduménien, il n'est point sûr que ce soit un temple et ce pourrait bien n'être qu'un tabernacle de l'adyton et, dans cette hypothèse, peut-on admettre la possibilité de pareilles colonnes pour un simple tabernacle ? Cependant, et c'est ce qui frappe le plus : ce morceau de tore, trouvé par nous au milieu de tant de fragments de marbre, était *unique*. Cela tendrait bien à prouver ou bien qu'il appartenait à un cippe énorme, — ou, tout au plus, à un édicule distyle. Mais les fouilles seules peuvent trancher la question : si l'on trouvait une série de bases ou de fragments de bases de ce module, le temple, auquel elles auraient appartenu, eût été la merveille des merveilles du monde.

15. — Inscription gravée sur une dalle plate de $0^m,80 \times 0^m,38$. La pierre se trouve devant la petite maisonnette isolée qui occupe le sommet de la colline de Qaṣṣouba. La dalle, brisée à droite, est aussi très usée et le creux des caractères à peine distinct. Le déchiffrement direct est fort difficile ; un estampage permet de reconnaître quelques caractères de plus que sur la pierre ; la sixième ligne est à peu près perdue (copies, estampage).

La connaissance précise de la provenance de la pierre aurait pu permettre de saisir exactement le sens de l'inscription ; mais je n'ai pu obtenir que des renseignements assez vagues. La pierre aurait été trouvée, paraît-il, sur la colline même, près d'une grotte funéraire ; je n'ai pas pu savoir si elle avait une relation quelconque à cette sépulture. Rappelons toutefois que la colline portait un temple, probablement dédié au Soleil (2).

---

(1) Cf. v. g. J. Rouvier, *l. c.*, p. 54, n° 699.

(2) Cf. *Rev. Biblique*, 1903, p. 407-408.

L'inscription comprend neuf lignes ; caractères arrondis, négligés et dont la gravure avait été assez sommaire. En complétant ma copie par les données de l'estampage, je lis :

[illegible]POCCEPACTOYΔIONYCIOCΔION
OCACΠACOIKOΔOMOCOIKOΔOMHC
NKAITONAΔYTONKAITOCTOMO
HCENTONΠPOCANATOΛACKΩ
KOI[illegible]IACENKAIEKOCMHCENKAITHNIΨΛΛ
KAIEΠOIHCENKAITHNΛITOCTPΩTON
HPICKAIBΩMOYCTAΠANTAAΠOTΩ
MATΩNΘEΩMEΓAΛΩIΔIOYB
KAIΓYNAIKOCKAITEKNΩN

Demeurent douteuses : les 3 premières lettres de la 6e ligne : KAI et les 4 premières de la 7e ligne : HPIC.

Tout près de cette inscription, copiée et estampée en 1903, nous en avons depuis (1905) trouvé une seconde, qui nous permettra d'établir le texte des deux premières lignes. Ce nouveau texte est gravé sur la face antérieure d'un beau bloc (long., $0^m,80\times$ haut., $0^m,24$), encastré dans les fondations de la maisonnette. Ce fragment est malheureusement incomplet à droite et écorné à gauche.

[illegible]YCIOCΔIONYCIOYTOY
ΦIΔΩNOCACΠACOIKOΔOMOC
EΠOHCEN

On restitue sans peine, en comparant les deux textes :

[Διον]ύσιος Διονυσίου τοῦ [καὶ ?] Φίδωνος ἃς πᾶς οἰκοδόμος [οἰκοδομήσεις] ἐπόησεν.

Il est possible que le texte n° 2 n'ait été qu'un résumé du n° 1 ; mais on peut supposer aussi que c'en était une double expédition, se poursuivant sur les assises inférieures de la muraille. Il est par ailleurs assez curieux de noter le contraste entre la négligence du premier texte et la gravure nette et correcte du second.

Voici maintenant comment je proposerais de lire le texte complet :

C POCCEPACTOY Διονύσιος Διον[υσίου τοῦ καὶ Φίδων]-
ος ἃς πᾶς οἰκοδόμος οἰκοδομήσ[εις ἐποίησε]-
ν καὶ τὸν ἄδυτον καὶ τὸ στομο [... (1) καὶ ἐποί?]-
ησεν τὸν πρὸς ἀνατολὰς κώ [μης (2)... ? ..... ἐ]-
κο[ν]ίασεν καὶ ἐκόσμησεν καὶ τὴν (ι) ψ(α)λ[ίδα(?)... (3)...]
καὶ (?) ἐποίησεν καὶ τὴν λιτόστρωτον....
ηρις (?) καὶ βωμούς· τὰ πάντα ἀπὸ τῶ[ν ἰδίων ἀναλω]- (4)
μάτων Θεῷ μεγάλῳ, ἰδίου β[ίου χάριν (?)]
καὶ γυναικὸς καὶ τέκνων.

J'ai laissé de côté le groupe initial, à cause des difficultés qu'il présente, surtout si l'on considère la pierre comme complète de ce côté. Je crois cependant reconnaître sur l'estampage σεβαστοῦ. Dans ce cas, que peut-on tirer de ce qui précède ? Il est certain que la lacune entre les deux premières lettres n'a jamais contenu de caractère : cependant trois points en triangle qu'on y distingue donneraient à croire que le graveur a omis de graver une lettre, d'abord légèrement indiquée par ses trois points d'angle. Si l'on suppose — ce qui n'a rien d'improbable — qu'il manque au texte une première ligne, on pourra proposer de lire : [Καί]σ[α]ρος Σεβαστοῦ. Dans ce cas, le texte eût commencé par :

[Ὑπὲρ σωτηρίας..... Καί]σ[α]ρος Σεβαστοῦ ; à moins qu'il ne faille y restituer une date, comme dans le texte de Balât [Ἔτους.... τῆς ἡγεμονίας Καί]σ[α]ρος Σεβαστοῦ.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, il est clair qu'il s'agit de constructions exécutées à ses frais, dans un but pieux, par un certain Dionysios, en l'honneur d'une divinité, et pour en solliciter la conservation de sa vie,

---

(1) στόμ[ιον] donnerait un sens très plausible, mais n'est guère possible.

(2) La lecture βω[μοῦ] serait aussi possible, et peut-être même plus satisfaisante pour le sens.

(3) Cf. Waddington, 2664 ; cf. *Arch.-epigraphischen Mittheilungen aus Œsterr.*, 1884, 185 ; *Bull. de corr. hell.*, XXI (1897), p. 47, n° 29, etc.

(4) On peut hésiter sur le supplément : καμάτων, χρημάτων iraient tout aussi bien.

ainsi que celle de sa femme et de ses enfants. Ces constructions comprennent du gros œuvre (οἰκοδομήσεις... (1) ἐποίησεν) et des travaux de décoration sur stuc (2) (ἐκονίασεν... ἐκόσμησεν). On entrevoit qu'il s'agit d'un temple, ou plutôt d'un édicule religieux, d'un sanctuaire (τὸν ἄδυτον (sic)), ayant une porte (?) au levant, une niche (ψαλίδα (?)), orné d'un pavement historié (λιτόστρωτον (sic)) (3) et renfermant..... et des autels. Le tout est dédié θεῷ μεγάλῳ. Quelle divinité reconnaître sous cette désignation imprécise ? Si l'on tient compte du lieu de la découverte, de l'attribution probable du temple qui couronnait la hauteur de Qaṣṣouba ; si l'on rapproche cette inscription de la dédicace θεῷ Ἡλίῳ, gravée sur un cippe de même provenance (4), on conclura qu'il n'est pas impossible d'identifier avec le Soleil le θεὸς μέγας (5) de notre inscription.

§ 2. — Inscriptions de Syrie relatives à des médecins.

16. — A Gebeil, dans un champ proche de la maison du curé Joseph Sfeir, fragment de stèle de calcaire, ébréchée à droite. On ne peut évaluer

---

(1) Cf. l'inscription du linteau de Eddé: Διονύσιος, υἱὸς Αὐειόλλας, οἰκοδόμους ἐποίησα.... (Renan, *Mission*, p. 228.

(2) Cf. *C. I. G.*, 5362.... τοὺς οἴκους ἐκονίασεν καὶ τὸ ἀμφιθέατρον κατεσκεύασεν, et l'inscription de Saïda (*C. I. G.*, 9153) : Ἐκονεάθη καὶ ἐζω[γρ]α[φή]θη ὁ τό[π]ο[ς οὗ]τ[ο]ς... avec la note de l'éditeur : « *in ejus parietibus pavimento candido inductis et figurae variae rubrica pictae visuntur...*» — Cette opération n'est pas à confondre avec la κονίασις, simple travail de nettoyage, si souvent porté en compte dans les pièces de comptabilité délienne. Cf. encore Dittenberger, *Orientis graeci inscr. sel.*, 737 (Memphis): πεπόηται.... τήν τε καταλιφὴν καὶ κονίασιν τοῦ δηλουμένου ἱεροῦ....

(3) Cf. la mention de λιθόστρωτον, à Délos (*Bull. de corr. hell.*, VI, p. 323, n° 11 ; 346, n° 67), en Chypre (Waddington, 2822), en Syrie, à Latakieh (*Rev. archéol.*, 1877, I, p. 59-60) : ταῖς βαθ[μίσι], ταῖς λιθοστρώτο[ι]ς ἐ[πεσκεύασε.]

(4) Cf. *Rev. Biblique*, 1903, p. 409.

(5) Μέγιστος sert assez souvent, en Syrie, à désigner le dieu topique, cf. Renan, *Mission*, p. 223-225 (Balaṭ) , 338 (Faqra) ; il est bien probable que μέγας ait eu une valeur sensiblement équivalente.

la dimension de la lacune ; il se pourrait même que nous ne possédions que la moitié de l'inscription.

NIKAPX[illegible]
IATP[illegible]

A la fin de la seconde ligne, trace de l' O

Νίκαρχ[ος τοῦ δεῖνος ?] | ἰατρός....

La teneur bien connue des épitaphes de Byblos semble exclure l'hypothèse d'une inscription funéraire. Ce serait peut-être la borne d'une propriété : dans ce cas, on restituerait Νικάρχ[ου....] ἰατρ[οῦ...]. Cependant il n'y a pas de raison décisive en faveur de cette attribution. L'intérêt de ce petit texte réside dans la mention d'un ἰατρός. Elle est assez rare dans l'épigraphie syrienne, malgré la célébrité dont jouirent à l'époque romaine les écoles de médecine de Berytos et d'Antioche (cf. Daremberg et Saglio, s. v. *Medicus*, col. 1674). C'est pour cette raison que j'ai cru utile de réunir ici les quelques textes épigraphiques de la Syrie et de la Palestine qui sont relatifs à des médecins.

(1°) Oueranscher (=Constantina d'Osrhoène). — Sur le linteau d'une porte :

Ἰσαάκης καὶ Οὔμας (Καιούμας : Lucas et Clermont-Ganneau)
ἰατρὸς παντα[illegible]πώλης.

Cf. Chapot, *Bull. de corr. hell.*, XXVI (1902), p. 201, n° 52 ; H. Lucas, *Byz. Zeitschrift*, XIV (1905), p. 61, n° 95. Cf. Clermont-Ganneau, *Rec. d'Archéol. or.*, V, p. 368-370.

(2°) Arsûs (= Rhosus). — Τὸ μνῆμα τοῦτ[ο] | καὶ ἑ θέσεις αἱ ἐ[ν] | αὐτῷ Κυρίλλο[υ] | τοῦ τιμιωτάτο[υ] | καὶ ἐναρέτου ἀρ | χειατροῦ (1) καὶ τῶ[ν] | γλυκυτάτων αὐ | τοῦ γονέων Κυρι | ακοῦ καὶ Κυρίας Μί[κ]κης.

Cf. Heberdey u. Wilhelm, *Reisen in Kilikien* [*Denkschiften d. k. Akad. d. W. in Wien — Ph. - h. Kl., Bnd.*, XLIV, VI, p. 20, n° 51]. Cf. Rudolfus Pohl, *De Graecorum medicis publicis*. Berlin, Reimer, 1905. In-8°, p. 37, n° 52.

(1) R. Pohl a dressé la liste des ἀρχιατροί, *l. c.*, p. 37-39 et établi l'origine syrienne de cette désignation. Cf. *l. c.*, p. 29 et suiv.

(3°) Tell Nabi Mand (= Laodicea ad Libanum). — [Λιχ]ίννι[ον ?] Φιλιππ[ι]κὸ[ν] [Ἰ]α[τ]ρὸν Σεβ(αστοῦ ?)...., texte très intéressant, mais dont la lecture n'est malheureusement pas absolument sûre dans tous les détails.

Cf. Perdrizet et Fossey, *Bull. de corr. hell.*, XXI (1897), p. 66, n° 3; Dussaud, *Rev. archéol.*, 1897, p. 355 ; Lucas, *Byz. Zeitschrift*, XIV (1905), p. 20, n° 5. — Cf. R. Pohl, *l. c.* p. 33.

(4°) Hazem-el-ser, entre Tayibé et Alep. — [Ἰ] (ἁμ)λιχος ou (Μά)λιχος, (Α)ἰ(λ)ιανοῦ ἰατρός (ou ἰατροῦ ou ὁ [Ἰ]ατρός). Cf. Clermont-Ganneau, *Rec. d'Archéol. or.*, III, p. 292; cf. VII, p. 80.

(5°) Mkeis.— Ζήνων ἰατρό[ς.....

Cf. Brünnow *M.u.N. DPV*, 1898, p. 86 (copie difficile à utiliser) et *Rev. Biblique*, 1901, p. 572.

(6°) Bostra. — Ἐκ προνοίας κὲ σπουδῆς | Κλαυδ΄ου Ἀνδρομάχου ἀρχιατρο[ῦ].

Cf. Brünnow, *M.u.N. DPV*, 1899, p. 83, n° 38. = *Inscriptiones Graecae ad res romanas...*, III, 1333.

(7°) Bersabée. — Ἐνταῦθα κεῖτ(αι) κ(αὶ) ὁ μακ(άριος) Ἀβρακάμιος ἰατρ(ός)....

Cf. *Rev. Biblique*, 1905, p. 248, n° 2.

§ 3. — Inscriptions funéraires de Ba'albek.

17. — Inscription gravée sur un morceau de colonne ou cippe cylindrique, découvert par des ouvriers occupés à démolir un pan des murailles de la ville (1). Gravure profonde, beaux caractères de $0^m,05$ de hauteur.

L'inscription, une épitaphe, est incomplète, le bloc ayant été retaillé et, de plus, ébréché dans le bas.

---

(1) Une copie de cette inscription m'a été aimablement communiquée par M. M. Alouf (21 Mars, 1905) ; c'est d'après elle que j'ai publié ce texte une première fois (cf. *Al-Machriq*, 1905, p. 313-314). Ayant reçu depuis un estampage de l'inscription, je puis corriger quelques erreurs auxquelles m'avait entraîné la copie dont je disposais.

AƁTVL▨OMA
XIMOƁQVI·VI
XITƁANNISƁ
LXXXƁTVLLIƁSA
CERD▨▨ƁETƁ
FA▨▨▨▨PIVS

A(ulo) Iul[l]o Maximo, qui vixit annisLXXX, Tulli Sacerd[os] et Fa[bianus ?]. Pius...

Monument érigé au défunt par ses deux fils. *Pius...* commençait vraisemblablement une phrase nouvelle, contenant l'éloge du défunt.— *Tullus* est nouveau dans l'épigraphie de la Syrie.

18. — Autre pierre tombale, trouvée dans les ruines des remparts, à 100 mètres des premières tombes de la nécropole (cop., phot., estamp. du P. Ronzevalle (1900)).

Le bloc, large de 0,^{m}85, sur une hauteur d'environ 0^{m},40, se termine par un fronton très bas. L'inscription occupe un champ déterminé par un arceau en relief, qui forme une sorte de tympan semi-circulaire (haut., 0^{m},26 ; larg., à la base, 0^{m},60). La gravure est soignée, les lettres très arrondies ; la dernière ligne est gravée sur la plate-bande, également en relief, sur laquelle s'appuie l'arceau.

ΘΑΡCΙ
CΑΚЄΡΔΩC
ЄΙCΑΥΤΟЄΓЄΝ
ΝΗΘΗCЄΤΩΝΙC
Μ▨ΝΩΝЄΗΜЄΡΩΝϚ

Θάρσι Σακέρδως· εἰς αὐτὸ ἐγεννήθης· ἐτῶν ι[ε]′, μηνῶν ε′, ἡμερῶν ϛ′

Le nom propre *Sacerdos* s'est déjà rencontré plusieurs fois en Syrie (1). L'intérêt principal de cette épitaphe réside dans la formule qui tient la place ici de οὐδεὶς ἀθάνατος (var. οἱ θεοὶ ἀθάνατοι), dont l'emploi était courant. Εἰς αὐτὸ ἐγεννήθης a le même sens, mais avec une nuance plus fataliste, qu'il est curieux de noter. C'est du reste, pour la Syrie et la Palestine un ἅπαξ. J'en rapprocherai diverses formules qui rendent sensiblement

(1) Cf. *supra* ; cf. aussi, à Tell Nabi Mand, Φλ(αούιος) Σακέρδως (*supra*, p. 148.) et, à Ḥoms, un Σακέρδως Μαυέλα, cf. Lammens, *Musée Belge*, 1901, p. 280, n° 45.

la même idée, à la forme près, et qu'il sera peut-être intéressant de grouper.

Beyrouth. — Οὐδὶς ἀθάνατος· ταῦτα (= ὁ βίος ταῦτα) . (1)

Irbid. — Le texte si souvent publié : Μετὰ πάντα τάφος . (2)

Cheikh Miskin. — Ὁ βίος γὰρ καὶ τὰ χρήματα οἶκος οὗτός ἐστιν . (3)

Bostra. — ....Ὅταν κάμῃς, τοῦτο τὸ τέλος . (4)

Amwas. — .... τὴν ἀνάνκην σοι ταύτην . (5)

§ 4. — Borne de la Tétrarchie (Djermâna, au S.-E. de Damas).

19. — Sur un bloc de calcaire, devant la porte d'une ferme appartenant à Khalil Bey Bekri. La pierre a été apportée d'un champ, où quelques fouilles ont révélé des restes antiques : sarcophages, débris de constructions. La gravure était très superficielle et les agents atmosphériques ont à peu près achevé d'effacer cette inscription : c'est grand dommage, car on aurait probablement pu en tirer d'intéressants détails sur la topographie de la Damascène.

Je reproduis ma copie telle quelle : elle renferme beaucoup d'incertitudes qu'il n'a pas été possible de faire disparaître, malgré un examen prolongé de la pierre.

ΔΙ[illegible]ΟΚΛΗΤΙΑΝΟC
Κ[illegible]ΑΖΙΜΙΑΝΟCΒΒ
Κ[illegible]ΝCΖЄΝΤΙΟC
Κ[illegible]ΙΑΝΟC
[illegible]ΚΑΙCΑΡЄC
[illegible]ΝΔΙΟΡΙΖΙΟΝΤΑ
ΑΠ[illegible]C[illegible]ΟΓΙ[illegible]ΔΑΡΩΝ
[illegible]Κ[illegible]ΟΨΙΑΚΩΒCΗΟΒЄΝΑC
C[illegible]ΡΙΧΘΗΚЄЄΚΑΙ[illegible]
Α[illegible]ΥCΑΝΟΡΟΝ[illegible]
ΔΙЄΛΨΟΥC[illegible]ΑΤΟΝ
ΤΟΥΤΟΥΔΙΑCΗ[illegible]

(1) *Rev. archéol.*, 1877, I, p. 58-59.

(2) Cf. v. g. *Rev. archéol.*, 1884, II, p. 275, n° 26.

(3) *Rec. d'archéol. or.*, V, p. 27.

(4) Kaibel, n° 438.

(5) *Rev. Biblique*, V, p. 617.

Lig. 3.—Le Ƶ est très douteux. —Lig. 6.— ZIONTA : l'I n'est pas sûr : ce ne doit être qu'un accident de la pierre. — Lig. 7. —le C est douteux : ce peut-être la moitié d'un ω.— Lig. 8. —Le C n'est pas sûr. — Lig 9.— ΚЄ incertain. — Lig. 11. — Ψ incertain.

Cette inscription est en tous points comparable à celles de Namr (1) et de'Aqrabâ (2), relatives à des travaux de bornage, effectués sous la tétrarchie. Grâce à cette similitude, nous pouvons restituer certaines parties de notre texte avec une entière certitude.

[Δεσπόται ἡμῶν ?] Δ[ι]οκλητιανὸς κ[αὶ Μ]αξιμιανὸς (Σεβαστοὶ) κ[αὶ Κω]νσ(τ)έντιος κ[αὶ Μαξιμ]ιανὸς [ἐπιφ(ανέστατοι)] Καίσαρες [λίθο]ν διορίζ(ι)οντα ἀπ[ὸ κώμης] Γι[ν]δάρων (?)..... σ[τη]ριχθῆ(ν)ε ἐκαί(λ)[ε]υσαν (φ)ρον[τί]δι ΕΛΨΟΥCΖΑΤΟΝΤΟΥ τοῦ διαση[μοτάτου]....

Ainsi, ce texte vient s'ajouter à la série d'inscriptions analogues (3), datées de la tétrarchie, qui ont amené M. Dussaud à supposer, avec beaucoup de vraisemblance, que Dioclétien aurait fait exécuter en Syrie une vaste opération cadastrale, destinée à servir de base à une nouvelle répartition de l'impôt. Malheureusement la partie de ce texte qui serait la plus instructive est justement la moins lisible : les texte de Namr, de 'Aqrabâ, de Doliche, de la route de 'Atîl à Es-Souwaidâ nous fournissent d'utiles indications géographiques ; l'inscription de Djermâna contenait au moins deux toponymes, mais un seul est à peu près lisible ἀπ[ὸ κώμης] Γι[ν]δάρων (4). Toutes les autres bornes semblables marquent la limite entre κῶμαι et μητροκωμίαι peu distantes ; puisque le texte de Djermâna se trouve encore à peu près *in situ,* c'est dans la banlieue de Damas qu'il

(1) Publiée par M. Clermont-Ganneau, *Rev. archéol.*, 1884, II, p. 262 (=*Rec. d'archéol. or.*, I, p. 3, n° 1) et J. H. Mordtmann, *Arch.-epigr. Mittheil. aus Œsterr.*, VIII, p. 180, n° 1; cf. *Inscriptiones graecae...* III, 1252.

(2) Dussaud et Macler, *Mission dans les régions désertiques...*, p. 298, n° 175 = *Inscriptiones graecae...* III, 1112 ; cf. Clermont-Ganneau, *Rec. d'archéol. or.*, V, p. 396.

(3) Cf. Dussaud et Macler, *ibid.*, p. 247, n° 23 *a* et *b*. (= *Inscriptiones graecae...* III, 1278) ; Chapot, *Bull. de corr. hell.*, XXVI, (1902), p. 208 (= *Inscriptiones graecae...* III, 1002 ; cf. Clermont-Ganneau, *Rec. d'archéol. or.*, V, p. 386.

(4) Cette leçon semble la plus plausible: je n'ai rien pu relever entre le ι et le δ ; faudrait-il lire seulement Γιδάρων, ou encore Γι[δ]δάρων, ou même (Τ)ι[ν]δάρων ou [Τ]ιδάρων ?

faut rechercher la κώμη Γ[ν]δάρων (?) : malheureusement je ne trouve pas d'identification plausible (1).

§ 5. — Inscriptions de Sanamein.

20. — Bloc de basalte (long., 1^{m},40 ; larg., 0^{m},40 ; épais., 0^{m},15). Les grandes lettres, formant la partie gauche du texte, sont en relief et ont de 7 à 8 centimètres ; les petites, gravées dans le cartouche de droite, sont en creux ; un second cartouche, à gauche, ne présente aucune trace de caractères.

Cette inscription a d'abord été signalée, en 1902, au P. S. Ronzevalle par M. F. Bernard, qui lui en remit une copie fort soigneuse. Deux jours après, le Père recevait la visite d'un bédouin, qui avait fait transporter la pierre à Beyrouth et en apportait un estampage rudimentaire, obtenu par lui-même sur une pièce de toile blanche qu'il avait appliquée contre les lettres, préalablement enduites d'un badigeon noirâtre. L'arabe prétendait rentrer largement dans ses frais de transport et placer avantageusement sa pierre, qu'il prenait pour un monument de valeur : il en demandait 200 francs. On put du moins apprendre de lui que le bloc formait le linteau d'une porte et qu'il n'y avait aucune trace d'édifice important dans les environs immédiats.

Quelque temps après, nouvelle copie, envoyée de Ṣour, par M. Farah ; mais sans indication de provenance, ni autres renseignements d'aucune sorte. Enfin M. T. Asfar m'a récemment communiqué une nouvelle copie de la pierre qui se trouve encore à Beyrouth, dans la maison d'un orfèvre. Il est probable que le bédouin de Ṣanamein a dû se défaire à bas prix de son bloc, trop encombrant pour être remporté et même pour échapper à la surveillance de la police. — La lecture n'offre aucune difficulté.

ΓΑΦΑΛΩΙΜ	CABA
ΟΑΙЄΡΟΥΜ	OCANN
NHMATOC	HΛOY
— ЄNЄKA —	TЄXN
	ЄITHC

(1) Il est évident qu'il ne saurait être question de *Gindarus*, dans la Syrie du Nord.

Γαφάλωι Μοαιέρου μνήματος ἕνεκα. (1)

Σάβαος Ἀννήλου τεχνείτης.

Γάφαλος, Μοαίερος (var. Μόγαιρος, Μαγέαιρος, Μοέαρος), Ἄννηλος (var. Ἄνηλος), Σάβαος sont des noms propres fréquents dans l'onomastique nabatéo-arabe (2).

Il semble probable que le personnage, en l'honneur duquel cette inscription a été gravée, est le même que celui du n° 2446 de Waddington.

[Γ]άφαλος Μοαισίο[υ]. ε.... ω οἰκοδόμησεν ἀπὸ θεμελίων μέχρι τέλους. (3)

Car il est bien probable qu'il faille corriger paléographiquement MOAICIOI en MOAIEPOY.

La présence d'une signature d'artiste (d'architecte) n'est pas tout à fait dénuée d'intérêt (4).

21. — Sur une base dont la moitié supérieure manque ; pierre basaltique : provenance, Ḥauran. Actuellement à Damas, chez le Dr Ch. Popolani.

ΣIINKONX
I NCYNTH
ΛCEIKAI
THNEIKH
ΕΣΙΔΙΩΝΑΝ
ΕΘΗΚΕΝΕΥCΕ
ΒΩ

La partie supérieure des lettres de la première ligne est fortement endommagée et le X est difficile à reconnaître.

---

(1) Cf. la même formule, dans un texte de Rîmet el-Luhf : Μαλείχαθος Ἀμέρου τοῦ Γαφάλου ἱε[ρ]εὺς οἰκοδόμη(σεν) μνήματος ἕνεκα. *PEF*, 1895, p. 267, n° 123.

(2) Cf. Waddington, *passim*. Les mêmes noms se rencontrent dans beaucoup d'autres textes du Ḥauran et du Ṣafâ.

(3) Cf. d'ailleurs la copie d'Ewing (*PEF*, 1895, p. 157, n° 109) qui donne Γαφλος (sic) Μοαιέρου (= *Inscriptiones graecae*... III, 1176).

(4) Cf. Waddington, n^{os} 2602, 2683, toutes deux chrétiennes ; *C.I.L.* III, S., 14162^{2} ; cf. p. 2328^{74} (= *Inscriptiones graecae*... III, 1074). Le même terme revient ailleurs, mais non plus comme signature, v. g. à Tarba : Ἀντίοχος καὶ Πάλμας, υἱοὶ Μαυρεια, τεχνίται ἐξ ἰδίων ἀνέστησαν τὴν θύραν εὐσεβοῦντες. Cf. Dussaud et Macler, *Voy. archéol. au Ṣafâ*, p. 150, n° 16.

(1)

(2)

(3)

(4)

Lig. 4. — l'H et le N sont liés.

.... τὴ]ν κόνχ[η]ν σὺν τῇ [β]άσει καὶ τῇ νείχῃ ἐξ ἰδίων ἀνέθηκεν εὐσεβῶ[ν].

Cette base supportait donc une Victoire, dans la niche (κόγχη) que le donateur avait fait construire à ses frais, pour en faire hommage, en témoignage de sa piété, à un dieu malheureusement inconnu.

On peut rapprocher de ce texte deux inscriptions de Ṣanamein qui relatent aussi des offrandes de Victoires : peut-être y a-t-il là un indice de provenance pour le texte qui nous occupe :

Waddington, 2413 *j*... τὴν θύραν σὺν νεικαδίοις καὶ μεγάλῃ Νείχῃ... ἐκ τῶν ἰδίων κατ' εὐσέβειαν (ἀν)έθηκαν.

Dittenberger, *Orientis graeci inscr. sel.*, 426... Μ]αββογαῖος Φίλω[νος καὶ οἱ] υἱοὶ οἰκοδόμησαν [τὴν θύ]ραν σὺν νεικαδίοις κα[ὶ λεοντ]αρίοις καὶ τὰ θυρώμα[τ]α ἔστησαν Διὶ κυρίῳ ἐκ τῶν ἰδίων εὐσεβείας χάριν. (1)

§ 6. — Epitaphe de Tannelos (Hauran).

22. — Dalle de pierre basaltique ($0^m,77 \times 0^m,50$) photographiée et estampée à Damas chez le médecin militaire Théogénès Bey. L'année dernière, la pierre se trouvait dans le commerce à Beyrouth ; elle a été depuis offerte par M. M. Baroudy au musée de l'Université américaine (*Syrian protestant College*) de Beyrouth.

Le texte (Pl. I, 1) comprend deux parties : une épitaphe et une indication relative à la construction du tombeau. L'épitaphe occupe le cartouche et déborde un peu en dehors : la 4e ligne se poursuit dans l'oreillette droite, les lignes 8, 9 et 10 s'achèvent hors du cadre. La seconde partie de l'inscription est gravée sur le bandeau au-dessus du cartouche, se continue au-dessus de l'oreillette droite, puis revient à gauche et se termine au-dessous du cartouche. Les exemples analogues d'enchevêtrement de lignes ne sont pas rares dans les inscriptions syriennes de basse époque.

---

(1) Cf. encore, à Ṣanamein... τὴν Τυχέαν σὺν τῇ κόνχῃ πατρίδι χρυσῷ ἐκόσμησεν. Waddington, 2413 *h* ; cf. *PEF*, 1895, p. 59, n° 47 *a*. — A 'Ahry, [Ζή]νων τὴν βάσιν μετὰ τῶν ἐρωταρίων ἐκ τῶν ἰδίων ἐποίησεν. *PEF*, 1895, p. 154, n° 100.

Bien que les caractères soient très irréguliers et la gravure tout à fait négligée, ce texte se lit assez aisément et est assez clair. Je le transcris en laissant de côté deux difficultés, sur lesquelles il y aura lieu de revenir.

Dans le cartouche :	A droite :
ЄNΘAΔЄTHNIЄPHN	
KЄΦAΛHNKATЄΘAΨ	
ANAΠANTЄCANΔPOCAP	
ICTHOCTANNHΛOYMΛΛЄIX	ΘOYOKAICIГIΛΛOY
IOAOOCΠOTOΔYPOMЄNHN	
ЄHNΠATPIΔHPYCATOXЄP	
CINANΔPΩNYΠЄX	
ΘPΩΩNKAIOIHMЄIBЄ	TOΠA
TPЄICCHMATOΔЄOI	TЄYΞA
CAЄINЄKЄNЄYЄP	ГЄCIHC

Au-dessus et au-dessous du cartouche :

IANNHΛOCNACЄOYЄΠOIHCЄNTOMNHMION
MЄTACAΛΛAMAΘHCYMBIOYЄΠITΩΘIΩΛ[illegible]

Ἐνθάδε τὴν ἱερὴν κεφαλὴν κατέθαψαν ἅπαντες
ἀνδρὸς ἀριστῆος Ταννήλου Μ(α)λειχΙΟΑΟ....
ὅς ποτ' ὀδυρομένην ἐὴν πατρίδ' ἠρύσατο χερσὶν
ἀνδρῶν ὁπ' ἐχθρώων καὶ οἳ ἡμείβετο πατρεὶς
σῆμα τόδε, οἳ τεύξασά εἰνεκεν εὐεργεσίης.

[Τ]άννηλος Νασέου ἐποίησεν τὸ μνημεῖον μετὰ Σαλαμάθη(ς) συμβίου ἐπὶ τῷ ΘΙΩΛ[illegible]

La première difficulté réside dans le complexe Μ(α)λειχιοαο (lig. 4 et 5) et les 15 lettres, gravées, sur quatre lignes, dans l'oreillette droite du cartouche, qui n'ont pas trouvé leur emploi. Faute de mieux, je proposerais de lire Μ(α)λειχ[ά]θου ὁ καὶ Σιγίλλου et laisserais sans interprétation ιοαο : le graveur se serait aperçu d'une erreur et se serait contenté de la corriger en marge, sans chercher à en faire disparaître les traces.

La dernière ligne présente aussi un point obscur. Comme le θ est sûr (estampage), il faut lire Θίῳ= Θείῳ suivi probablement de αὐτοῦ ou αὐτῇς : l'Α est à peu près certain et on distingue une branche de l'Υ.

L'inscription, on l'a dit, se compose de deux parties : l'inscription

funéraire et le texte relatif à la construction du tombeau. De celui-ci, il y a peu de chose à dire : Τάννηλος Νασέου (1) mentionne seulement que, de concert avec sa femme, il a élevé ce monument à son propre oncle (αὐτοῦ) ou à l'oncle de sa femme (αὐτῆς).

Quant à l'inscription funéraire, elle est plus intéressante : le texte est métrique et comprend cinq hexamètres d'une justesse approximative (2). Le sens, plus clair que celui de beaucoup de pastiches analogues, revient à ceci : A Tannelos sa patrie reconnaissante !

Le poète a amplifié ce thème, malheureusement ses développements manquent de précision : nous y discernons seulement que Tannelos, un chef (ou un homme excellent) a arraché des mains d'hommes ennemis sa patrie éplorée ; en retour, celle-ci lui a fait élever ce sépulcre. Ce vague s'explique aisément : si l'on examine de près la poésie, on n'aura pas de peine à remarquer qu'elle est faite de centons de l'*Anthologie*, puisés par le graveur dans son « manuel ». Tous les termes employés sont courants dans la versification funéraire à bon marché :

Cf. v. g. ἀνδρὸς ἀριστῆος ἔργεσι καὶ σοφίῃ (Kaibel, 343,2).

πατρίδα δουλοσύνας ρύσαθ' (*Anthol.*, VII, 72).

ἐκ Μήδων πατρίδα ρυσάμενος (*Ibid.*, 74). (3)

μορφήεντα λίθου θῆκαν ἀμειβόμενοι (Kaibel, 878, 12). (4)

μητρὶ ἑῇ.... τεύξεν τόδε σῆμα θανούσῃ (*I. G.*, XIV, 2089).

ἀντ' εὐεργεσίης (Waddington, 2176).

Quant au vers initial, on le retrouve partout sous la forme :

Ἐνθάδε τὴν ἱερὴν κεφαλὴν κατὰ γαῖα καλύπτει. (5)

---

(1) Cf. Νασεάου, Dussaud et Macler, *Voy. archéol. au Ṣafâ*, p. 176, n° 45.

(2) Le poète a voulu faire des vers ; mais n'y a pas plus réussi que le versificateur de Thubursicum Numidarum qui signe son poème : Hos ego Januarius versus formare curavi ! (Cf. *Bull. Antiq. de France*, 1901, p. 210).

(3) Cf. l'inscription pseudo-métrique de Sidon, publiée par Frœhner (*Bulletin archéologique du Musée Parent*, n° 1 (1863), p. 38, n° 15. = *Inscr. graecae...*, III, 1099): τὸν μόνον ἐκ πολέμου Μαύρων ἔματει (sic) καὶ ψυχῇ πατρίδα ρυσάμενον).

(4) Cf. l'emploi du même mot, dans un sens un peu différent (inscr. de l'*Élianée* de Madaba) κόπους τε ἀμειβομέ(νου) Σεργίου (*Jahreshefte*... de Vienne. *Beiblatt*, III, col. 21-22).

(5) Cf. *Anthologie*, VII, 3 ; Kaibel, 354, 660, 661 ; *Bull. de corr. hell.*, XXIX (1905), p. 103.

Nous en avons ici une variante moins heureuse. D'ailleurs, tout le morceau trahit une main assez inhabile et rien n'est plus amusant que le contraste entre l'affectation maladroite du poète et la négligence extrême du graveur.

Ce texte, quoiqu'il ne soit pas daté, doit appartenir au V^e^ ou au VI^e^ siècle. Bien qu'il soit d'époque aussi basse, rien n'indique qu'il soit chrétien ; cependant on n'y remarque aucun indice positif de paganisme.

§ 7. — Monuments relatifs au culte d'Esculape.

Le R. P. Savignac a publié dans la *Revue Biblique* (1) une dédicace latine extrêmement intéressante. Il est d'autant plus regrettable que les voyageurs, à qui en est due la copie, n'aient pas pu aboutir à une lecture décisive et complète de cette inscription que le cippe, sur lequel elle était gravée, a depuis disparu, enfoui de nouveau ou débité en morceaux pour les constructions. Toutes les recherches que j'ai pu faire, en août dernier, à ʿAmmân, sur les indications du R. P. Jaussen, à qui j'avais fait part de la restitution que je comptais proposer pour le début de l'inscription, sont demeurées sans résultat.

Le texte a été depuis complété par M. Cagnat, (*Année épigraphique*, 1905, n° 211) :

[Salu]ti et Aescul[api]o sanctissimis [d]eis Terentius Heraclitus
b(eneficiarius) Claudi(i) Capitolini, pro incolumitate dom[us] divinae
..... soque ..... votum solvit.

Cette dédicace à *Salus* et à *Esculape* (2) est la première qui se soit rencontrée dans les provinces de Syrie et d'Arabie, elle est par là-même extrêmement intéressante. Comme, par ailleurs, les monuments relatifs au culte d'Asklépios-Esculape sont assez rares dans ces mêmes provinces et y revêtent une forme particulière, j'ai cru opportun de les réunir et d'en

(1) Cf. *Rev. Biblique*, 1905, p. 93.

(2) Cf. Dessau, *Inscr. latinae selectae*, 3840 (= *C.I.L.*, VI, 30983), 3841 (= *C.I.L.*, VIII, 2579 *a* ; cf. VIII, S.,18089) ; cf. encore G. Wissowa, *Religion u. Kultus der Roemer*, (1902), p. 253-255 ; de Ruggiero, *Dizionario Epigrafico* ; Roscher, Pauly-Wissowa, *s. v.*

(1)

(2)

(6)

(3)

(4)

(5)

MONUMENTS RELATIFS AU CULTE D'ESCULAPE

former une petite série que les découvertes futures accroîtront vraisemblablement : il serait, en effet, bien étrange que les Romains n'aient pas élevé en Orient, comme ailleurs, plus de monuments en l'honneur d'Esculape; et bien plus étrange encore que, sur la terre où dut se faire d'assez bonne heure l'assimilation de l'Eschmoun phénicien (1) à l'Asklépios grec et à l'Esculape de Rome, on ne retrouve pas plus de traces d'un culte qui ne put manquer d'être populaire.

Les monuments relatifs au culte d'Esculape en Syrie (2) actuellement connus se réduisent à quatre inscriptions et à autant de monuments figurés.

(1°) Inscription d'Arados : Ζεύζων θεῷ Ἀσκληπίῳ ἀνέθηκε. (3)

(2°) » de Douma, épitaphe de... Κάστωρ, ἱερεὺς θεῶν Ἀσκληπίου [καὶ Ὑγιείας]... (4)

(3°) Inscription de Saïda, fragment de dédicace, gravée sur deux lignes, découvert dans les fouilles du temple d'Eschmoun [... Z]ήνωνος..... [Ἀ]σκληπίωι. (5)

(4°) Inscription de Deir-el-Achaïr (versant nord de l'Hermon), connue par des copies qui ne sont pas satisfaisantes (6), et où M. Clermont-Ganneau restitue hypothétiquement : ... ἀ[ρ]χιερέως θε[ῶ]ν [Ὑγιείας καὶ Ἀσκληπίου].

---

(1) Cf. Baudissin (W. W. Graf. v.), *Der Phoenizische Gott Esmun*, *ZDMG*, LIX, p. 459-522 ; LX, p. 245 ; cf. *Orientalische Studien Th. Nœldeke... gewidmet*, 1906, Bnd II, p. 729-755.

(2) Je laisse de côté les traces du culte d'Esculape dans l'onomastique (v. g. Ἀσκληπιόδωρος....) et les représentations monétaires. Il suffit de signaler ici qu' Asklépios-Esculape apparaît à Marathos, au revers de deux monnaies de 226 et 224 av. J.-C. (Cf. Rouvier, *Journal internat. d'Archéol. numismatique*, IV, (1901), p. 134, n°s 783 et 784 ; à Sidon, au revers d'une monnaie d'Elagabale ou de Sévère Alexandre, (*ibid.*, V (1902), p. 269, n° 1538); à Ptolémaïs-Akka, sur une monnaie de Philippe le Jeune (*ibid.*, IV, p. 227, n° 1054); à Béryte, sur un bronze d'Elagabale (cf. Babelon, *Le Dieu Eschmoun*, dans les *Comptes rendus de l'Acad.*, 1904, p. 231-239).

(3) Renan, *Mission*, p. 37, cf. 850 ; *Philologus*, XIX, p. 136 (Frœhner) ; *Inscr. grecques du Musée du Louvre*. p. 9, n° 6.

(4) Renan, *Mission*, p. 255-256.

(5) *Mitteil. d. Vorderasiat. Gesellschaft*, 1904, n° 5, p. 38-39, n° 12 ; cf. pl. IX.

(6) Copies de Girard de Rialle (Waddington, 2558 *b*), Warren (*PEF*, 1870, p. 329), Fossey (*Bull. de corr. hell.*, XXI (1897), p. 64, n° 74), Brünnow (*M.u.N. DP V*, 1898, p. 81, n° 1).

Le groupe des monuments figurés n'est pas plus nombreux, surtout si on en écarte la plaque d'or où sont figurés Esculape, Hygie et Télesphore, trouvée à Saïda sur l'emplacement du temple d'Eschmoun (1).

(1°) Sur l'angle d'un autel provenant du Hauran (2), actuellement au Louvre (Pl. II, 1), bas-relief représentant Esculape en officier romain : le dieu porte une cuirasse à lambrequins et une chlamyde agrafée sur l'épaule droite ; il tient de la main droite une hampe, autour de laquelle s'enroule un serpent ; sur la face adjacente, divinité féminine, vraisemblablement Hygie ; mais ce dernier relief a subi trop de détériorations pour qu'on soit absolument assuré de l'identification.

(2°) Sur une face d'un autel, découvert à Kefr el-Mâ (Pl. II, 2) et décrit par M. G. Schumacher (3), le dieu est représenté de la même façon; mais je ne sais si la feuille que le dessin de Sch. lui met dans la main gauche est bien certaine.

(3°) Au mois d'août dernier, j'ai pu étudier et photographier à Mkeis, un nouvel autel orné d'un bas-relief représentant Esculape. Ce petit autel, de section quadrangulaire, est dressé au milieu d'une cour, autour de laquelle se groupent quelques maisons, à droite de la *Médâfeh* : il mesure $0^m,74$ de hauteur sur $0^m,43$ de largeur (y compris la saillie des reliefs) ; les personnages qui décorent trois de ses faces ont 59 à 60 centimètres de hauteur (4).

Une première face — la principale — est occupée par un Esculape guerrier (Pl. II, 4), portant cuirasse à lambrequins, chlamyde nouée sur l'épaule droite, et la main droite appuyée sur une hampe, autour de laquelle s'enroule un serpent. Sa tête est couronnée d'une luxuriante chevelure

(1) Cf. Clermont-Ganneau, *Rec. d'archéol. or.*, V, p. 54-55 ; sur le vu de l'original, M. Clermont-Ganneau constata que son authenticité prête à des doutes graves (*ibid.*, p. 396).

(2) Cf. S. Ronzevalle, *Rev. archéol.*, 1905, I, p. 44-45 (fig. 1).

(3) Cf. *ZDPV*, IX, (1886), p. 336 (fig. 118), et *Across the Jordan*, (1886), p. 80 (fig. 33 et 34). Nous reproduisons la gravure de la *ZDPV*.

(4) Il est impossible d'admettre que cet autel soit celui décrit par M. Schumacher (2°). Outre qu'il est bien difficile de supposer que les reliefs de deux des faces aient échappé à M. Sch., les dimensions de l'autel et des figures ne concordent point du tout : l'autel de Mkeis est beaucoup plus petit. Cf. *ZDPV*, IX, p. 336 et 337, où M. Sch. donne des chiffres très précis ; les nôtres sont également certains.

ondulée qui retombe à droite et à gauche en nattes abondantes. Le bras gauche a en partie disparu et la figure a beaucoup souffert.

Les reliefs des deux faces adjacentes représentent, à droite, Apollon (Pl. II, 5), vêtu d'une longue robe tombante, sur laquelle est jetée une chlamyde, agrafée à l'épaule droite ; sa chevelure abondante, dont les mèches flamboyantes se dressent en auréole tout autour de la tête, retombe en boucles sur ses épaules ; il tient, dans la main droite, un attribut indistinct, sa main gauche s'appuie sur une lyre. A gauche, est figuré un Hercule nu (Pl. II, 3), portant chlamyde comme les deux autres dieux et appuyé sur sa massue. A la droite du dieu, un lion (?) de petites proportions, se dirigeant à gauche (pour le spectateur) relève la tête en la tournant vers le dieu.

La face postérieure de l'autel porte une couronne de laurier. Le monument, qui est entier, est anépigraphe.

Nous avons donc, on peut aisément le constater par ces trois répliques, un type local d'Esculape, représenté en officier romain, et ces trois autels témoignent d'un culte d'une certaine importance, dont le dieu était l'objet dans le Ḥauran et le 'Adjloûn (1). Il n'est peut-être pas imprudent de conclure, vu le type adopté pour figurer le dieu, que ce culte lui était rendu par des soldats ou des vétérans fixés dans cette partie de la province de Syrie (2).

(4°) Un dernier monument nous autorisera, semble-t-il, à inférer que ce culte local avait gagné des adeptes plus au nord, dans la Syrie centrale. La mission américaine a découvert près de Shnân, dans le Djebel Rîḥâ une sculpture rupestre fort curieuse, mais dont on ne nous donne pas de

---

(1) Je ne serais pas éloigné de croire qu'il faille chercher un des centres de ce culte dans la vallée du Yarmoûk : qu'on se rappelle la célébrité dont jouirent les sources sulfureuses d' *Amathe* (cf. Pauly-Wissowa, *s. v.*) qui attirent encore, de nos jours, de nombreux baigneurs à Ḥammé.

(2) A Rome même, la majorité des dévots d'Esculape (cf. *C.I.L.*, VI, 1-20) sont des soldats ou des vétérans ; du reste, le titre *Aesculapius castrorum* (*C.I.L.*, VI, 15 ; cf. Wissowa, *Religion u. Kultus...* p. 255) témoigne du culte spécial qu'il recevait dans les camps et il n'est pas impossible qu'il y ait été adoré précisément sous la forme qui lui est donnée sur les autels du Ḥauran.

reproduction réellement satisfaisante (Pl. II, 6). Voici comment elle est décrite par M. Butler (1):

« The group in relief presents the figure of a man in armor, very nearly life-size, with a lion standing behind him, a small figure at his right side and a serpent coiling up from a vase at his left... » Le personnage principal est cuirassé et armé d'une courte épée romaine, suspendue à son côté gauche ; le petit personnage est coiffé d'un bonnet pointu, autant qu'on peut le constater sur le dessin un peu sommaire. Nous aurions donc encore ici l'Esculape militaire et Télesphore (?) ; quant au lion, sa présence resterait à expliquer.

§ 8. — Inscriptions funéraires de Kérak de Moab.

Kérak de Moab a déjà fourni quelques inscriptions funéraires, toutes chrétiennes et de basse époque (2). Un seul texte païen a été jusqu'ici découvert dans le château (3). Les quelques inscriptions que j'y ai relevées, en juillet dernier, vont s'ajouter à celles qui y ont été copiées par F. J. Bliss et le Rév. A. Forder. Comme les précédentes, elles sont gravées assez négligemment sur des stèles arrondies par le haut et entourées d'une sorte de gros bourrelet guilloché qui orne le bord de la dalle et limite le champ de la gravure. Une croix, plus ou moins haute, à branches fourchues, coupe généralement par le milieu la première et souvent aussi la seconde ligne du texte.

23. — Fragment brisé de toutes parts. — Chez le curé latin (copie).

ЄN + Θ[illegible]
[illegible]ЄKЄIT[illegible]
[illegible]ΟΦΡΟΝΙΑ
[illegible]ΗΓ[illegible]

(1) Cf. H. C. Butler, *Architecture and other Arts...*, p. 284, à qui nous empruntons son dessin. Noter que, tout près du Djebel Rîḥâ, nous avons un village nommé Bchâmoun, toponyme intéressant, si on le met en corrélation avec la sculpture rupestre représentant un Esculape.

(2) Cf. *PEF*, 1895, p. 371 ; 1900, p. 69-73, cf. p. 249 ; cf. Clermont-Ganneau, *Rec. d'archéol. or.*, IV, p. 80-82.

(3) Cf. *Rev. Biblique*, 1896, p. 616.

Ἐνθ[άδ]ε κεῖτ[αι Σ]οφρονία [ζ]ή[σασα ἔτη....]

Autant que j'ai pu m'en assurer, le nom de *Sophronia* est nouveau dans l'onomastique régionale.

24.— Haut., 0m,36× larg., 0m,32. Chez le curé latin (cop., est.).

ЄNϮΘA
ΔЄKЄITAI
ГЄЄЄIOЄΔY
ZIBIOYZHЄ
ΔЄЄTHOЄ

Ἐνθάδε κεῖται Γέσσιος Αὐξιβίου ζήσας ἔτη οε'.

Le premier nom, Γέσσιος, est romain, et on ne peut s'empêcher d'en rapprocher le nom du procurateur de Judée sous Néron, Γέσσιος Φλῶρος (1). C'est le même nom que nous rencontrons, sous sa forme latine, porté par le décurion de Béryte, *Q. Ges(s)ius Petilianus* (2).

Il est plus intéressant de noter que ce nom était fréquent à Pétra : nous l'y voyons porté par un célèbre médecin sous Zénon (cf. Suidas, *s. v.* Γέσιος), et Etienne de Byzance (*s. v.* Γέα) nous apprend l'origine du nom propre : Γέα, πόλις πλησίον Πετρῶν ἐν Ἀραβίᾳ.... τὸ ἐθνικὸν Γέϊος · ἐν Πέτραις δ' ἐπιχωριάζει κύριον ὄνομα τὸ Γέσιος...

25. — Haut., 0m,41 × larg., 0m,29. Chez le curé latin (cop., est.).

+ЄNϮΘΔΔЄ
KITIMΔPIA
ЄΠIΦΔNIOΣ
ZHCΔCЄTH
+ Λ

Ἐνθάδε κῖτι (sic) Μαρία Ἐπιφανίο[υ] ζήσας (sic) ἔτη λ'.

Maria est femme ou fille d'un certain *Epiphanios*. Ce nom, qui est rare, se retrouve à Pétra, porté par un sophiste qui enseigna dans sa patrie, puis à Athènes. (Cf. Suidas, *s. v.* Ἐπιφάνιος Οὐλπιανοῦ, Πετραῖος, σοφιστὴς παιδεύσας ἔν τε αὐτῇ καὶ ἐν Ἀθήναις.

---

(1) Cf. encore le syrien Γέσσιος Μαρκιανός. (*Dio Cass.*, LXXVIII, 30,3) et le Γέσσιος, objet de huit épigrammes de l'*Anthologie Palatine* (VII, 681-688).

(2) Cf. *C.I.L.*, III, S., 14384[3]. D'après les estampages et les photographies que j'ai pris du monument, c'est en effet cette lecture qui semble la plus probable.

26. — Haut., $0^m,40$ × larg., $0^m,24$. Chez le curé latin (cop.).

ЄΥ✠ΔΟ
ΖΙΔЄΝΘ[illegible]
ΔЄΚΙΤЄ
ΖΗϹΑϹΑ
ЄΤΗ Π

Εὐδοξία ἐνθ[ά]δε κεῖτε ζήσασα ἔτη π′.

27. — Près de la porte de l'église latine ; haut., $0^m,38$ × larg., $0^m,27$; lettres soignées de $0^m,055$, passées au minium (cop.).

[illegible]ΝΘΑΔΕΙ[illegible]
ΙЄΓЄΩΡΓ[illegible]
ΙΩΔΝΟΥΖ[illegible]
ϹΔϹЄΤΙΙЄ

[Ἐ]νθάδε [κεῖτ]ε Γεώργ[ιος] Ἰωάνου ζ[ήσ]ας ἔτ(η) ιε′.

28. — Chez le curé latin, tête de stèle funéraire encastrée dans le mur, au-dessus de la porte d'un dépôt à bois.

Dans le tympan d'un fronton cintré, croix pattée en relief, accostée de deux oiseaux, la tête inclinée vers le sol. Il n'est pas probable que le sculpteur ait voulu figurer des paons, comme on en retrouve, accostant la croix, dans le Nord de la Syrie ; on dirait plutôt de grosses perdrix, semblables à celles qui pullulent dans toute la région, ou encore des pigeons, des colombes...

Au-dessous, le début de l'épitaphe : ΕΝΘΑΔЄΚ[illegible]

29. — Dans une maison chrétienne, proche de l'église latine, stèle encastrée dans un mur : haut., $0^m,53$ × larg., $0^m,28$. Croix grecque au milieu de la première ligne (cop.).

ΕΝ ✠ ΘΔ
ΔΕΚΙΤΔ[illegible]
ΔΟΥΓ
ΟϹΕΥ
ΖΗϹΑϹ
ΙΙ

Un trou a fait disparaître la barre inférieure du *sigma* de la 3e ligne.

Ἐνθάδε κεῖτα[ι] Δοῦ[σ]ος εὖ ζήσας...

Le nom de Δοῦσος est nouveau.

30. — Au séraï, haut., $0^m,72 \times$ larg., $0^m,26$; haut. de la partie occupée par l'inscription $0^m,36$; traces de minium dans le creux des lettres (cop.).

ЄNΘA
ΔЄKITAI
MIΛIXOC
ЄѠZOM
ENOYZH
ЄAC ЄTH
ME

Ἐνθάδε κῖται Μίλιχος Σωζομένου ζήσας ἔτη με'.

Le nom de *Sozomenos* a été reconnu dans une des inscriptions de Kérak, publiées par Sir Charles Wilson (1). Quant au nom de Μίλιχος, bien qu'il ne soit pas particulier à l'Orient, on ne saurait se méprendre sur son origine sémitique.

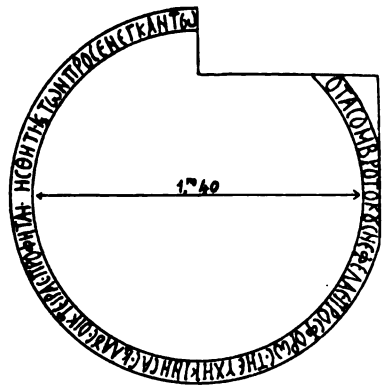
§ 9. — L'Inscription circulaire de l'Elianée de Madaba.

31. — L'inscription circulaire de l'Elianée, restituée avec beaucoup de sagacité par le R. P. Séjourné (2), avec moins de bonheur par le professeur Kalinka, d'après la copie du Dr Alois Musil (3), est maintenant à peu près entièrement dégagée. J'ai pu l'étudier à loisir, à la fin de juillet dernier ; depuis, elle a été publiée avec fac-similé dans la Νέα Σιών, revue (en grec) du Patriarcat orthodoxe de Jérusalem (Juillet-Août 1905, p. 450) par l'archimandrite Mélétios Metaxakis (4), qui serait l'auteur de la fouille qui a permis d'avoir enfin le dernier mot sur ce texte curieux.

Comme la Νέα Σιών n'est guère répandue, je reproduirai ici ma lecture. L'inscription se trouve actuellement à couvert, dans une petite chambre

(1) *Rec. d'archéol. or.*, IV, p. 80-81 : Ἐνθάδε κ(εῖται) (Σ)ωζόμ(ε)νος Βορίχ(ου) ζήσας ἔτη ϰ'.
(2) *Rev. Biblique*, 1897, p. 654.
(3) *Jahreshefte....* de Vienne, *Beiblatt*, III (1900), col. 21-22.
(4) *Rev. Biblique*, 1906, p. 131.

récemment construite, servant de divan et donnant de plain-pied sur la cour, où s'effrite la grande inscription en mosaïque. Le constructeur ne s'est guère préoccupé de la conserver dans son intégrité : quelques lettres se trouvent en partie engagées sous le seuil et le chambranle droit de la porte recouvre un assez important segment du cercle (à peu près 1/8e ou 1/9e). Le diamètre du cercle inscrit est de 1^m,40, la bande comprise entre les deux circonférences concentriques a 0^m,20 de largeur ; les lettres, élégantes et allongées, noires sur fond blanc, ont 0^m,13 de hauteur.



Ainsi, le mur n'a coupé que la finale ; elle nous est connue, d'ailleurs, en partie, par les copies du R. P. Séjourné et du Dr Musil (1).

La première donne NSTHCTA[illegible]ЄѠCTAYTS

La seconde, NSTACѠCTAYTS

Il ne semble pas (2) que l'archimandrite Mélétios ait pu arriver à éclaircir cette finale, et on en est réduit aux suppléments du R.P. Séjourné (καὶ) τῆς τα[πεινῆς πόλ]εως ταύτ(ης) ; d'ailleurs, cette restitution semble garantie par la finale de la grande inscription :... καὶ τῷ ταπεινῷ ἀστέει τούτῳ...

La partie visible du texte est parfaitement conservée; il n'y a qu'une lacune de deux lettres après ΠΡΟΦΗΤΑ.

Ce mot est suivi d'un point séparatif, puis d'une haste verticale, après

(1) Le fac-similé soigné, exécuté, en 1897, par A. Pavloskij et N. Kluge (*Izvestija russkago archeologiceskago Instituta W. Constantinopole*, t. VIII, p. 100) est moins complet encore que les lectures des deux premiers voyageurs.

(2) Si j'en juge, du moins, par la transcription de la *Revue Biblique* que j'ai seule sous la main.

laquelle la mosaïque présente une dépression : il semble qu'elle ait été réparée, sur ce point, dans l'antiquité, en cubes blancs, sans qu'on ait cherché à refaire les deux caractères emportés par un accident.

L'inscription se lisait donc :

Ὁ τὰς Ὁμβροτόκους νεφέλας προσφόρως τῇ εὐχῇ κινήσας κ(αὶ) λαοὺς οἰκτείρας, προφῆτα, [μν]ήσθητι κ(αὶ) τῶν προσενεγκάντων (καὶ) τῆς τα[πεινῆς πόλ]εως τάυτ(ης).

Le grand texte de l'Elianée est à peu près perdu : il sert de pavement à une cour sans cesse traversée par des bestiaux, et le moindre coup de balai enlève par douzaines les cubes de la mosaïque. Actuellement, il en subsiste à peine un tiers et bientôt ces restes seront dissipés : heureusement nous en possédons une excellente reproduction photographique et une copie qui rectifie, sur certains points de détail, celles du R.P. Séjourné et du Dr Musil (1).

32. — Sur un fragment de marbre, encastré dans la mosaïque de la cour, une croix suivie de quelques lettres : la haste du P est coupée du signe abréviatif +ΘЄΟΔΩP Θεοδώρ(ου)

§ 10. — « Kellion » de Deir el-Ferdîs.

33. — Deir el-Ferdîs, à 20 kilomètres au S.-O. de Ḥama. Ancien linteau de porte, actuellement encore employé comme linteau, posé sur deux murs en pierres sèches (Pl. I, 2). L'inscription a trois lignes, en relief, séparées les unes des autres par des traits, également en relief. Au centre du linteau, coupant les trois lignes du texte, grande croix en relief, accostée de l'A et de l'ω (Photographie de M. Garcia, ingénieur chef de section sur la ligne Ḥomṣ-Ḥama, 1901).

+ΚЄΛΙΝΔΙΑΦЄΡΟΝΤΑCЄΡΓΙΟΥ
ΛΙΒΑΝΙΟΥЄΠΗΚΥΡΙΑΚΟΥΠΡЄ
CBSINΔSΓΤΟΥΑΙΛЄΤΟΥCΧΜΓ

Lig. 3 — Le Γ final est lié au M.

Κελιν est très vraisemblablement une graphie incorrecte de Κελλίον ;

(1) Cf. Pavloskij et Kluge, *l. c.*, p. 99, et pl. XI, 1.

le solécisme διαφέροντα pour διάφερον n'est pas surprenant ; cf., d'ailleurs, σόριν διαφέροντα Ἑλλαδίου (Renan, *Mission*, p. 350). Ἐπηκυριακοῦ πρεσβ(υτέρου) est susceptible d'une double interprétation : j'avais tout d'abord songé à y reconnaître un titre ecclésiastique, appliqué à Sergios, fils de Libanios, qui aurait été ainsi qualifié de ἐπ(ι)κυριακὸς πρεσβ(ύτερος) ; mais pareil titre est inconnu dans la hiérarchie orientale de l'époque et, bien que κυριακή (1) et surtout κυριακόν permettent d'entendre, sous le titre de πρεσβύτερος ἐπικυριακός, un prêtre attaché au sanctuaire, quelque chose comme un « desservant de paroisse », il n'y a pas lieu, je crois, de retenir cette nouveauté : c'est d'ailleurs l'avis concordant de M. Lucas et de M. Prentice, dont l'autorité en matière d'épigraphie syrienne est connue de tous.

Il faut donc ne voir, dans κυριακός, qu'un nom propre : ἐπ(ὶ) Κυριακοῦ πρεσβ(υτέρου) ne sera, dans cette hypothèse, qu'une sorte de date par éponyme (?) ecclésiastique.

La date 911 (2) est à calculer d'après l'ère des Séleucides, ce qui donne 599/600 ap. J.-C. ; or, la 3e indiction commence le 1er septembre 599.

L'inscription se lira donc :

+ Κελ(λ)ί(ο)ν διαφέροντα(sic) Σεργίου Λιβανίου. Ἐπ(ὶ) Κυριακοῦ πρεσβ(υτέρου), ἰνδ(ικτιῶνος) γ' τοῦ αιϑ' ἔτους. ΧΜΓ (3).

Ainsi, c'est l'inscription de construction ou de fondation d'un Κελλίον. Du Cange a réuni beaucoup de textes sur la Κέλλα et le Κελλίον : il en ressort que le κελλίον désigne soit la cellule dans un monastère, soit la résí-

---

(1) Dans cette hypothèse, ἐπικυριακός (πρεσβύτερος) serait, dans une certaine mesure, défendu par l'analogie de l'ἐφημέριος.

(2) Le signe Ψ a été récemment étudié par M. Lucas (*Byz.*, *Zeitschrift*, XIV (1905), p. 16-17). Ce savant a établi que, dans certains cas, le signe ne doit pas être pris pour un *sampi* (900), mais pour un *psi* (700) inversé. Ici, il n'y a pas de doute à avoir : l'indiction ne concorde que si nous donnons au Ψ la valeur du *sampi*.

(3) Il n'y a pas lieu de revenir ici sur la question si débattue de l'interprétation du ΧΜΓ, cf. v. g. *Dictionnaire d'Archéol. chrét. et de Liturgie*, t. I, col. 180-182 ; *ibid.*, 1690-1696 ; *Revue des Etudes Grecques*, 1904, p. 350-360 : « *Isopséphie* » (Perdrizet) ; *Berliner philol. Wochenschrift*, 1906, col. 381-384 : « *Christus, Michael, Gabriel* » (Eb. Nestle) ; *ibid.*, col. 510 : ΧΜΓ (Albrecht Dieterich).

dence d'un anachorète isolé, très souvent aussi une simple chambre (δωμάτιον, οἶκος παστός). Nous ne pouvons donc pas décider si Sergios était un moine, un anachorète, ou un simple laïque : cette dernière supposition expliquerait peut-être même pourquoi le propriétaire du κελλίον indique son patronymique.

Le texte de Deir el-Ferdîs, qui mentionne le premier κελλίον connu dans la Syrie du Nord, est encore intéressant à un autre chef. Le nom de Κυριακός (et Κυριακή) s'est rencontré assez souvent dans les inscriptions de la Syrie et de la Palestine. Comme Σαββατικός (var. Σαββατιανός, Σαββάτιος), *Venerius, Veneria...*, ce doit être un de ces noms que M. Littmann appelle des *Birthday-names*, donnés à des enfants en mémoire du jour de leur naissance (1). Il n'est pas invraisemblable que les anciens aient cherché à fixer de telles coïncidences : nous en avons une preuve curieuse dans une inscription de Syracuse. C'est l'épitaphe d'une dame nommée Κυριακή (née sans doute un dimanche), tombée malade un dimanche et morte à pareil jour.

Ἡμέρᾳ κυριακῇ δεσμευθεῖσα ἀλύτοις καμάτοις ἐπὶ κοίτης,
ἧς καὶ τοὔνομα Κυριακή, ἡμέρᾳ κυριακῇ παντὸς βίου λύσιν ἔσχε (Kaibel, 737).

§ 11. — Inscriptions chrétiennes de Beyrouth.

34 et 35. — Plaque de marbre blanc ($0^m,30 \times 0^m,17$) ; incomplète au bas : il ne doit pas y manquer plus d'une ligne ; gravée sur les deux faces (estampages de M. T. Asfar). J'ai fait reproduire l'estampage de la face la plus curieuse (Pl. I, 3).

1re face.

HCYXI
OCKAI
APTЄ
ΛIOC
ΑΔЄΛΦ
ЄNΘAKA
TAKЄIN

(1) *Publications of an American archaeological Expedition to Syria. — Part IV, Semitic Inscriptions*, by Enno Littmann, (1905), p. 44 : M. Littmann y étudie spécialement les vocables parallèles en syriaque, tels que Bar-ḥab-be-Shabbâ = « sundayson ».

Ἡσύχιος καὶ Ἀρτέμιος ἀδελφ(οὶ) ἔνθα κατάκειν[ται].

2e face. Chrisme

ΗCΥΧΙC
ΔΚΛΗΠΙ
ΟΥΟΑΡCΙ

Chrisme

ΗΨV+Η
COYΜЄΤΑ

Ἡσύχις Ἀκληπίου (sic) (θ)άρσι.

ἡ ψυχή σου μετὰ [τοῦ θεοῦ ?]

Il est impossible de discerner si Ἡσύχις est ici un nom de femme (cf. v. g. *C.I.G.*, 6457 : Εὐγένις καὶ Ἡσυχὶς τέκνῳ...) ou un nom d'homme, tel que Εὐπρέπις, Συμμάχις, Ἀσκλήπις Ἰανουάρις... La formule ἡ ψυχή σου μετὰ... est nouvelle dans l'épigraphie chrétienne de la Syrie et de la Palestine : j'aurai à m'en occuper dans un prochain travail sur le formulaire des inscriptions chrétiennes de ces provinces. Elle peut se compléter, comme nous le proposons, par [τοῦ θεοῦ] ; on pourrait aussi songer à ἡ ψυχή σου μετὰ [δικέων](1).

Il est probable que la première des deux épitaphes est païenne : elle ne présente, du moins, aucun indice positif de christianisme et la désignation ἀδελφοί donnée aux deux défunts paraît bien ne rien avoir affaire avec le titre fraternel que se donnaient entre eux les premiers chrétiens (2).

La seconde, par contre, est chrétienne, en dépit de la survivance de la vieille formule païenne θάρσει : le chrisme y est gravé deux fois (3). Ce fait mérite l'attention, vu la rareté du chrisme en Orient et particulièrement en Phénicie.

Il n'est pas difficile de juger que cette seconde inscription est postérieure à la première : le caractère nettement chrétien et la paléographie

---

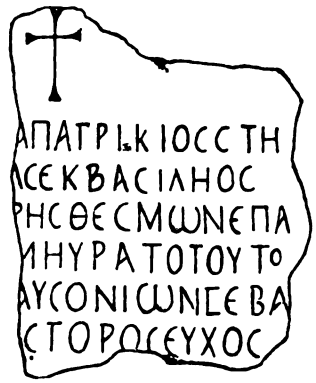
(1) Cf. *C.I.G.*, 9580 : μετὰ δικέων ἡ ψυχὴ αὐτοῦ.

(2) On pourrait aussi rappeler que ce nom était donné à tout moine faisant partie d'une communauté. Cf. v. g. *Bulletin de la Soc. archéol. d'Alexandrie*, n° 8 (1905) p. 16.

(3) Il est probable, bien que le témoignage de l'estampage ne soit pas décisif sur ce point, que le premier chrisme devait être du même type que le second : un éclat du marbre aura fait sauter la bouche du P.

qui trahit une époque assez basse en sont des preuves suffisantes. La négligence de la gravure n'est pas elle-même sans intérêt. La forme de l'H et du l'X sont particulièrement à remarquer ; notamment, à la 4e ligne, l'H affecte une forme tout à fait insolite ; mais il est visible que cela doit résulter d'une erreur : le graveur a dû commencer par écrire un *upsilon* qu'il a ensuite cherché à corriger. Le *chi* cruciforme s'est déjà rencontré en Chypre(1) et en Syrie(2); la même forme peut aussi, dans l'occurrence, représenter le *psi* (3) et même le *phi* (4).

36. — Bloc de calcaire compact bien poli ($0^m,35 \times 0^m,45$), incomplet à droite et surtout à gauche ; belle gravure d'époque chrétienne. La pierre provient des excavations pratiquées sur l'emplacement de l'ancienne église St Georges des Grecs orthodoxes et des Maronites, qui avait succédé à une église byzantine : nous avons visité les tranchées, vraie mine de pierre de taille. On y distinguait encore des assises byzantines et, plus bas dans la fouille, des couches de tessons romains.



Au-dessus de la 3e lettre de la première ligne, belle croix latine pattée. La 2e lig. commençait par un A dont il reste un jambage ; un blanc, après la dernière lettre, donne à croire que cette ligne était complète de ce côté.

---

(1) Cf. v. g. *Rev. archéol.*, 1875 , I, p. 96, n° 25.

(2) Cf. v. g. Waddington, 2089.

(3) Cf. Clermont-Ganneau, *Rec. d'archéol. or.*, V, p. 58. Le *psi* cruciforme est fréquent sur les « tablai » égyptiennes. Cf. v. g. *Rev. archéol.*, 1875, I, p. 180, n° 51 ; 231, n° 58, etc.

(4) Cf. Le Blant, 750 *inscriptions de pierres gravées inédites ou peu connues*, dans les *Mémoires de l'Académie...*, t. XXXVI, 1re part., nos 79, 282....

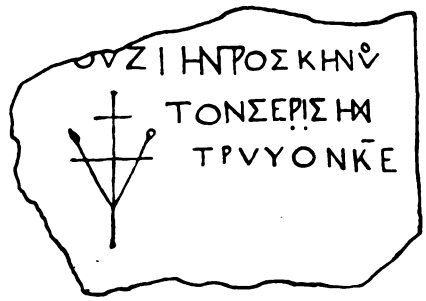
Lig. 3. — Au début, boucle de B ou de P.

Lig. 4. — Au début, seconde moitié d'un M ; à la fin, commencement d'un M ou d'un N.—Lig. 5.—Au début, haste oblique appartenant à un A.

..... α Πατρίκιος στη....
... ας ἐκ βασιλῆος....
.... ρ(?)ης θεσμῶν ἐπα...
.·. μ' ἠρατο τοῦτον (?)...
.... Αὐσονίων σεβα[στοῦ ? ...]
.... στορος εὔχος.

Ce texte est trop mutilé pour qu'on puisse en tenter la restitution ; il est même difficile d'y découvrir un sens suivi. Notons la mention d'un πατρίκιος. L'inscription était métrique, semble-t-il.

37. — Du même endroit, provient un autre fragment, portant trois lignes de caractères trapus, négligés ; nombreuses ligatures. La pierre est complète à droite ; elle semble incomplète en haut.



Lig. 2. —Le P est douteux ; l'M final pourrait être un N. A gauche, au-dessous de la première ligne, croix patriarcale à double branche transversale, accostée de la lance et du roseau portant l'éponge.

§ 12. — Inscriptions funéraires de Saïda.

38 - 43. — Cippes funéraires provenant des nécropoles de Saïda ; type ordinaire : dé cubique, surmonté d'une colonnette couronnée de feuillage ou de bandelettes. Les n^{os} 3-6 se trouvent dans la maison de M. Ferrân.

ΚΥΡΙΛΛΑ	ΕΥΠΡΕΠΙΑΕΤ	ΑΒΑΒΟΥΣ
ΧΡΗΣΤΗΚΑΙ	ΩΝ Κ ΖΗΣ	ΟΚΑΙΕΥΧΗΣ
ΑΛΥΠΕΧΕ	ΑΣΑ ΕΤΗ Κ	ΧΡΗΣΤΕΧΑΙΡΕ
ΡΕΖΗΣΑΣΑ		ΖΗΣΑΣΕΤΗΚΕ
ΕΤΗ ΚΕ		
ΑΠΟΛΛΟ	ΔΗΜΗΤΡΙΕ	ΔΟΜΣΑΤΟΡ
ΔΩΡΕΧΡΗΣ	ΧΡΗΣΤΕΧΑΙ	ΝΕΙΛΑΧΡΗΣΤ
ΤΕΧΑΙΡΕ	ΡΕΖΗΣΑΣΕΤΗ	ΗΚΑΙΑΛΥΠΕΖ
	ΚΕ	ΗΣΑΣΑ ΕΤΗ ΖΖ

1. — Κυρίλλα χρηστὴ καὶ ἄλυπε χερε, ζήσασα ἔτη κε′.

2. — Εὐπρεπία ἐτῶν κ′, ζήσασα ἔτη κ′ (sic).

3. — Ἀβαβοῦς ὁ καὶ Ευχης (= probablement Εὐτύχης) χρηστὲ χαῖρε, ζήσας ἔτη κε′.

4. — Ἀπολλόδωρε χρηστὲ χαῖρε.

5. — Δημήτριε χρηστὲ χαῖρε, ζήσας ἔτη κε′.

6. — Δομ(ετία) Σατορνεῖλα χρηστὴ καὶ ἄλυπε, ζήσασα ἔτη ξζ′.

Du nom d'homme Ἀβαβοῦς il faut rapprocher le nom de femme Ἀθαβοῦς, déjà relevé sur une des stèles funéraires de mercenaires grecs à Sidon (1). D'ailleurs ces noms en-οῦς semblent y avoir été particulièrement fréquents (cf. *infra*).

Le nom de Σατορνῖλα a déjà été rencontré à Saïda (2).

Ces Διονύσιε χαῖρε ne présentent d'intérêt que pour l'onomastique : je joins donc à ces quelques textes nouveaux la liste des noms propres qui se lisent sur les cippes sidoniens du Louvre, exposés dans la salle du vase d'Amathonte ou conservés dans les dépôts (3). Je remercie vivement M. Heuzey qui m'a donné toute facilité pour étudier les originaux.

---

(1) Cf. *Rev. archéol.*, 1904, II, p. 10 et *Rev. Biblique*, 1904, p. 552.

(2) Renan, *Mission*, p. 384.

(3) Dans les listes ci-dessous, je rétablis partout, à la place du vocatif, la forme du nominatif : les formes intéressantes ou fautives seront, s'il y a lieu, signalées en note. — Pour plus de brièveté dans les renvois bibliographiques pour les textes déjà publiés, j'observerai les conventions suivantes : Renan = Renan, *Mission de Phénicie* ; Parent = *Bulletin archéologique du Musée Parent*, *fasc.* 1 (1863). — Louvre = *Inscriptions grecques du Musée national de Louvre*, par W. Fœhner. — Kontoléon = Ἀνέκδοτοι μικρασιανὰὶ ἐπιγραφαί, Athènes, 1890. — Cannes = Blanc (Ed.), *Inscriptions grecques de Saïda conservées au Musée de Cannes*, 1878.

Noms de femmes.—Ἀλαφθή καὶ Χάρις (1)—Ἀμάμα (2)—Ἀμειοῦς (3)—Ἀντιγόνα — Ἀντωνία Μαμετίνα (Parent, p. 38, n° 14, etc.) — Ἀπολλοδώρα — Δημαία — Δημητρία — Δειδώ — Εἰλοώ... — Ἐπικτή[τα] — Ζηνωνίς (Louvre, n° 197) Ζωεῖλα (Renan, p. 383) — Ἡλέων Μάξιμα (Parent, p. 37, n° 6) — Ἠχίθ — Θαῖς Ἰουλ[ία] (4) — Ἰουλίττα (cf. Renan, p. 382) — Καλί[π]πη — [Κ]αλλιτύχη (Parent, p. 37, n° 7) — Κασσία Ἀπολλοδώρα (Renan, p. 387 ; Louvre, n° 208)—Κλαυδία—Κλωδία Λονγείνα (Parent, p. 37, n° 8) — Κορινθία (Renan, p. 386 ; Louvre, n° 209) — Μάρκελλα — Ὀλυμπιάς — Ὁμονοία (Parent, p. 38, n° 10)—[Π]έργα (Parent, p. 38, n° 13)(5)—Πρόκλα (Renan, p. 383; cf. *Bull. de corr. hell.*, III, 264, n° 18) — Σώζουσα (cf. Νικοῦσ[α], *Bull. de corr. hell.*, III, p. 264)— Φιλόκλεα — Χάρις (cf. Renan, p. 383) — Χαρὼς Μάρκελλα (Parent, p. 37, n° 9).

Noms d'hommes.— Ἀλέξανδρος — Ἀμμώνιος (Renan, p. 385; cf. Ἀμώνι Μουσέλι, Cannes, p. 99, n° 4) — Ἀντίοχος — Ἀπολλόδωρος (Renan, p. 385 ; Louvre, n° 160) — Ἀσκληπιάδης (Parent, p. 37, n° 1) — Ἀσπάσιος — [Βα]λόνιμος — Βασσιλίδης (Parent, p. 37, n° 2) — Βασσιλε[δ]ης (*ibid.*, n° 3) — Βερνεικιανὸς ὁ καὶ Πυρός (cf. Βερνικιανός, Renan, p. 386) — Δέκμος Μαάρκιος (Louvre, n° 220) — Δημήτριος —Διόδωρος Εἰρηναῖος ὁ καὶ Βασσιλείδης — Ἑλάνικος — Ἐλπίζων — Ἑρμῆς — Ἑρμογένης (cf. *Inec. d'archéol. or.*, I, p. 287) — Εὔτυχος Ἀσπασίου (Parent, p. 37, n° 5) — Ἡράκλειτος (cf. Renan, p. 387 ; Louvre, n° 200) — Ἰουλίανος — Κάσσιος Ἑρμῆς — Κάσσις (6) — Μαρῖνος (cf. Kontoléon, n° 78) — Μέντωρ — Οἶπανος — Οὐαλέντς — Πάτερνος (Parent,

---

(1) Ἀλάφθ(α) = ܐܠܦܬ. Χάρις n'en est pas la traduction : c'est un simple surnom.

(2) Il faut peut-être lire Αμαμα(ς): ܝܡܡܐ = colombe.

(3) Ἀμειοῦ χρηστή... — Comme ses congénères, Ἀμμιοῦς, Χαριτοῦς, Ματοῦς, Κλαυδιοῦς, Ἁλιοῦς, Μαρθοῦς, Ἀθαβοῦς, Ἀβαβοῦς. ce nom appartient à la catégorie des noms propres en -οῦς étudiés par W. Schulze (*Philol. Woch.*, 1893, p. 226) : comme on le voit, cette désinence pourrait être accolée à des vocables sémitiques.

(4) Θαει Ιουλ[ία] = Θαΐ.

(5) La lecture de Frœhner [Καλλ]ιέργα est inadmissible.—Cf. Οἱ Περγαίου (Renan, p. 371).

(6) Κασσι, de Κάσσις = Κάσσιος.

p. 38, n° 11) — Πάτρων — Περσίνοος (1) — Πρεῖμος — Πριν[κ]πις (2) — Πυρός — Σάμος (Renan, p. 386 ; Louvre, n°246)—Σίδονος (3) (Renan, p. 387) — Σώδανος (Parent, p. 38, n° 12)— Φίλιπος — Φιλοκύριος — Χαλκός.

44.—Inscription peinte sur le stuc de la paroi d'une grotte funéraire: le placage qui porte l'inscription a été détaché et est conservé à l'Université S[t] Joseph de Beyrouth. Ecriture cursive(4).

ЄΤΟΥϹ ΠϹ ΜΗΝΟϹ
ΔΠЄΛΛΔΙΟΥ ΚΔ
ΜΑΡΓΟΥΛΗΜΗΤΗΡ
ΚЄΡΔΩΝΟϹЄΝΘΑΔЄ
ΚЄΙΜΑΙΖΗϹΑϹΑЄΤΗ
ΞЄ

Ἔτους πς΄, μηνὸς Ἀπελλαίου κδ΄, Μαργούλη, μήτηρ [Κέρδωνος, ἐνθάδε κεῖμαι, ζήσασα ἔτη ξε΄.

Le nom de Μαργούλη s'est déjà rencontré en Palestine (5) ; celui de Κέρδων était populaire : qu'il suffise de rappeler le cordonnier Κέρδων du mime de Hérodas et le Κέρδων, dont la stèle funéraire a été récemment découverte à Délos (6). La tournure peu commune de cette inscription funéraire se retrouve, entre autres exemples, dans une épitaphe judéo-grecque de Jaffa (?) : Ἔνθα κῖτε Ρεβέκκα ἡ μήτηρ Μάννου (7).

Le P. Germer-Durand calculait la date d'après l'ère de Dioclétien et assignait cette inscription à l'an 564 de notre ère ; il n'y a pas de doute qu'il ne faille plutôt recourir à l'ère propre de Sidon, qui a son point de départ en 111 av. J. C. L'épitaphe de Μαργούλη daterait donc de l'année 169 après J.-C., ce qui convient tout à fait à la paléographie.

45. — De Sidon provient également un fragment de rebord de grand

(1) Περσίνοε.

(2) Πριγκίπι, de Πριγκίπι(ο)ς.

(3) Σίδονε.

(4) Ce texte a déjà été publié par le R. P. Germer-Durand, *Rev. Biblique*, 1894, p. 252 ; un examen attentif m'a permis d'améliorer cette première lecture.

(5) Cf. *PEF*, 1886, p. 12.

(6) Cf. *Bull. de corr. hell.*, 1905, p. 54.

(7) Cf. *Rev. Biblique*, 1904, p. 82.

vase à libations en terre cuite rougeâtre, trouvé, paraît-il, dans un terrain voisin de l'emplacement du temple d'Eschmoun. L'estampille rectangulaire, marquée sur le bord, porte :

ALEXAN
DRI LADA

Alexandrilada

Pareille marque s'est déjà rencontrée ailleurs (1), et notamment au Fayoum, sur un vase semblable « on the rim of a large bowl of red pottery » (2).

§ 13. — La Triade Héliopolitaine (3).

On sait la faveur dont a joui, surtout à l'époque romaine, le culte des dieux d'Héliopolis et la célébrité de leurs temples à Ba'albek et à Deir el-Qal'a. Il est donc étonnant de constater qu'il y ait si peu d'inscriptions qui nous aient conservé les noms réunis des trois membres de la triade héliopolitaine. Tout compte fait, il n'y en a que trois.

Le premier texte connu a été découvert à Athènes (4) : c'est une dédicace

[*i. o.*] *m. et Veneri et Mercurio Heliopoli*[*t*]*anis*....

C'est ce texte qui a permis à M. Perdrizet de compléter l'inscription mutilée découverte à Deir el-Qal'a (5).

I·O·M·H·VENERI·ME *rcurio*... (6)...

---

(1) V. g. sur une tuile de la collection Uestinow, *C.I.L.*, III, S., 6652.

(2) Cf. *Egypt Exploration Fund.* — *Archaeological Report*, 1902-1903, p. 7.

(3) Cette note a été présentée et lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par M. Héron de Villefosse (*Comptes rendus*... 1906, p. 97-104) ; je l'ai, depuis, complétée sur certains points.

(4) *C. I. L.*, III, S., 7280.

(5) Cf. H. Lammens, *Musée Belge*, 1900, p. 302, n° 39 et Séb. Ronzevalle, *Comptes rendus de l'Acad.*, 1900, p. 255 (= *C I.L.*, III, S., 14392 *d*). La fin de ce texte a été reconnue par Lammens, Perdrizet, Cumont, dans le fragment *C.I.L.*, III, S., 6683.

(6) Cf. Perdrizet, *Comptes rendus de l'Acad.*, 1901, p. 131-132 ; *Revue des Etudes anciennes*, III (1901), p. 258 et suiv.

A peu près en même temps que M. Perdrizet, M. F. Cumont (1) proposait la même restitution, mais en se fondant sur un texte différent, sur une dédicace de Zellhausen (Hesse) (2), adressée aux mêmes divinités :

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) Helio[p]oli[t]ano, Vener[i] felici, Mercurio [A]ug(usto), [M.] Iulius, Marci fil(ius), Fab[i]a, Rufus Papi[n]ianus (vel *Papi[r]ianus Sentiu[s]* (3) *Gemellus, do[m]o Ber[y]t[o], praef(ectus)*...

A cette courte série, je suis en mesure d'ajouter aujourd'hui deux nouveaux numéros et la rareté des dédicaces à la triade héliopolitaine donne à ces inscriptions une certaine importance.

Je m'étais longtemps demandé si les dédicaces des chapiteaux de bronze doré des Propylées de Ba'albek (4) qu'on lit.

[*i. o.*]M·DIIS HELIVPOL (*itanis*)...

Ne devraient pas plutôt se restituer [*i. o. m. v.*] *M. diis Heliupol(itanis)*.. ou même [I·O·M·H·V·] M.... M. Michel Alouf de Ba'albek m'ayant fourni avec beaucoup d'obligeance des estampages des deux inscriptions 138 *a* et *b*, j'ai pu mesurer exactement les lacunes et calculer le nombre des lettres disparues. La restitution que je propose conviendrait parfaitement à l'étendue de la lacune ; il y a plus, 138 *b* me paraît conserver des traces certaines d'un V (5), suivi d'un point séparatif avant l'M.

---

(1) Cf. *Musée Belge*, 1901, p. 149.

(2) Ce texte qui semble avoir échappé à M. Perdrizet, publié d'abord par Brambach (*C.I.Rh.*, 1048). avait été brillamment restitué par Domaszewski (*Westd. Korr. - Blatt*, 1897, p. 172-176). Domaszewski, qui s'était d'abord mépris sur la nature de ce Mercure associé aux dieux syriens et avait voulu l'identifier au Wodan des Germains, s'est corrigé depuis, cf. *C.I.L.*, XIII, 2, fasc. 1, 6658.

(3) Il est possible qu'il y ait des liens de parenté entre ce personnage et le dédicant de Deir el-Qal'a, M. Sentius Em[porus ?]. Cf. *C.I.L.*, III, S., 14392 *d*, dont la femme s'appellerait aussi Sentia Musa (*C.I.L.*, III, S., 6683 ; cf. *sup.*, p. 175, note 5).

(4) *C.I.L.*, III, 138 ; cf. p. 970 et S., 14385 b. — Cf. *Jahrb. d. K. d. Archaeol. Instit.*, Bnd. XVII (1902) : *Zweiter Bericht über die Ausgrabungen in Ba'albek*, p. 89 = *Année épigr.*, 1903, n° 265.

(5) Il ne semble pas qu'il puisse s'agir d'une cassure, qui ne saurait être aussi franche : de plus, la surface de la pierre, conservée un peu au-delà du bas du V, là où devrait passer la partie gauche de l'O (si la restitution du *C.I.L.* devait être maintenue) ne porte absolument rien. D'ailleurs, le P. S. Ronzevalle, après un examen attentif de la pierre, m'écrit que le V est, encore aujourd'hui, *extrêmement probable*. Il faut donc l'admettre comme *certain* dans les copies des anciens voyageurs, citées plus loin.

Il faut ajouter à ces présomptions déjà fortes l'autorité de quelques anciennes copies, faites à une époque où les bases n'étaient pas aussi mutilées qu'aujourd'hui. Sous le n° 138, le *C.I.L.* enregistre la copie de Monconys, (*Voyages* (1665), I, p. 351), que De la Roque (*Voyage* (1722), I, p. 123), se serait appropriée. Cette copie donne, au début de la première ligne, pour 138 *a* : M·V·M·DIIS·HELIOPOL·PROSVL·

La copie envoyée à M. le Comte de Pontchartrain par le sieur Poullard, vice-consul de France à Tripoli de Syrie (1) est également très instructive :

Sur la façade du château, sur un piédestal :

à gauche	à droite
N DIIS HEIIVPOL POSIL	M·V·M·DIISHEIIVP
et au-dessous deux longues inscr. en lettres qui m'ont paru Gothiques.	Ici de même en lettres Gothiques.

La copie de l'abbé Michon qui visita les ruines en compagnie de F. de Saulcy reproduit encore des caractères à gauche de l'M qui précède immédiatement DIIS ; malheureusement cette copie, exécutée au moyen d'une longue-vue, laisse beaucoup à désirer (2) : AVL·DIIS HELIVPOL

Ces lettres initiales durent disparaître vers cette époque, car les estampages pris par Joyau(3) n'en portent plus de trace et c'est d'après eux qu' a été arrêtée la transcription qui a servi de base à la restitution incomplète, admise depuis Waddington (n° 1881).

Toutefois, les anciennes copies méritent d'attirer l'attention et il est surprenant que M. Perdrizet, à qui nous devons la publication de la copie envoyée par le sieur Poullard, n'ait pas été tenté de rapprocher les sigles M·V·M·DIIS.... de la dédicace de Deir el-Qal'a qu'il reproduit quelques pages plus loin et complète avec sagacité.

I·O·M·H·VENERI ME [RC(*urio*)]

La présence des trois noms divins sous forme de simples sigles, n'aurait

(1) Cf. P. Perdrizet, *Les dossiers de P. J. Mariette sur Ba'albek et Palmyre* (*Rev. Et. anc.*, III (1901), p. 237).

(2) Cf. de Saulcy, *Voyage autour de la Mer morte.* Atlas, pl. LII, fig. 14 et *Rev. archéol.*, 1867, I, p. 164.

(3) Cf. *Rev. archéol.*, *ibid.*, p. 166.

rien de surprenant(1), car nous allons les retrouver ainsi abrégés dans une inscription inédite que j'ai le plaisir de publier aujourd'hui.

*
* *

Je possédais, depuis trois ans, la copie d'une inscription latine, relevée à Choueifât, gros village druse, situé au sud de Beyrouth, sur la route de Saïda. Cette copie, exécutée par un *tailleur*, paraissait exacte ; cependant je n'osais me fier à la lecture de la première ligne. Après de longues recherches, grâce au dévouement de M. T. Asfar, que je suis heureux de remercier ici de son précieux concours, la pierre a pu être retrouvée et j'ai pu m'assurer de la lecture du *tailleur* : elle était excellente.

46. —Le cippe (Pl. I, 4), sur lequel est gravée l'inscription, se compose d'un dé de $0^m,33$ de hauteur sur $0^m,30$ de largeur, reposant sur un socle mouluré, haut de $0^m,30$. Il aurait été trouvé, il y a assez longtemps, dans les fondations d'un ancien château druse, ce qui impliquerait une provenance locale (2); mais il se peut aussi, à la rigueur, que la pierre ait voyagé dans l'antiquité et provienne en réalité de Deir el-Qal'a.

L'inscription occupe la face antérieure du dé ; elle compte six lignes, d'une écriture assez négligée, qui ne saurait remonter au-delà du IIe, et même plus probablement du IIIe siècle. Elle est bien conservée et se lirait sans peine, n'était une cassure qui a fait disparaître le nom du dédicant.

I[.]M·H·V·M·
CONSERVATORI
BVS·C·VAL·PRO
SALVTE·IV·BVR
RIANAE VXORIS
SVAE·V·L·Λ·S·

(1) Il est opportun de rappeler ici l'importante dédicace bilingue de Deir el-Qal'a, publiée par le P. Ronzevalle, dont la partie latine est toute écrite en sigles. Cf. *Rev. archéol.*, 1903, II, p. 29 et suiv.

(2) Cette trouvaille fait, en tous cas, souhaiter que quelques recherches soient exécutées sur les lieux. Choueifât, il faut se le rappeler, n'est point éloigné de Kafar Śima (*Rev. archéol., l. c.*, p. 34), toponyme qui rappelle certainement la déesse Siméa dont le culte jouit d'une réelle faveur dans toute la Syrie.

La clef des sigles étant donnée par les inscriptions rappelées plus haut, il faut donc lire sans hésitation :

I(ovi) [O(ptimo)]M(aximo) H(eliopolitano), V(eneri), M(ercurio) conservatoribus C. V..., pro salute IV. Burrianae uxoris suae, v. l. a. s.

La photographie laisserait croire à la présence de restes de caractères à la fin de la 4e ligne, après R et au début de la 5e ligne, avant R ; mais l'examen attentif de la pierre prouve qu'il n'en est rien et qu'il n'y a là que de légers accidents superficiels.

Les seules difficultés concernent les noms propres. Et d'abord celui du dédicant : on serait tenté de lire *C. Val(erius)* et cette abréviation n'aurait rien d'anormal ; mais si le V est absolument certain, les restes du caractère qui suit sembleraient suggérer plutôt un R qu'un A (cf. les R de *Burrianae*) ; de plus, dans l'espace blanc assez considérable qui sépare cette seconde lettre de la troisième, je crois bien reconnaître la trace d'un point séparatif sur l'extrême bord de la cassure. Je ne proposerais donc la lecture *V(a)l(erius)* qu'avec réserve, bien que je n'en voie pas de plus plausible.

Le nom de la femme du dédicant ne laisse pas de présenter aussi quelque difficulté. On connaît *Burrius* (*C.I.L.*, X, 1403 *a*), *Buria* (VIII, 7236), *Byrria* (XII, 3481, 3129), *Birria* (XII, 1562) ; *Buriamus* (VIII, 683 ; IX, 2568), la forme *Burriana* n'a donc rien de surprenant. Il en va autrement du premier élément qui se lit sans hésitation IV, suivi d'un point très net ; je crois que, malgré tout ce qu'il y a d'insolite dans cette abréviation, il faut lire *Iu(lia)* (1). Nous aurions donc, sous le bénéfice de ces remarques :

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano), V(eneri), M(ercurio) conservatoribus G(aius) Val(erius), pro salute Iu(liae) Burrianae, uxoris suae, v. l. a. s.

Malheureusement ce texte, bien qu'il nous fasse connaître une nouvelle épithète, donnée en commun aux dieux héliopolitains (2), ne nous

(1) On pourrait songer aussi à [*T*]*uburrianae* ; mais, outre que ce nom serait sans précédent, il faudrait ne pas tenir compte du point séparatif, qui est indubitable.

(2) Cette épithète, apanage du *Jupiter Optimus Maximus*, avait déjà été appliquée au Jupiter Héliopolitain seul (*C.I.L.*, III, S., 14165[5]).

renseigne pas davantage sur la nature des trois dieux, associés dans un même culte à Ba'albek et à Deir el-Qal'a. Tous les efforts tentés, en effet, pour résoudre définitivement en ses éléments sémitiques la triade héliopolitaine (1) n'ont pas abouti à un résultat entièrement certain. Si l'on s'accorde assez généralement à reconnaître, au moins pour l'époque romaine, dans le Jupiter et la Vénus d'Héliopolis, les grands dieux Hadad et Atargatis (2), la personnalité divine que recouvre le nom de Mercure est beaucoup moins aisée à déterminer (3).

La question ne semble pas près d'être résolue et bien que l'invocation collective « dii Heliopolitani », semble plutôt indiquer une communauté d'origine, je me demanderais même si le Mercure, troisième personnage de la triade héliopolitaine, recouvre réellement un dieu indigène, ou s'il ne serait pas plutôt purement d'importation romaine ; si ce ne serait pas tout simplement le dieu romain des routes et du commerce (4), tel qu'il apparaît, avec ses attributs caractéristiques, sur le revers d'un bronze de Philippe Junior, frappé à Ba'albek (5).

Cette supposition s'appuierait encore sur ce fait que Mercure, comme le remarque Is. Lévy (6) semble avoir été assez tardivement ajouté, pour compléter la triade, au couple divin, « noyau central et suprême du panthéon d'Héliopolis ». Nous aurions ainsi, dans une certaine mesure, la

---

(1) On trouvera les indications et les références nécessaires dans Isidore Lévy, *Cultes et rites syriens dans le Talmud. — I. La triade Héliopolitaine.* (*Revue des Etudes Juives*, t. XLIII (1901), p. 184-195) ; René Dussaud, *Notes de mythologie syrienne.* Paris, Leroux, 1903-1905. In-8°, p. 24 et suiv., 114.

(2) Cette double équation est cependant rejetée par Is. Lévy, *l. c.*, p. 191.

(3) Cf. les opinions diverses émises par Hoffman (*C.I.L.*, III, S., 7280), Cumont (*Musée Belge*, 1901, p. 149), Lévy (*Rev. Et. Juives, l. c.*, p. 188 et suiv.), Dussaud (*Notes de Myth. syrienne*, p. 24 (1903) et 112-114 (1905)).

(4) Cette supposition revient en première ligne à M. Dussaud (*l. c.*, p. 27). Depuis, il a cru devoir l'abandonner ; je crois volontiers, pour ma part, qu'il est prudent d'y revenir.

(5) W. Wroth, *Catalogue of the Greek Coins of Galatia, Cappadocia and Syria*, p. 294, n° 26 et pl. XXXVI, 9. — Il est vrai qu'on ne peut pas toujours inférer l'origine précise d'un dieu de sa *représentation* figurée.

(6) Cf. *Rev. Et. Juives, l. c.*, p. 191. — Les inscriptions que nous possédons viendraient à l'appui de cette conjecture : le texte de Zellhausen est daté par les consuls de 249 ; les dédicaces des propylées de Ba'albek sont en l'honneur de Caracalla ; notre texte est du III^e^ siècle ; les deux autres ne semblent guère devoir être reportés plus haut que le II^e^ siècle.

raison de la rareté des dédicaces à la triade héliopolitaine, qui paraît surtout frappante en face du grand nombre de textes qui mentionnent soit le Jupiter Héliopolitain seul, soit le couple Jupiter et Vénus (1). C'est peut-être aussi ce même fait qui expliquerait que, jusqu'à présent, aucun relief votif ne nous ait fait connaître sous quels traits les Syriens de l'époque romaine se représentaient le troisième membre de la triade héliopolitaine (2).

§ 14. — Inscriptions inédites de Deir el-Qal'a.

Les inscriptions, surtout latines, recueillies dans les ruines des sanctuaires de Deir el-Qal'a sont déjà nombreuses (3) ; les fouilles exécutées par le P. Séb. Ronzevalle, en 1900, en ont sensiblement enrichi la série.

47. — Inscription gravée sur la partie supérieure du dé d'un beau cippe mouluré. Le bandeau terminal du monument est orné, sur chaque face, d'une feuille centrale et d'une demi-feuille d'angle. La lecture n'offre aucune difficulté (cop., phot., estamp.).

---

(1) Cf. v. g. *C.I.L.*, III, S., 11139, 11140.

(2) M. Perdrizet (*Comptes rendus de l'Acad.*, 1901, p. 218 seq. ; *Rev. Et. anc.*, III (1901), p. 260 seq.) avait cru reconnaître le symbole du Mercure héliopolitain dans le caducée que l'aigle, représenté au soffite de la porte du temple de Bacchus à Ba'albek, tient dans ses serres. Cette interprétation a été récusée par Lévy et Dussaud. Cf. encore O. Puchstein, *Guide de Ba'albek*. Berlin, Reimer (1906), p. 31.

(3) *Inscriptions latines* : *C.I.L.*, III, 153 (cf. *add.*, p. 971 et S., 6672) 155 (cf. *add.*, p. 971. Le deuxième texte, publié sous le même n°, provient de Rome, cf. *C.I.L.*, VI, 403) 156, 158 (cf. *add.*, p. 971 ; S., 6668 et 12095 *a*, cf. *infra*) 159 (cf. S., 6669 et *Rev. archéol.*, 1898, p. 41) 161 (cf. *add.* p. 971) 164 (cf. *add.*, p. 971 et S., 6679) 165 (cf. S., 14388, réplique du même texte) 171 (cf. *add.*, p. 971) 172 (cf. *add.*, p. 971) 176 (cf. S., 6670) ; S., 6671 (cf. 14165[4] et *Bull. Antiq. de France*, 1901, p. 112) 6673-6676 (cf. 12096) 6677, 6678 (cf. *infra*) 6680, 6681 (cf. *infra*) 6682 (cf. *infra*) 6685, 6686 (cf. 14389) 6688. 6689 (cf. *infra*) 6691 *a* (cf. 12097, 6693 (cf. 14390) 12098, 14391, 14392 *a-g*. — Dussaud et Macler, *Mission dans les régions désertiques*... p. 301, n° 180 (cf. *infra*). = *Inscriptions grecques* : *a*) Inscr. d'Ὀκτάιυιος Ἴλαρος. Cf. Waddington, n° 1855; Kaibel, 835 ; Mordtmann, *Athen. Mittheil.*, X (1885), p. 167; *Rev. Et. Grecques*, III (1890), p. 83, n° 67 ; *Inscriptiones graecae*..., III, 1078. — *b*) Κυρίῳ γενναίῳ

SACRVMDEI
BALMARCODIS
CASSIVS FORTV
NATVS V·S·

Sacrum dei Balmarcodis, Cassius Fortunatus v(otum) s(olvit).

Cette épigraphe en l'honneur du *deus Balmarcodes* présente un type de rédaction jusque là sans précédent dans la série (1).

48. — Gravée sur un bloc de calcaire coquillier jaunâtre. La face travaillée consiste en une surface rectangulaire ($0^m,40 \times 0^m,245$) terminée horizontalement par deux bandeaux saillants, dont le supérieur ($0^m,16 \times 0^m,64$) porte une inscription, et verticalement par deux bustes, sur la tête desquels repose le bandeau à épigraphe. La dégradation de la pierre en rend la lecture très difficile. Le texte est incomplet à gauche.

[V]RSINIAE MONV
TVM ET·FIL

..... [*U*]*rsiniae monu*[*men*]*tum et fil*[*ii*] (?)

Il est probable que le nom d'*Ursinia* était précédé d'un gentilice abrégé.

49. — Cippe à base carrée, d'une hauteur totale de $1^m,33$; calcaire rose, extrait de la carrière qui a fourni les matériaux du temple principal

---

Βαλμαρκῶδι τῷ καὶ Μηγρίν.... Cf. Mordtmann, *ibid.*, p. 168-169, n° 7 ; *PEF*, 1898, p. 34 ; Clermont-Ganneau, *Rec. d'archéol. or.*, I, p. 94-96 et pl. VII ; *Inscriptiones graecae...*, III, 1081 — *c*) Διονύσιος Γοργίου δευτεροστάτης.... Cf. *Sitzungsberichte* de l'Acad. de Berlin, 1887, p. 419 ; Clermont-Ganneau, *Rec. d'archéol. or.*, I, p. 103, cf. 394. — *d*) Ἀμμώνις Σιδόνιος, cf. *Rec. d'archéol. or.*, I, p. 103 — *e*) Λούκιος Γάϊος Σόλων, πατὴρ κοινοῦ τῆς τριακάδος... Cf. *Echos de N.-D. de France*, 1896, p. 113 ; Perdrizet, *Bull. Antiq. de France*, 1901, p. 109-112 ; *Inscriptiones graecae...* III, 1080 — *f*) Θεῷ Βαλμαρκῶδι καὶ.... Ἄρπασος καὶ Μοῦνδος.... Cf. *Monatsberichte über d. Verhandl. d. G. f. Erdkunde*. N. F., II (1845), p. 205, pl. II, A ; Waddington, n° 1857 ; *Inscriptiones graecae...*, III, 1082 — *g*) Inscr. bilingue Θεῷ ἁγίῳ Βαλ(μαρκῶδι) καὶ Θεᾷ Ἥρᾳ καὶ Θεᾷ Σίμᾳ καὶ νεωτέρᾳ Ἥρᾳ.... Cf. S. Ronzevalle, *Rev. archéol.*, 1903, II, p. 30 ; cf. Clermont-Ganneau, *ibid.*, p. 225 ; *Inscriptiones graecae...*, III, 1079.

(1) Cf. la dédicace « *Deae Syriae sacrum...* », gravée sur une plaque de bronze de la collection De Clercq. Cf. A. de Ridder, *Catal. de la coll. De Clercq*, III, p. 380 = *Année épigraphique*, 1904, n° 29.

de [illegible] I. Sur le dé sont gravées huit lignes d'une écriture assez soignée, pouvant remonter au IIIe siècle de notre ère. Le bandeau supérieur, qui portait le nom de la femme à qui était dédié le monument, a été probablement martelé (cop., estamp.).

HELENA
VARDAVO
TVRAVOI
PROFIRO
OCORIN
THOMA
RITOETR
LS·I·S

[illegible] [illegible] *[illegible]* (1).

Les quatre dernières lettres de la troisième ligne doivent être négligées : c'est un [illegible] du lapicide qui a, par distraction, recommencé la finale de la seconde ligne, et a omis de faire disparaître les traces de son erreur.

[illegible]

Le nom propre *Vardavo* est intéressant pour l'onomastique [illegible] : c'est le nom propre [illegible] sur des textes [illegible] (cf. Pape-Benseler, [illegible]) [illegible] comme nom de femme ; d'autres textes [illegible] [illegible] Le nom de *Vardavo* est donc bien *[illegible]* (2).

51. — Cippe [illegible] taillé dans un calcaire à grain fin, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] (cop., phot., estamp.).

(1) [illegible]

(2) [illegible]

I·O·M·B·ET
IVNONI· SAL
VIVS·IVLIVS·
Q·ET·V·TER
TIVS·PROSAL·
SVA·ET·CONIV
GI·ET·FIL·V·L·A·S·

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) B(almarcodi) et Iunoni, Salvius Julius q(ui) et v(ocatur) Tertius, pro sal(ute) sua et conjugi(s) et fil(iorum) v. l. a. s.

C'est certainement Juno Regina qui est ici associée, à Balmarcod, comme dans plusieurs autres textes de Deir el-Qal'a.

51. — Cippe de section carrée ; calcaire jaunâtre, considérablement effrité. Haut. totale, $0^m,93$; haut. du dé, $0^m,38$; larg., $0^m,31$. Sur le dé, l'inscription suivante : la dernière ligne a complètement disparu (cop., est.).

I·O·M· BAL
MARCODI·
IVMINES
ASTINATES F[illegible]

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) Balmarcodi Iumines Astinates fil(ius ?) [*v. l. a. s.*]

52. — Cippe portant sur ses quatre faces l'ornement à gradins, si fréquent sur les autels de la Phénicie et principalement de Byblos (cop., est.).

I· O·
M· B
TAIMVOLA BASSA

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) B(almarcodi) Taimuola Bassa.

Le nom propre *Taimuola* représente, sans doute, une forme féminine, dérivée du nom propre palmyrénien bien connu Taimus, dont les formes originales sont hypocoristiques de تيم الله.

53. — Fragment d'entablement en pierre coquillière rosée, ayant appartenu à une *aedicula*. Cet entablement se compose d'une architrave à trois *fasces*, couronnée par une large corniche moulurée, qui a été martelée. La frise qui surmonte cette corniche est bombée et porte la première ligne

de l'inscription ; les deux autres lignes se trouvent sur la 2e et la 3e *fasces* de l'architrave. Les moulures de la frise ont été également martelées, sans doute pour égaliser le bloc, dans les parties trop saillantes, qui l'auraient empêché d'entrer dans la maçonnerie où il a servi. (cop., est.).

IO·IVNONIS·REGINAE·IVLIA·C[illegible]
MARITI·ET·STATILIA ET·FIL·INGENVA·ET·FI[illegible]
GRADIBVS·DE·SVO·RENOVAVIT·AMPLIAVIT·P[illegible]

Il est probable que la pierre, actuellement longue de 1m,05 sur 0m,43 de haut., avait deux ou trois décimètres de longueur de plus à droite ; mais, à g., elle ne devait pas s'étendre beaucoup : le mot *Mariti* de la deuxième ligne est initial et l'espace blanc qui le sépare de l'angle y est à peine de 0m,05.

Il semble que le texte devait débuter par quelque formule comme [*ex praecep*]*to* ou [*ex respons*]*o* (1). On le restituerait donc « exempli gratia » :

[*ex respons*]*o Junonis Reginae, Iulia C*[..... *pro salute sua et*]
mariti et Statilia (2) *et fil*(*ia*) *Ingenua* (3) *et fi*[*l*(*ius*)...., *adjectis*]
gradibus, de suo renovavit, ampliavit p[*erfecit*.....]

54. — Débris d'un beau vase à libations en pierre. Le plat du bord supérieur portait une inscription, dont deux morceaux ont été retrouvés.

a) PRO SAL PA[illegible] *b*) AE·C·IVL·MAGNV[illegible]

Il est probable que, dans son intégrité, l'inscription devait se présenter sous la forme :

[I·O·M·B] *pro sal*(*ute*) *Pa*[illegible]*ae C. Iul*(*ius*) *Magnu*[*s v. s.*]

55. — Fragment d'un autre vase à libations, décoré de feuillage, de fruits (figues, raisins) et de deux têtes de veaux figurées sur le rebord supérieur.

Une inscription circulaire ornait, à plat, le rebord : une partie seulement en a été conservée.

---

(1) Cf. *C.I.L.*, III, S., 6680 ; *Rec. d'archéol. or.*, I, 94-96.

(2) Cf. le même gentilice à Deir el-Qal'a, *C.I.L.*, III, S., 6688, 6689.

(3) D'*Ingenua* il faut rapprocher *Mummetus Ingenuos* (*C.I.L.*, III, 158 ; cf. *add.*, p. 971 ; S., 6668, 12095 *a*).

FRATRIBVS·I·O·M·[B]
I.O.M.[*B*] ..... *fratribus.*

56. — Estampilles, relevées dans les fouilles sur des débris de vases en terre cuite (vases à libations ou autres).

a/ Sur le rebord d'un grand vase, l'estampille rectangulaire trois fois répétée :

ЄΥΤΥΧΩϹ
ЄΙΡΗΝЄΩ

b/ A la même fabrique appartient sans doute la marque, trouvée au même lieu :

ЄΙΡΗΝΑΙ
ЄΥΤΥΧΙϐ

c/ Autre marque, de même provenance, conservée à l'Université S[t] Joseph. Même estampille à Salone (*C.I.L.*, III, S., 10183[38]) et à Jérusalem (*Echos d'Orient*, 1906, p. 133, n° IX).

ЄΡΜΟΓ
ЄΝΟΥϹ

Un examen attentif des originaux, encore subsistants, a permis enfin au P. Ronzevalle d'améliorer, sur certains points de détail, les lectures proposées pour quelques-uns des textes déjà connus de Deir el-Qal'a.

57. — L'inscription de *Mummeius* (*C.I.L.*, III, 158) est inscrite sur un grand bassin votif et non pas sur un cippe cylindrique, comme on l'a dit : les cippes cylindriques sont très rares à Deir el-Qal'a.

A la troisième ligne, on lit I·O·M·MI que Mordtmann (*C.I.L.*, III, S., 6668) a peut-être raison de restituer *Mi*(*grin*). Il faut toutefois avouer que le graveur a été particulièrement négligent= SEVERI y est écrit OEVERI.

58. — Le cippe, dont M. Clermont-Ganneau a le premier publié l'inscription (*Rec. d'archéol. or.*, I, p. 112, n° 13), a échappé au marteau des tailleurs de pierre. Le bandeau évasé, formant corniche, a été partiellement mutilé à la hauteur de la première ligne de l'inscription, dont le début a souffert. L'autopsie de l'original (cop., estamp.) donne raison à la conjecture de Clermont-Ganneau (*l. c.*, p. 113) : ce n'est pas *labrum lacus*

(*C.I.L.*, III, S., 6689) qu'il faut lire à la 2e ligne ; mais *Februmiacus* : le texte, dans son ensemble, est donc :

T·STATILIVS·MA
XIMVS·FEBRVMIACVS
SACRVMRESTITVIT

T. Statilius Maximus Februmiacus sacrum restituit.

Pareil travail de restauration est déjà mentionné dans notre n° 53.

59. — Le fragment n° 16, publié par M. Clermont-Ganneau (*Rec. d'archéol. or.*, I, p. 114 = *C.I.L.*, III, S., 6678) ainsi qu'il suit :

OMB
N[illegible]S PHILIP

a été retrouvé par le P. Ronzevalle : il est bien gravé sur un fragment de colonne de 0m,45 de diamètre ; mais ne doit pas être rapproché de l'inscription, publiée par le même savant, sous le n° 9, dans son *Recueil* (I, p. 111 = *C.I.L.*, III, S., 6682).

Dans cette dernière épigraphe, retrouvée par le P. Ronzevalle, les lettres sont beaucoup plus petites ; de plus, ce qui achève de la rendre indépendante de la première, les deux fragments ne concordent ni pour le diamètre, ni pour les cassures.

Voici, du reste, les compléments ou corrections que les nouvelles lectures du P. Ronzevalle apportent à ces inscriptions :

C.I.L., III, S., 6682 doit se lire (cop., est.).

[illegible]AETTIVS PECV
LIARIS·PROSAL
SVA·ETCONIVGIS
ET·FIL·V·L·A·S·

Lig. 1. — Devant la lettre A, il reste encore la place du prénom : ce texte est donc complet, à la réserve de la ligne qui contenait le nom de la divinité à qui s'adressait la dédicace.

.... *Aettius Peculiaris, pro sal(ute) sua et conjugis et fil(iorum) v. l. a. s.*

C.I.L., III, S., 6678 se lit (cop., est.).

I·O·M·B
[illegible]CAELIVS PHILIP
[illegible]OGV

La 1re lig. (h. des lettres, 0m, 10) est bien conservée, à l'exception du

sommet de l' I. — Avant le premier nom restant de la 2e ligne, la pierre est brisée ; mais il faut évidemment suppléer un prénom d'une ou deux lettres. La 3e lettre est douteuse : on pourrait lire aussi *Callius*.

60. — Sur un petit cylindre en pierre rose, de $0^{m},25$ de section, qui sert de rouleau dans le jardin public, situé à l'entrée de la vallée du fleuve de Beyrouth (le Ḥazimiyé ou Jardin du Pacha).

La copie du P. Ronzevalle, revue deux fois sur l'original et collationnée sur celle qu'en avait prise, avant 1870, le P. Van Ham, au couvent de Deir el-Qal'a, donne :

C·SVETTIVS
MAGNVSEK
NATICVS
V·L·A·S

Une seule lettre est douteuse, la dernière de la 2e ligne : faut-il lire *Eknaticus* pour *Egnaticus*, au lieu de *Fanaticus* (*C.I.L.*, III, S., 6681) qui paraît inadmissible matériellement ?

61. — Le texte, plusieurs fois publié (1), de la dédicace de *Barath Balathis* ne peut point se lire, comme le veut M. Dussaud :

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) quip(pe) Balmarcodi...

J'ai étudié l'original, j'en possède l'estampage : la 4e lettre est un O qui semble relié au P qui suit par une barre oblique peut-être un I ; le signe qui suit le D (en ligature avec l' I), à la seconde ligne, est un S que le graveur a rapetissé pour le faire tenir sur l'extrême bord de la pierre (sur ce point, le dessin de M. Dussaud n'est pas suffisamment exact). Il faut donc lire probablement :

I(ouis) O(ptimi) M(aximi) O(mn)ip(otentis) (?) Balmarcodis...

Beyrouth, 1er Mai 1906.

---

(1) En dernier lieu par M. Dussaud, *Mission dans les régions désertiques...*, p. 300, n° 180.

4 2 2
2.06
4 22

LE CYCLE DE LA VIERGE

DANS

LES APOCRYPHES ETHIOPIENS

PAR

Le P. M. CHAINE, S. J.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth.
I, p. 189-196

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1906

LE CYCLE DE LA VIERGE

DANS LES APOCRYPHES ETHIOPIENS

PAR LE P. M. CHAINE, S. J.

Le plus grand nombre des apocryphes concernant des faits ou des mystères de l'église chrétienne ont eu droit de cité dans la littérature de l'Ethiopie. Cependant, entre tous les sujets traités, aucun n'a jamais eu autant de succès que la vie de la Vierge. Les apocryphes éthiopiens abondent sur cette matière ; le temps nous en a conservé jusqu'à ce jour de très nombreux exemplaires. L'église monophysite d'Ethiopie et l'église copte sa sœur se distinguèrent toujours, du reste, par leur culte envers la Mère de Dieu. Leurs liturgies contiennent des particularités qui attestent ce fait de la façon la plus péremptoire. Qu'il suffise de citer, chez les Ethiopiens, «l'orgue de la Vierge» ኦርጋኖን ፡ ድንግል ፡ et « les louanges de Marie » ውዳሴ ፡ ማርያም ፡ ; chez les Coptes, les « Théotokies » ⲡⲓⲁⲭⲱⲟⲩ ⲛⲧⲉ ⲛⲓ ⲑⲉⲟⲧⲟⲕⲓⲁ ⲛⲉⲙ ⲕⲁⲧⲁ ⲧⲁⲝⲓⲥ ⲛⲧⲉ ⲡⲓ ⲁⲃⲟⲧ ϫⲟⲓⲁⲕ.

Nous n'étudierons pas ici, toutefois, cette question du cycle de la Vierge dans la littérature éthiopienne, au point de vue théologique ou historique. Nous ne voulons nous occuper des manuscrits qui s'y rapportent, qu'en nous plaçant au simple point de vue documentaire et linguistique.

Nous publierons prochainement les textes avec leur traduction : aujourd'hui, nous en donnons quelques extraits, pour faire connaître autant qu'on le peut au moyen de citations, la nature des documents qui nous occupent. L'ensemble des manuscrits concernant l'histoire de la Vierge formant un tout naturel par son objet, leur rédaction a pu s'en ressentir et cette parenté de fond qu'il y a entre eux, nous a fait les associer dans cette publication.

Les manuscrits utilisés appartiennent pour la plupart au fonds éthiopien de la Bibliothèque Nationale. Les manuscrits de ce dernier fonds portent les numéros suivants : 53, 131, 54. — 55, 146, 166. — 60, 61, 62, 63, 70, 94, 97, 101. Les trois premiers contiennent une

relation complète de la vie de Marie sur la terre ; une partie correspond au Protévangile de S^{t} Jacques. Les textes du second groupe renferment une description de la gloire de la Vierge dans le ciel. C'est une sorte de vision écrite par S^{t} Jean, d'après le récit que lui en fit la Vierge. L'auteur s'est inspiré manifestement de compositions du genre du livre d'Enoch. Marie, conduite par son fils, visite successivement le séjour des bienheureux, celui des damnés, et se fait expliquer tout ce qu'elle voit. Les autres manuscrits sont un recueil de miracles attribués à la Sainte Vierge. Le plus souvent, les faits racontés sont insignifiants ou puérils ; quelques-uns d'entre eux cependant sont intéressants comme se rapportant à certaines traditions ou légendes populaires, touchant la fuite en Egypte principalement. C'est l'origine de la source de ማህሙ : près du Jourdain ; l'histoire du sycomore de Dabra-Metmaq ; celle de la source du village de ምንየብ : non loin de Matarieh. Voici comment s'exprime l'auteur de cette composition sur ce dernier point : « Les membres de la Sainte Famille allèrent au village de Mahreqa المحرق, de là à Misr, de là à Matarieh et de là à Mehdab ». C'est l'itinéraire décrit, au 8 du mois de ፋሕሣስ dans le synaxaire copte.

De toutes ces compositions, celles qui racontent la vie de la Vierge ont une origine grecque. Traduites en arabe, elles ont passé en Ethiopie par l'intermédiaire de l'Eglise Jacobite d'Egypte, à une époque que nous ne saurions déterminer. Les plus anciens manuscrits que nous possédions remontent au XV^{me} siècle. C'est de l'Egypte aussi que sont venus les miracles ; c'est là qu'ils furent rédigés. La préface du Ms. 60 nous l'apprend positivement ; leur traduction en éthiopien remonte au temps de l'Empereur Zarea Yaqob et du patriarche Jean d'Alexandrie, au XV^{mo} siècle.

Ms. 131. L'Epreuve de l'eau. (1)

(*Folio* 138, *recto a.*) ወእምዝ ፡ ፈነወ ፡ መልእክተ ፡ ዘካርያስ ፡ ካህን ፡ ኀበ ፡ ድንግል ፡ (*Folio* 138, *recto b.*) ወመጽአት ፡ ኀቤሁ ፡ ወርእየ ፡ ከመ ፡ ፅንስት ፡ ይእቲ ። ወአውሥአ ፡ ዘካርያስ ፡ ካህን ፡ ወይቤላ ፡ ለማርያም ፡ ምንትኑ ፡ ዝንቱ ፡ ግብር ፡ ዘገበርኪ ፡ አሕዘንኪ ፡ ነፍሰኪ ፡ በውስተ ፡ ደቂቀ ፡ እስራኤል ፤ ረሳዕኪኑ ፡ ለእግዚአብሔር ፡ አምላክኪ ፡ አመ ፡ ይፈኑ ፡ ለኪ ፡ ሲሳየኪ ፡ ምስለ ፡ መልአክ ፡ እምስማይ ፡ ዅሉ ፡ አሚረ ፤ አኮኑ ፡ አንቲ ፡ ዘነበርኪ ፡ ውስተ ፡ ቅድስተ ፡ ቅዱሳን ፡ እንዘ ፡ ትሰምዒ ፡ ቃለ ፡ ሰብሐተ ፡ ማኅሌተ ፡ መዘምር ፡ መዓልተ ፡ ወሌሊተ ። ወእምዝ ፡ ፈነወ ፡ ዘካርያስ ፡ ካህን ፡ መልእክተ ፡ ኀበ ፡ ዮሴፍ ፡ ወመጽአ ፡ ኀቤሁ ፡ ወይቤሎ ፡ ዘካርያስ ፡ ኦዮሴፍ ፡ ምንት ፡ ውእቱ ፡ ዝግብር ፡ ዘገበርከ ፡ ወገበርከ ፡ ከብካበ ፡ ወአፅነስካ ፡ (*Folio* 138, *verso a.*) ለድንግል ፡ እንተ ፡ ነሣእካ ፡ እምቤተ ፡ መቅደስ ፡ ወጸናሕከ ፡ እስከ ፡ ያነብር ፡ እዴሁ ፡ ካህን ፡ ዲበ ፡ ርእስከ ፡ ወይባርከከ ። ወአርመመ ፡ ዮሴፍ ፡ ወአልቦ ፡ ዘተናገረ ፡ ወኢምንተኒ ።

(1) L'épreuve de l'eau est encore en usage chez les Abyssins : elle est inscrite au code de « la législation des rois », cf. *Feṭḥa Nagast*, chap. XXIV,§ V, 10 (édition I. Guidi). — Voir aussi *Nombres*, V, 18.

(*Folio* 138, *recto a.*) Et après cela, le prêtre Zacharie envoya un message auprès de la vierge (*Folio* 138, *recto b.*); elle vint devant lui et il vit qu'elle avait conçu. Alors le prêtre Zacharie, prenant la parole, dit à Marie: « Quelle est cette chose que tu as faite ? Tu as attristé ton âme parmi les enfants d'Israël. Est-ce que tu as oublié le temps où le Seigneur, ton Dieu, t'envoyait tous les jours ta nourriture, par l'intermédiaire d'un ange du ciel ? Est-ce que tu n'as pas habité dans le Saint des Saints, où tu entendais les louanges, le chant du psalmiste, et le jour et la nuit ? » Et après cela, le prêtre Zacharie envoya un message auprès de Joseph; celui-ci vint devant lui et il lui dit : « Joseph, quelle est cette action que tu as faite ? Tu as célébré les noces avec (*Folio* 138, *verso a.*) la vierge que tu as reçue du temple et tu l'as rendue mère ; tu as attendu que le prêtre t'imposât les mains et te bénît. » Et Joseph se tut et ne fit aucune réponse.

*

ወካዕበ ፡ ይቤሎ ፡ ካህን ፡ ለዮሴፍ ፡ አግብኦ ፡ ለነ ፡ ለዛቲ ፡ ወለት ፡ በከ መ ፡ ነሣእካ ፡ ወበከየ ፡ ዮሴፍ ፡ ወቢየ ፡ ብካየ ፤ ወይቤሎ ፡ ዘካርያስ ፡ አእምር ፡ ናሁ ፡ አሰትየከ ፡ ማየ ፡ ዘለፋ ፡ ዘይትሜከር ፡ ቦቱ ፡ ኵሉ ፡ ዘ ዘመወ ፡ ወሶበ ፡ ሰተይከ ፡ እግዚአብሔር ፡ ይከሥት ፡ ምግባረከ ፡ በቅድመ ፡ ኵሉ ፡ ሰብእ ፤ ወእምዝ ፡ ነሥአ ፡ ዘካርያስ ፡ ካህን ፡ ወአሐዘ ፡ እዴሁ ፡ ወአስተዮ ፡ ማየ ፡ ዘለፋ ። ወካዕበ ፡ ጸውዓ ፡ ለማርያም ፡ ወአስተያ ፡ እ ምውእቱ ፡ ማይ ፡ ወተጋብኡ ፡ ኵሉ ፡ ሰብእ ፡ ከመ ፡ ይርአዩ ፡ ዘይከው ን ፡ ላዕሌሆሙ ። ወሶበ ፡ ርእዩ ፡ ዘካርያስ ፡ ካህን ፡ ወኵሉ ፡ ሰብእ ፡ ከ መ ፡ አልቦ ፡ ዘረሰዮሙ ፡ ወኢያሕሠመ ፡ ላዕሌሆሙ ፡ አንከሩ ፡ ኵሉ ፡ ሕዝብ ፡ ወይቤሉ ፡ አማን ፡ እሉ ፡ ንጹሓን ፡ እሙንቱ ፡ ወፈነዎሙ ፡ ካ ህን ፡ ወአተዉ ፡ በሰላም ።

Ms. 131. L'origine du culte du feu chez les Perses. (1)

(Folio 140, *verso a.)* ወናሁ ፡ መጽኡ ፡ ሰብአ ፡ ሰገል ፡ እምቡሔር ፡ ጽባሕ ፡ ውስተ ፡ ኢያሩሳሌም ፡ ወዝውእቱ ፡ አስማቲሆሙ ፡ ተኒሱራም ፡ ወመሊከ ፡ ወጲስባ ፡ ወይቤሉ ፡ አይቴ ፡ ሀሎ ፡ ዘተወልደ ፡ ንጉሠ ፡ አይሁድ ።

(1) Le texte grec ne contient pas cette anecdote. Dans l'évangile arabe de l'enfance du Sauveur, les mages sont déjà adorateurs du feu.

Et de nouveau le prêtre dit à Joseph : « Rends-nous cette enfant comme tu l'as reçue. » Et Joseph versa des larmes abondantes. « Sache, lui dit alors Zacharie, que je vais te faire boire de l'eau de probation, qui éprouve tous ceux qui ont commis la fornication. Lorsque tu l'auras bue, le Seigneur manifestera ta conduite devant tous les hommes. » Le prêtre Zacharie prit alors de l'eau de probation, prit Joseph par la main et lui fit boire cette eau. De même, il appela Marie et lui fit boire de cette eau. Et tout le peuple se rassembla pour voir ce qu'il adviendrait sur eux deux et, lorsque le prêtre Zacharie et tout le peuple virent qu'il ne leur arrivait rien et que l'eau ne leur nuisait point, tout le monde fut dans l'étonnement, et ils disaient : « En vérité, ceux-là sont purs. » Et le prêtre les renvoya et ils retournèrent chez eux dans la paix.

(Folio 140, *verso a.)* Et voici que des mages arrivèrent de l'orient à Jérusalem. Leurs noms étaient Tanisuram, Malika et Sisseba. Ils dirent : « Où est né celui qui est le roi des Juifs ?...

(Folio 141, *verso a.)* ወበጽሑ ፡ ውስተ ፡ ብሔሮሙ ፡ ወቦኡ ፡ ኀበ ፡ ንጉሦሙ ፡ ተስእሎሙ ፡ ወይቤሎሙ ፡ ምንትኒ ፡ ርኢክሙ ፡ ወነገሮ ፡ ኵሎ ፡ ዘርእዩ ፡ ወዘከመ ፡ ነሥአ ፡ አምኃ ፡ እምኔሆሙ ። ወካዕበ ፡ ተስእሎሙ ፡ ወይቤሎሙ ፡ ምንትኒ ፡ ወሀበክሙ ፡ አውሥኡ ፡ ወይቤሉ ፡ ወሀበነ ፡ ንስቲተ ፡ በረከት ፡ ኅብስተ ፡ ወኅባእነ ፡ ውስተ ፡ ምድር ። ወይቤሎሙ ፡ ንጉሥ ፡ ሖሩ ፡ ወአምጽኡ ፡ ሊተ ፡ ወወፂአሙ ፡ ሖሩ ፡ ውስተ ፡ ይእቲ ፡ ምድር ፡ ኀበ ፡ ኀብኡ ፡ ወከረዩ ፡ ውስተ ፡ ምድር ፡ ወወፅኦ ፡ እሳት ፡ እምውእቱ ፡ መካን ፡ ወበእንተዝ ፡ ሰብአ ፡ ሰገል ፡ ያመልኩ ፡ እሳተ ፡ እስከ ፡ ዮም ።

Assassinat du prêtre Zacharie par le roi Hérode.

(Folio 142, *verso a.)* ወተሰጥሞ ፡ ዘካርያስ ፡ ካህን ፡ ወነገሮሙ ፡ በከመ ፡ ቀዳሚ ፡ ወመሐለ ፡ ከመ ፡ ኢያአምር ፡ ኀበ ፡ ሀለወ ፡ ወልዱ ። ወእምዝ ፡ ፈነወ ፡ ኀቤሁ ፡ ሣልሰ ፡ እንዘ ፡ ይብል ፡ እመ ፡ ኢያምጻእክ ፡ ወልደክ ፡ ለኵ ፡ ወጠይቅ ፡ ከመ ፡ እመጽእ ፡ ኀቤክ ፡ ወእቀትለክ ። ወሰሚዖ ፡ ዘካርያስ ፡ ካህን ፡ ዘንተ ፡ ነገረ ፡ ይቤ ፡ *(Folio* 142, *recto b.)* ሕያው ፡ ውእቱ ፡ እግዚአብሔር ፡ ሶበሂ ፡ ከዐውክሙ ፡ ደምየ ፡ ኢያአመር ኩ ፡ ኀበ ፡ ሀሎ ፡ ወልድየ ፡ ወሖሩ ፡ እሙንቱ ፡ ሐራ ፡ ወነገርዎ ፡ ለን

(Folio 141, *verso a.*) Arrivés dans leur pays, les Mages allèrent auprès de leur roi, et celui-ci les interrogea en leur disant : « Qu'avez-vous vu ? » Ils racontèrent alors ce qu'ils avaient vu et comment l'enfant avait accepté leurs présents. « Que vous a-t-il donné ? demanda encore le roi. — Un peu de pain bénit, dirent-ils ; nous l'avons caché en terre. — Allez, leur dit aussitôt le roi, et apportez-le moi. » Les Mages partirent et allèrent vers l'endroit où ils avaient caché ce pain, et lorsqu'ils se mirent à creuser le sol, le feu sortit de terre, et c'est pourquoi les Mages adorent le feu jusqu'à ce jour.

(Folio 142, *verso a.)* Et le prêtre Zacharie les reçut et leur répondit comme auparavant, et jura qu'il ne savait pas où était son fils. Alors le roi lui envoya ses messagers une troisième fois, et dit à Zacharie : « Si tu ne m'amènes pas ton fils, prends garde, je viendrai chez toi pour te tuer. » Et Zacharie, en entendant ces paroles, s'écria : *(Folio* 142, *verso b.)* « Vive le Seigneur! Alors même que vous répandriez mon sang, je n'indiquerai pas où se

ጉሥ ፡ ዅሎ ፡ ዘይቤሎሙ ፡ ዘካርያስ ፡ ካህን ። ወእምዝ ፡ ተንሥአ ፡ ሄ ሮድስ ፡ ንጉሥ ፡ በልሊት ፡ ወሖረ ፡ ውስተ ፡ ቤተ ፡ መቅደስ ፡ ለእግዚአ ብሔር ፡ ኀበ ፡ ሀሎ ፡ ዘካርያስ ፡ ካህን ፡ ወቀተሎ ፡ በሀየ ፡ ወአልቦ ፡ ዘአ እመረ ፡ እምደቂቀ ፡ እስራኤል ፡ ወኢመጥኂ ።

Ms. 53. Lettre du roi Abgar au roi Tibère.

(Folio 27, recto b.) ወእንዘ ፡ ይቴክዙ ፡ በእንተዝ ፡ ነገር ፡ ናሁ ፡ በ ጽሐ ፡ መጽሐፈ ፡ መልእክት ፡ እምኀበ ፡ አንካር ፡ ንጉሠ ፡ ሮሐ ፡ ኀበ ፡ ጢባርዮስ ፡ ንጉሥ ። አንከርኬ ፡ ከመ ፡ አሐዱ ፡ ሐዋርያ ፡ እምሰብዓ ፡ ወክልኤቱ ፡ አርድእት ፡ ሐነጸ ፡ ቤተ ፡ *(Folio 27, verso a.)* ክርስቲያን ፡ በሮሃ ፡ ሀገር ፡ ውእቱኬ ፡ ፈወሰኒ ፡ እምደዌየ ፡ እንተ ፡ ነበረት ፡ ላዕሌ የ ፡ ወዜነወኒ ፡ መንክራቲሁ ፡ ዘገብረ ፡ ክርስቶስ ፡ ወሰቤሃ ፡ ቦአ ፡ ፍቅ ሩ ፡ ውስተ ፡ ልብየ ፡ ወፈቀድኩ ፡ እርአዮ ፡ ወየሀሉ ፡ ምስሌየ ፡ ውስ ተ ፡ ሀገርየ ። ወሰሚዕየ ፡ ከመ ፡ ነሥእዎ ፡ አይሁድ ፡ ወሰቀልዎ ፡ ሐዘን ኩ ፡ ፈድፋደ ፡ ወእምዝ ፡ ተንሣእኩ ፡ ወተጽዕንኩ ፡ አፍራሰ ፡ ወበጻሕ ኩ ፡ ፋራት ፡ ከመ ፡ *(Folio 27, verso b.)* እሑር ፡ ቤተ ፡ መቅደስ ፡ እጽ በእ ፡ ወአመዝብራ ፡ ወእቅትሎሙ ፡ ለእለ ፡ ይነብሩ ፡ ውስቴታ ፡ በእን

---

trouve mon fils. » Les soldats s'en retournèrent et rapportèrent au roi tout ce que leur avait dit Zacharie. Pendant la nuit, Hérode alla au temple du Seigneur, où demeurait Zacharie, et là, il le fit périr et personne ne le connut jamais d'entre les enfants d'Israël.

(Folio 27, recto b.) Et tandis qu'ils étaient préoccupés de cette affaire, voici qu'il arriva une lettre de la part d'Abgar (Ankar), roi d'Edesse (Rooha), adressée au roi Tibère : « Sache qu'un apôtre, des soixante-douze disciples, a construit un temple *(Folio 27, verso a.)* chrétien dans la ville d'Édesse. Ce disciple m'a guéri aussi d'une maladie qui pesait sur moi ; il m'a raconté les miracles qu'a faits le Christ. Son amour est entré dans mon cœur : j'aurais voulu le voir et le posséder avec moi dans ma ville. Lorsque j'ai appris que des Juifs s'en étaient emparés et l'avaient crucifié, j'en ai été grandement affligé : j'ai levé mes troupes, je suis monté à cheval, j'ai atteint l'Euphrate (Farât), *(Folio 27, verso b.)* me dirigeant vers le temple, pour y porter la guerre, le détruire et

ተገዝ ፡ ቀተልዎ ፡ ለክርስቶስ ፡ ወእንዘ ፡ አሐውር ፡ በፍናት ፡ ኀለየኩ ፡ በልብየ ፡ ወእቤ ፡ እመሰ ፡ ኀለፍኩ ፡ እንተ ፡ ፋራት ፡ ዘኢኮነት ፡ እንቲ አየ ፡ ያነብር ፡ ጢባርዮስ ፡ ውስተ ፡ ልቡ ፡ ቂም ፡ ወይከውን ፡ ጋእዘ ፡ ወቀትለ ፡ ማእከሌነ ፡ በእንተዝ ፡ ተመየጥኩ ፡ ወገባእኩ ፡ ውስተ ፡ ሀገር የ ። ወይእዜኒ ፡ አንሰ ፡ እፈቅድ ፡ *(Folio 28, recto a.)* ትትበቀሎሙ ፡ ለ አይሁድ ፡ እለ ፡ ሰቀልዎ ፡ ለክርስቶስ ፡ ዘአልቦ ፡ ዐመፃ ። ወሶበ ፡ ተቀደምኩ ፡ አእምሮ ፡ ከመ ፡ ይስቅልዎ ፡ ለክርስቶስ ፡ እመጻእኩ ፡ ኀቤከ ፡ ከመ ፡ ኢይስቅልዎ ። ከመዝ ፡ ጸሐፈ ፡ አንከር ፡ ንጉሠ ፡ ሮሃ ፡ ኀበ ፡ ጢባርዮስ ።

Ms. 55. L'Apocalypse de la Vierge.

(Folio 9, recto) ወእምዝ ፡ አዕይንትየ ፡ ርእዩት ፡ አንጻሪሁ ፡ ለውእቱ ፡ ፈለግ ፡ ወነጸርኩ ፡ በህየ ፡ ፪፪ ፲፪ አብያተ ፡ ብርሃን ፡ ወይበርህ ፡ እምፀሐይ ፡ ወወርኀ ፡ ወእቤሎ ፡ ለወልድየ ፡ ለመኑ ፡ ዝማኅደር ፡ ወይቤለኒ ፡ ለጻድሳት ፡ ወኤጲስ ፡ ቆጶሳት ፡ ካህናት ፡ ወዲያቆናት ፡ ወአናጉስጢስ ፡ ወመዘምራን ፡ ወእቤሎ ፡ ኵሎሙኑ ፡ ይበውኡ ፡ ወይቤለኒ ፡ ኵሎሙሰ ፡ ኢይበውእዋ ። አላ ፡ ዋኅዱን ፡ እሙንቱ ፡ ኢሰማዕኪኑ ፡ ዘእቤ ፡

---

faire périr ceux qui l'habitent, parce qu'ils ont tué le Christ. Mais, tandis que j'étais en route, j'ai réfléchi en mon esprit. Je me suis dit: si je traverse l'Euphrate, qui ne m'appartient pas, la vengeance se mettra dans le cœur de Tibère, la dissension et la guerre seront entre nous; c'est pourquoi je suis revenu sur mes pas et suis rentré dans mon royaume. Je désire maintenant *(Folio 28, recto a.)* que tu tires vengeance des Juifs qui ont crucifié le Christ, en qui il n'y avait aucune injustice. Si j'avais su auparavant qu'ils voulussent le crucifier, je serais venu chez toi, pour qu'ils ne le fissent point. » Ainsi écrivit Abgar, roi d'Edesse, à Tibère.

(Folio 9, recto.) Ensuite mes regards se portèrent du côté de ce fleuve et j'aperçus là deux millions de demeures lumineuses qui brillaient plus que le soleil et la lune, et je dis à mon fils : « A qui sont ces demeures ? » Et il me dit : « Elles sont aux papes, aux évêques, aux prêtres, aux diacres, aux lecteurs et aux chantres. » Je lui dis : « Tous y entreront-ils ? » Et il me répondit : « Tous n'y entreront pas, mais le petit nombre seu-

ለልየ ፡ በወንግል ፡ ወአከ ፡ ኵሎሙ ፡ ዘይብሉኒ ፡ እግዚኦ ፡ እግዚኦ ፡ ይ
በኡ ፡ ውስተ ፡ መንግሥተ ፡ ሰማያት ። ዘእንበለ ፡ ዘገብረ ፡ ፈቃዶ ፡ ለአ
ቡየ ፡ ዘበሰማያት ፡ (1)

(Folio 20, *verso.)* ወከዕበ ፡ ርኢኩ ፡ ፩ ብእሲ ፡ እንዘ ፡ ይጸፍዕዎ ፡ ወላእከተ ፡ ጽልመት ፡ እስከ ፡ ይደምን ፡ ገጹ ፡ ወይውኅጦ ፡ ፈለገ ፡ እሳ
ት ፡ ልሳኖ ፡ ወእቤሎ ፡ ለወልድየ ፡ ምንት ፡ ኃጢአቱ ፡ ለዝብእሲ ፡ ወ
መኑ ፡ ስሙ ፡ ስሙሰ ፡ ንፍቀ ፡ ዲያቆናት ፡ ወኃጢአቱሰ ፡ አነ ፡ እነግረ
ኪ ፡ በሕገ ፡ ቀኖን ፡ ኢጦሐረ ፡ ወነበበ ፡ ወሥዋዕትየ ፡ በንጽሕ ፡

(Folio 21, *recto.)* ወከዕበ ፡ ርኢኩ ፡ ሰብእ ፡ ካልኣን ፡ ስቁላን ፡ ቍ
ልቍሊት ፡ እሳት ። ወእቤሎ ፡ ለወልድየ ፡ እለ ፡ መኑ ፡ እሉ ፡ ሰብእ ፡
አብዕልት ፡ እለ ፡ ያግዕሩ ፡ ነዲያን ፡ ወምስኪኖን ፡

(1) Math. VII, 21.

---

lement. N'as-tu pas entendu ce que j'ai dit moi-même dans mon Evangile ? Ce ne sont pas tous ceux qui disent : « Seigneur, Seigneur », qui iront dans le royaume des cieux, mais seulement ceux qui font la volonté de mon Père, qui est dans les cieux. »

(Folio 20, *verso.)* De nouveau, je vis un homme que les anges de ténèbres frappaient jusqu'à lui mettre la face en sang ; un fleuve de feu le dévorait et on lui arrachait la langue. Et je dis à mon fils : « Quel est le péché de cet homme ? Quel est son nom ? — Son nom, c'est un sous-diacre; son crime, je vais te le dire. Il n'a pas marché suivant la loi des canons; il n'a pas servi à mon autel avec pureté. . . . .»

(Folio 21, *recto.)* Je vis d'autres hommes crucifiés la tête en bas, dans le feu, et je dis à mon fils : « Ceux-là, quels sont-ils ? — Ce sont des hommes riches, qui firent pleurer les pauvres et les malheureux. . . . »

~~422~~
JAN 2 9 1968
92.06
422

UMAYYA

IBN ABI-S SALT

BY THE

Rev. E. POWER, S. J.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph, (Beyrouth).
I, p. 197-222.

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1906

UMAYYA IBN ABI-S SALT

BY THE

REV. E. POWER, S. J.

I took as the subject of my thesis for the Doctorate in Oriental Science in this University the poems of Umayya ibn Abî-ṣ Ṣalt. My intention was to publish a critical text, with notes and commentary, of such of these poems as remained to us. A discussion of their authenticity and some considerations on the personality of Umayya and his connexion with Muḥammad would naturally form the introduction. It seems, however, that such a publication would have now very little value. The most interesting and exhaustive article of Professor Schulthess (1) has not only made known to scholars where these poems are to be found, but has even given a *résumé* of their contents. Moreover, the daily-expected publication of Ǧâḥiẓ's *Kitâb al-Ḥayawân* will set at the disposal of everybody the chief part of such of Umayya's known poems as still remain in manuscript form. Some scattered verses, often of doubtful authenticity, and a collection of variant readings would, then, add little to present knowledge. A few brief remarks, however, on the personality of Umayya, as it manifests itself in his certainly genuine poems, may not be unwelcome. They will, at all events, be of utility in explaining the connexion between our poet and Muḥammad, and in solving the question of the authenticity of the so-called « Koranical » poems. Most, no doubt, will accept the criticism of Schulthess; but some may wish to modify it in its details, more especially as the signs of Koranical influence are not equally evident in all the poems he rejects.

*
* *

In the second half of the sixth century of our era the district of the

(1) *Orientalische Studien*, p. 71-89.

***

Ḥiǵâz was peopled, almost exclusively, by tribes descended from Muḍar, the most idolatrous of all the tribes of pagan Arabia. Its two chief cities and centres of worship were Mekka and Ṭâ'if (1). By one of these strange coincidences that manifest themselves so frequently in the world's history, at that time and in these cities appeared, almost simultaneously, two strenuous teachers of monotheism, Muḥammad and Umayya. Are we right in considering Umayya a religious teacher? While moral teaching entered occasionally within the sphere of pre-Islamitic poetry, it was not usual in ancient Arabia that a poet should propose to himself, as an end, the instruction of his contemporaries in sacred history and the mysteries of the seen and unseen world. True, but Umayya, like Suhail amid the planets, refused to march with the common herd (2) : and we learn from a certainly authentic fragment of his poetry, preserved to us in the unpublished manuscript of *Al-Ḥamâsat al-Baṣrîya* (3), that his originality displayed itself in end as well as in execution. These verses I subjoin as an appendix to this article. In all probability, they formed the conclusion of the famous Kâmil poem, in which Umayya described the construction of the heavens (4). It is in the last two verses that the poet manifests himself to us, not as a prophet like Muḥammad, but as a simple religious teacher, expecting a reward, only from the God whom he serves, in the

---

(1) Ṯaqîf, the tribe that inhabited Ṭâ'if, was probably not descended from Muḍar. Among the aristocrats, at least, the family of our poet and that of Mas'ûd ibn Mu'attib, both closely allied with Quraiš, traced their lineage to Iyâd. Cf. poetical citations in Al-Bekrî, 51 : to which add *Aḍḍâd*, 81, and *Aġâni*, III, 187 (verses of Umayya's son Rabî'a). Their geographical position and the fact that they made common cause with the Hawâzin in their wars gave genealogists a reason for considering them a branch of that clan. Since the descendants of Iyâd, however, formerly inhabited this part of the Arabian peninsula, nothing is more probable than that some should have held their ground in so strong a position and so fertile a district.

(2) *Aġâni*, II, 18.

(3) Ms. of Oriental Library, St. Joseph's University, Beyrout, II, 269. This manuscript consists of two parts, of which the first contains 249 and the second 270 pages. It contains also fragments, to be found elsewhere, of seven other poems attributed to Umayya. It is copied from the Ms. of the Khedivial Library at Cairo, for an account of which consult *Catalogue* (ed. 1301-8 H.), IV, 229.

(4) *L'A*, XII, 386.

life to come. « And, as surely as clans will forget what I say, so surely will He who is not poor remember it. Pardon, then, a servant; it is drinking and gambling, joined with amusements, that have been the beginning of his sin. »

The subject-matter of Umayya's religious teaching need not detain us long. It consists, first of all, of pious interpretations of natural phenomena such as the sun's redness in the morning (1), the moon's disappearance at the end of each month (2), the shooting stars (3), the hoopoe's tuft of feathers (4) and the white collar of the dove (5). Then we have descriptions of the throne of God (6), of the angels and their ministry (7), of the seven heavens and their construction (8), of the state of the universe before the earth's creation (9), of the condition of primitive man (10). Finally, come the poet's accounts of Biblical events like the deluge (11), Abraham's sacrifice (12), Pharaoh's discomfiture (13), and Jewish or Arabic legends such as Solomon's empire over the evil spirits (14) and the destruction of Ṯamûd (15). Let us examine now the

(1) See *Appendix*.

(2) See *Appendix*.

(3) *Al-Muḥaḍḍarât*, II, 369; Ǵâḥiẓ, *Kitâb al-Ḥayawân*, Ms. of Vienna 341 v., (Cf. *WZKM*, VIII, p. 67, n. 4). — My citations from this manuscript are taken from some notes which Rev. L. Cheikho S. J. has had the kindness to lend me.

(4) *Ḥayawân*, 183 v.; Ibn Qutaiba, *Book of Poets*, 279.

(5) Ps-Balḫî, III, 25; *Ḥayawân*, 212 v.; Aṯ-Ṯa'libî, *'Imâd al-Balâġa*, chap. XXXIX.

(6) Ps-Balḫî, I, 165.

(7) Ps-Balḫî, I, 169.

(8) Ps-Balḫi, II, 7; *L'A*, VI, 20; IX, 356; XII, 386; *T'A*, III, 153, 262, 339; *Mushir*, I, 286, etc.

(9) *Ḥayawân*, 183 v.; Ibn Qutaiba, 279. The poet speaks of the « mist, darkness and thick clouds » that characterised the period when the hoopoe's mother died. We learn from Aristophanes, *Aves*, 471-5, that this was before the creation of the earth.

(10) *Ḥayawân*, 212 v.; Ps-Balḫî, III, 25; Maqrîzî, *Ḫiṭaṭ*, I, 160; *'Imâd al-Balâġa*, chap. LVII.

(11) Ps-Balḫî, III, 24-5; *Ḫizâna*, IV, 4; *Ḥayawân*, 212 v., etc.

(12) Ṭabarî, I, 308; *Ḫiṭ.*, II, 543; Ps-Balḫî, III, 65; Aṯ-Ṯa'libî, *'Arâ'is*, 82; Soiûṭî, *Ŝaw. Muġnî*, 241.

(13) Ps-Balḫî, III, 82; *Ḥayawân*, 112 v. (Cf. *WZKM*, VIII, p. 61).

(14) *T'A*, *L'A*, *s. v.* شطن; *Naqd aš-Šiʿr*, 86; Ibn Duraid, *Ištiqâq*, 228.

(15) Ps-Balḫî, III, 40; Yâqût, IV, 54; 'Ainî, IV, 377; Sîrâfî (Jahn's Sîbâwaihi, I, 2, p. 29).

personal characteristics that display themselves in our poet's treatment of these varied subjects. These may, to my mind, be grouped under four heads. Umayya views God as a rewarder, and sets in relief His mercy rather than His justice; he shows considerable materialistic tendencies; he preserves interesting relics of idolatrous beliefs; and he has a great love for animals. The citations in proof of these facts shall be taken only from the undoubtedly authentic poems.

Umayya views God especially as a rewarder. Thus, in the verses that treat of Abraham's sacrifice, the poet tells us that the patriarch « fulfilled a vow in order to gain thereby a heavenly recompense » (1). The son, when about to be sacrificed, is made to say:—« Father, verily do I pray that God may reward you for your piety to Him under all circumstances » (2). Isaac, himself, is rewarded for his courage, for « God made his neck be of brass when He saw him brave among the brave » (3). Finally, God says: — « I am not displeased with what you two have done » (4). « And they bore away therefrom « says the poet » the renown of a noble deed » (5).

In the long Kâmil poem, the concluding verses of which we give in the *Appendix*, the piety of the hoopoe, who would not leave his mother without burial, is said to have been rewarded by the tuft of feathers which distinguishes him from the other birds (6). Here, too, as we have seen, the poet speaks of his own expected recompense (7). It is worth remarking that, in the latter of these passages, God is represented by the paraphrase « He who is not poor »: while, in the former, the subject of جزى is omitted, as if the very mention of reward with Umayya supposed at once God as the rewarder.

In the Wâfir poem on the deluge, we are told that the white collar of

---

(1) *'Ard'is* 82, v. 1 : الموفي بنذر احتسابا . For sense of احتسابا, cf Lane, *s. v.*

(2) *Ḥiz.*, II, 543, v. 3 : ابقي انفي جزيتك بالله تقيًا به على كل حال.

(3) Ps-Balḫî, III, 65, v. 4 : اذ رآه زولا من الازوال جعل الله جيده من نحاس .

(4) Ṭabarî, I, 308, v. 7 : اني للذي قد فعلتما غير قالي .

(5) *Ibidem*, v. 8 : فطارا منه بسمم فعال .

(6) *Ḥayawân*, 183 v., cf. especially v. 8 : فجزى بصالح حملها ولدًا.

(7) *Appendix*, v. 12.

the dove is the recompense of her fidelity (1). Here, too, the poet tells us that : —

« The most glorious God awarded the man Noah the reward of the just, in which there is no falsity,

Consisting of what his ship carried and saved, the morning sudden death came upon them » (2).

Indeed, it is especially in his poems on this subject that he praises the mercy of God « who put an end to the deluge » (3). Nowhere do we find denounced, as so frequently in the Koran, the crimes of the wicked who perished in the waters. In one verse only — and there the reading is doubtful—is God's vengeance spoken of(4). The mention of the overthrow of the nations in the same poem is obviously intended to heighten the effect produced by the description of the ark and the security of its occupants (5).

Umayya, again, in describing the enforced servitude of the angels does not forget to add that the bonds which bind them are the benefits of God (6). When he speaks of the tempter of our first parents, he seems to make a distinction between the serpent and Satan, who entered into his body, and declares that the nourishment of the former is ever the object of God's care (7). What a contrast with the malediction pronounced against the serpent in *Genesis*, III, 14, and reproduced by the christian

---

(1) *Ḥayawân*, 212v., v. 6-7; Ps-Balḫî, III, 25, v. 4-5 ; *'Imâd al-Baldâga*, chap. XXXIX, v. 3-4 of a four-line fragment of this poem, for a translation of which cf. *ZDMG*, VIII, p. 511.

(2) Ps-Balḫî, III, 25, v. 6-7.

(3) *L'A*, *T'A*, *s.v.* شرجم : وينقد الطوفان نحن فداؤه .

(4) *Ḥiz.*, IV, 4, v. 1. But cf. *L'A*, *s. v.* قدر, where it is said that God will take vengeance on the prince of evil « امير السوء » not the servants of evil « عبيد السوء » of *Ḥiz.* This reading, that of Ibn Barrî, one of the best authorities for Umayya's poetry, is confirmed by the sense تقدّر there given to قدر. Only the rich and proud are threatened with vengeance ; and, indeed, the « prince of evil » may be simply Satan.

(5) *Ḥiz.*, IV, 4, v. 4.

(6) Ps-Balḫî, I, 165, v. 1 : كل بنعماء الاله مقيّد.

(7) *Ḥayawân*, 212v. Such, at least, seems the general sense of this badly corrupted text.

poet 'Adî ibn Zaid in a verse that has been falsely attributed to Umayya (1)! It may be remarked too that the poet does not disapprove of the superstitious practices by which the Arabs sought for rain in time of drought. He contents himself with laying stress on the fact that it is God who sends the rain (2). Muḥammad, on the other hand, emphatically condemns the whole proceeding (3).

The materialistic tendencies of Umayya are never more evident than when he speaks of the angels. Listen to his description of the Seraphim (4) who bear the throne of God:—« Our Lord hath girt with saddle-cloths the *beasts of burden*, each one of them bound by the munificence of God..... and on the saddles is extended a lofty throne fixed firmly on their shoulders with gems of ruby » (5). The angels keep guard in turn before the Almighty (6). Their service, in general, is a forced servitude (7). Some of them who were refractory have been tamed (8). They sustain (9) and defend (10) the heavens, which are regarded by the poet as smooth walls

---

(1) *T*ᶜ*A*, *L*ᶜ*A*, *s. v.* لاط. (The verse is cited with several others of the same poem). Maqrîzî, *Ḫiṭaṭ*, I, 22 and Ĝâḥiẓ, *Ḥayawân*, 213 r. (Cf. *Maśrîq*, 1904, 535-6). Schulthess (p. 78) doubts the authenticity of these verses. But, cited by so good an authority as Ĝâḥiẓ and echoing *Genesis* rather than the *Koran*, they seem to me much more probably the composition of a learned christian poet like 'Adî ibn Zaid than that of a Mussulman interpolator.

(2) Cf. *Ḥam. Baṣ.* II, 257, v. 8 ; *Ḥayawân*, 245 v.,v. 6-7 :

فرآها الاله توشر بالقطر واضحى جنابهر ممطورا

فسقاها نشاطه ....

(For the first verse I have taken the text of *Ḥam. Baṣ.* which is preferable).

(3) Cf. Margoliouth's *Life of Muḥammad*, p. 459, and reference there.

(4) Ps-Balḫî, I, 168 : حبس السرافيل . Umayya has assigned to the Seraphim the office of the Cherubim in the Bible, *Psalms*, XVIII, 11 ; LXXX, 2 ; XCIX, 1 ; *Eccles*, XLIX, 10.

(5) Ps-Balḫî, I, 165, v. 1-3.

(6) Ps-Balḫî, I, 169, v. 1: في الف الف من ملاك تحشد ينتابه المتنصفون بسُخرة . For سُخرة (which I read instead of Ms. سجرة) = تسخير cf. Lane, *s. v.* The textual corrections in the first and last word are after *Maśrîq*, 1904, p. 533.

(7) See preceding citation. Cf. also Ps-Balḫî, I, 168 : حبس ; *T*ᶜ*A*, III, 339 : مصفدين.

(8) *L*ᶜ*A*, *T*ᶜ*A*, *s. v.* قوم : ملاك ذُلّلوا وهر صعاب .

(9) *T*ᶜ*A*, III, 339 : عليهر صاقورة. Cf. also citation at end of note 9 in following page : فبقى الاله عليهر مخصوفة .

(10) *T*ᶜ*A*, *s. v.* رقيم : ومن دون علر الغيب كل مسهّد . See also below note 2 in following page.

built around the fortress in which the Divinity dwells (1). The weapons which they make use of against the demons are the shooting stars (2). They fight battles, conquer when they assist one another, and have wings like those of ostriches which bear them along with the rapidity of the west wind (3).

Analogous tendencies may be observed, for instance, in Umayya's crude explanations of natural phenomena. The sun is red in the morning because the angels have scourged him unto blood (4). The tuft on the back of the hoopoe's head was originally his mother's tomb (5). The ring on the dove's neck was once a real collar framed « as a child's necklace is strung » (6). The Arabs, in time of drought, got rain by lighting fires on the tails of cattle which they drove up the mountain, because these fires acted as lightning, at the appearance of which rain fell(7). The poet even considers it necessary to explain God's vision of things by the presence of « streaks and colouring, and delineating marks » which He perceives though they may be invisible to us (8). Interesting, too, in this connexion, is the extraordinary manner in which he insists on the smoothness of the heavens (9).

---

(1) *T'A*, III, 262; *L'A*, VI, 20; IX, 356; XII, 386; Al-'Ukbarî, *Śarḥ al-Mutanabbî*, II, 3.

فاتر سمًا فاستوت اطباقها والى بسابعة فانّى تورد .

The question « How shall it (the seventh heaven, God's abode) be reached? », as well as the stress laid on the smoothness of the heavens, of which we shall speak later on, reveal the poet's idea.

(2) *Ḥayawân*, 341v. (Cf. *WZKM*, VIII, p. 67); *Muḥâḍarât*, II, 369, where the text is better.

وترى شياطينهم زرق مضافة وزواغها صبر اذا ما تطرد

تلقى عليها في السماء مذلّة وكواكب ترمى بها فتمرد

(3) Ps-Balḫî, I, 169.

(4) *Appendix*, v. 9-10.

(5) *Ḥayawân*, 183 v., v. 6-7 : فبقى عليها في قفاه يمهد

مهدًا وطيًا

(6) Ps-Balḫî, III, 25, v. 4 : صاغوا لها طوقًا كما عقد السحاب .

(7) *Ḥam. Baṣ.*, II, 257, v, 8 : جنابهم مطورا فرآها الاله توشر بالقطر واضحى .

Cf. also *Ḥayawân*, 245 v., v. 6.

(8) *Ḥayawân*, 183 v., v. 2-3: اخرى على عين بما يتعهد ويكل منكرة له معروفة

جدد وتوشير ورسم علامة

(9) In Ps-Balḫî, II, 7, the first heaven is said to be smooth, like a waveless sea, in v. 1 (where we must read, سدر , اجرد , after *T'A*, III, 262 ; *L'A*, XII, 386 ; *Muḫaṣṣaṣ*, IX, 6;

Umayya is a strenuous teacher of monotheism; yet, even on him, nature-worship has left its mark. The sun and moon, if not divinities, are still possessed of reasoning power. The former refuses to rise in the morning, owing to his unwillingness to receive the adoration of idolators (1). The latter, for a similar reason, hides herself for the last two or three nights of each month: and the bright stars, lending their aid, place themselves in front of her to conceal her from the vision of her worshippers (2). The stars, in general, are beasts of burden, obedient to God their Master, (3), travelling alike day and night, and rushing to the place of

---

X, 16, etc.). In v. 2 the second heaven « is even not bent » (reading تخضد for يحصد), and it is compared with glass in the next verse obviously in smoothness as well as in colour. In *T'A*, III, 339, the third heaven is compared to a crystal sea. It is the smoothness of the fourth and fifth heavens that is referred to in the difficult verse cited *T'A*, III, 153: في جنب خامسة عناص تمرد وكأنّ رابعة لها حاقورة . « It seems as if the fourth heaven, the Ḥâqûra, though hairless, had little locks of hair in comparison with the fifth». That is to say, though the fourth heaven is smooth, the fifth is far more so. The surface of the heavens is described as smooth, without cracks, so that the sun slides along it, in a verse cited by Ǵauharî, I, 53; II, 505 (var. ايّاب) سراة صلاية خلقاء صيغت تُزِلّ الشمس ليس لها رتاب. And similarly Umayya informs us that the heavenly vault, resting on angel-shoulders, never becomes worn or bent, and that, if it were not so smooth that even the Qurâd-insect could find no hold thereon, God would destroy it and build another possessing this perfection.

والارض معقلنا وكانت أمّنا فيها معاقلنا وفيها نُولَدُ
فيها تلامذة على قذفاتها حَسَرَى قياماً والفرائض تُرعدُ
فبقى الاله عليهم محصوفةً خلقاء لا تَبلى ولا تتأوّد
فلو انّه يَجِدُ (يخد Ms) البِرامَ لمتنها لبقى والقاها التي لا تُثرَدُ

The verses are taken from a Ms. of the Oriental Library, St. Joseph's University, Beyrout, entitled *Śarḥ Abyât al-Iḍâḥ* by Abû'l Ḥaǵǵâǵ Yûsuf ibn Sulaimân al-Qurṭubî better known as Aś-Śantamarî al-A'lam, ff. 61 v. There seems to be no mention of this composition among the works of the writer, unless it be identical with the *Śarḥ Abyât al-Ǵumal* ascribed to him by Ḥâǵǵî Ḫalîfa, II, 627. For the author, cf. Brockelmann, I, p. 139; Ahlwardt, *Six Arabic poets*, XVIII. For معاقلنا of v. 1, Aṭ-Ṭa'libî, *'Arâ'is*, 8 gives مقابرنا and Ibn Sayyidihi, *Al-Muḫaṣṣaṣ*, XIII, 180: معايشنا. The latter also replaces by منها the second فيها.

(1) See *Appendix*, v. 10-12. The reason of the sun's unwillingness is obviously the same as that assigned to the moon in v. 10.

(2) *Ibidem*.

(3) Cf. verse cited by *L'A* and *T'A*, *s.v.* صيدق.

their setting like race-horses to their goal (1). The winds are the beasts on which the clouds ride (2) as well as the limbs or supports of the sea (3). The latter when agitated mounts upon them, so that its calmness can be indicated by saying that «its limbs abandon it». The earth also is an animal (4).

That many of the expressions, in which materialistic and analogous tendencies, as well as traces of nature-worship, are displayed, admit of a different explanation is, of course, evident. They may be merely the fruit of a poet's and, more especially, an Arabic poet's imagination. Yet, when we have made ample allowance for that important factor, it seems to me that the greater part will still remain to be accounted for only by the poet's own personal characteristics.

Umayya seems to have had a special love for animals. Nor did this point in his character escape the notice of his contemporaries, who even

---

(1) Cf. *Muntaḫab Rabīʿ al-Abrâr*, Ms. of Vienna, 84 v.: —

تامل صنع ربك غير شك　　بعينيك كيف تختلف النجوم
فما يجرى (sic) سوابق ملجمات　　كما تجري ولا طير يحوم
دوابّ في النهار فما تراها　　ويمشي (sic) مشي ليلتها تعوم

Also the oft cited verse *T*ʿ*A*, V, 185; VII, 43, 57; *L*ʿ*A*, XII, 198; *Muḫaṣṣaṣ*, IX, 35, etc: —

واعلاق الكواكب مرسلات　　كخيل القرق غايتها النصاب

« And the suspended stars, sent forth like steeds in a race-course, their goal being the place where they set. »

All the lexicographers understand by قرق the game of that name. But the context (نصاب , غاية , خيل , مرسلات), the parallel passage just cited, the derivation of the word (ܩܘܪܩܣ, κίρκος, *circus*), as attested by its other form قرقوس and its other meaning قاع واسع كثير الحصى, lastly the difficulty of understanding by it here the game of the same name, (in which stones have to be moved backwards and forwards until they are got into a straight line), all prove that this is another of the words by which our poet puzzled the lexicographers, and that it was employed here by him in the sense of « race-course ».

(2) *L*ʿ*A*, I, 416 : تردد والرياح لها ركاب .

(3) *T*ʿ*A*, *L*ʿ*A*, *s. v.* سدر , برقم , etc. — سَدِر = متحير , غير راشد, is an epithet of the sea when it is agitated. A propos of برقم , I do not know if it has been remarked what support De Goeje's derivation gets from such names of Syrian villages as Bikfaya = ܒܝܬ ܟܦܐ «Rock-house», Brummâna = ܒܝܬ ܪܘܡܢܐ «Pomegranate-house», Bḥamdûn = ܒܝܬ ܚܡܕܘܢ «Ḥamdûn's house».

(4) Umayya calls it طروقة . Cf. *L*ʿ*A*, *T*ʿ*A*, *s. v.* عتر and سلد.

ascribed to him a knowledge of the language of beasts (1). To it also we may, perhaps, ascribe the legendary tales of his adventure with a serpent in one of his Syrian voyages (2), and with crows or eagles or other birds at the time of his death (3). Hence it is, too, that we have his poetry so frequently cited in the *Kitâb al-Ḥayawân* of Ǵâḥiẓ. We have already seen how frequently he employs, in describing the angels and the forces of nature, expressions borrowed from the animal world. It can be safely said, I think that in this he goes far beyond the metaphorical language of other Arabic poets. Moreover, in the four most important and certainly authentic poems of which we possess more or less lengthy fragments, special mention is made of animals. Several verses of the Kâmil poem in د are devoted to the hoopoe's act of filial piety and its reward (4). In the Wâfir poem in ب, where the deluge is described, the cock, the crow (5) and the dove find a place (6). When treating of the same subject in his Ḫafîf poem in ل the poet calls our attention to the birds, beasts of prey and elephants that cry out within the ark as it pursues its course amid the waves (7). It is in the Ḫafîf poem in ﻁ, however, that the animals take the most prominent part. Here their creation is described in no perfunctory manner (8). Four species of bovine antelopes are ennumerated (9) : and even the ass has two or, perhaps, three mentions (10). Umayya is not

---

(1) *Aġânî*, III, 188-9 : he understands the language of sheep ; *ibid.*, 192 : he understands the language of crows.

(2) *Alif-Bâ*, II, 508 ; Damîrî, II, 195, etc.

(3) *Aġânî*, III, 192 ; *Alif-Bâ*, II, 508 ; *Aġânî*, III, 188-9, 189-90, etc.

(4) *Ḥayawân*, 183 v., v. 5-9.

(5) Ps-Balḫî, III, 25, v. 12; *Ḥayawân*, 212 v., v. 2 ; *'Imâd al-Balâġa*, chap. LVII ; *Ḫiz.*, I, 120 ; Ibn Qutaiba, 279.

(6) Ps-Balḫî, III, 25, v. 1-5 ; *Ḥayawân*, 212 v., v. 3-7 ; *'Imâd al-Balâġa*, chap. XXXIX.

(7) *Ḥayawân*, 396 v.

(8) *Ḥayawân*, 397 v.

(9) *Ibidem*, v. 2 and *L'A*, XIII, 86, where the text is better.

(10) *Ibidem*, v. 3. We may understand by Ms. صراحا either ضواحيا or صواحنا. The latter would be plural of صاحنة = صحون « kicking she-ass ». The former could mean « dwelling in the plain » and thus go with the immediately preceding نابر. Such an epithet is supported

contented with saying that God sent the ants and the locusts with other plagues on the Egyptians, but takes care to add : —« He remembered that the ants were doers of evil and that the locusts were a destructive pest » (1). The important part played by the little camel in the destruction of Ṯamûd (2) will be referred to later on. The abandonment of the little beast by his mother, in consequence of the ill-treatment she received at their hands, seems, almost, to have been, in the eyes of Umayya, the cause of all their woe. In this poem, too, the cattle, laden with 'Uśar and Sala', and driven up the mountain-side with fires lighted on their tails, are sympathetically described. « Sala' and 'Uśar are heavy and they oppress the cattle » says the poet (3).

Umayya belonged to a transition period of religious life in Arabia, when paganism was preparing to pass over into Islâm : and the man is characteristic of his epoch, as the apparent contradictions in his religious teaching show. An exalted idea of the Divinity combats with materialistic tendencies : a rigid monotheism struggles against remnants of nature and animal worship (4).

Nor can we be surprised that this teaching was a failure, as, indeed, the poet himself foresaw (5).

The aspect of the Divinity which he loved to exhibit was not likely to produce a very vivid impression on the gross minds of the idolatrous Arabs. He himself, as far as we can see, was neither soldier nor statesman. He gathered together no powerful partisans and made no appeal to arms.

---

by the proverb given in *L'A*, XIII, 61, *s. v.* نعام ; من يجمع بين الاروى والنعام applied to him who tries to unite things that are incompatible with one another.

(1) *Ḥayawân*, *in WZKM*, VIII, p. 61 : وان الجراد كان ثبورا   ذكر النرّ انه يفعل الشرّ, which Van Vloten translates : « Er machte die Ameise Bœses thun und die Heuschrecke zur Zerstœrung » . But would not such a rendering require يكون instead of كان in the second hemistich?

(2) Ps-Balḫî, III, 40.

(3) *Ḥam. Baṣ.*, II, 257, v. 6 ; *Ḥayawân*, 245 v., v. 8; Damîrî, I, 170, v. 5; Ǵauharî, II, 220, v. 5 ; *L'A*, XIII, 516, v. 5, etc :

. سلع ما ومثله عشر ما   عائل ما وعالت البيقورا

(4) This expression is justified, if not by Umayya's frequent mention of animals in his religious poetry, at least by reference to the sacred camel (ناقة للاله , Ps-Balḫî, III, 40, v. 2) in the story of the destruction of Ṯamûd.

(5) *Appendix*, v. 12.

He effected no conjunction of patriotism and religion, no oblivion of tribal factions in a common confederacy for dominion. He was, moreover, too sincere to lay claim to a gift of prophecy which he did not possess. He must have, however, at least, prepared the way for a more illustrious rival. May he also be regarded, in some degree, as the inspiring angel, the *Gabriel* of Muḥammad ? In order to deserve this appellation, he must have previously treated of Koranical subjects in his poems, and these poems must have come to the knowledge of, and been utilized by the author of the Koran.

*
* *

We have already spoken, in general, of the subject-matter of Umayya's poetry, and we refer the reader to the most interesting article of Professor Schulthess in the *Orientalische Studien* for further information as to its contents and the sources from which the poet has drawn. The Arabic authors agree in celebrating his learning and, especially, his knowledge of Biblical history and Jewish legends (1). All that it is necessary for our purpose to remark here is, that the fragments of his poems which remain to us amply confirm this tradition. Umayya, then, certainly treated of Koranical subjects. Did he treat of them before Muḥammad ? It seems most probable that he did, though we have no absolutely conclusive evidence in the matter.

The period of Umayya's birth is unknown : but his death occurred some time between the second and the ninth years of the Hegira (2). His elegy on the slain at Badr in the former year and the fact that we hear

---

(1) *Aġâni*, III, 187 ; Ibn Ḥaǵar, I, 261 ; Ibn Qutaiba, 279 ; *Ḥiz.*, I, 121 ; *Alif-Bâ*, II, 508, etc.

(2) The historians Abû'l-Fidâ', I, 137 ; Diârbakrî, *Al-Ḫamis*, I, 412 ; Ibn Al-Wardî, I, 117, and others assign his death to the former date. For the latter, cf. Ibn Ḥaǵar, I, 262 ; *Ḥiz.*, I, 121, etc.

nothing of him at the capture of Ṭâ'if in the latter confirm this assertion of the historians. In their disaccord as to the precise date, and in the absence of other proofs, we had better make no attempt to come to a decision on the point. As for his age, a verse preserved in one of the Mss. of the *Ḥamâsa* of Abû Tammâm, and forming part of the poem in which he complains of his son's ingratitude, tells us that he was then close on his sixtieth year (1). The intimate relations that existed between him and Ibn Ǵud'ân seem to couple him with the generation that preceded Muḥammad (2). But the illustrious Taimite was also panegyrised by Ḥuṭai'a, who was still alive under the Umayyad dynasty (3). A tradition, cited by Ibn Ḥaǵar (4), tells us that Umayya despaired of obtaining the gift of prophecy for two reasons. Firstly, the chosen one was to be a Quraiśite, and secondly he was to receive his mission at the age of forty. The giving of the second reason implies that the originator of this tradition considered Umayya over forty at this period and, consequently, older than Muḥammad. The same author goes on to tell us that Umayya, when invited to become a disciple of the prophet, replied that he would become the laughing-stock of the women of Ṭâ'if if he gave up his own claims in favour of a youth (غلام) of the Quraiś. This implies, at least, that our poet's position as a religious teacher was well established before the appearance of his rival. The conclusion is confirmed by the fact that, while Muḥammad was more than forty years of age when he commenced his prophetic career, the poetic inspiration of Umayya can hardly have been of such tardy growth. Indeed, the supposition, that the bulk of his

---

(1) Ms. Goth., 532, f° 17r., where the poet says: ولم يأتني من سنّ ستّون كمثل. Unfortunately the authenticity of this poem is doubtful. Cf. Freytag, *Ḥamâsa* (Arabic text), p. 354.

(2) *Aǵâni*, VIII, 2-5, etc.

(3) Cf. Goldziher, *ZDMG*, 1892, p. 31. The poem (*ZDMG*, 1893, p. 82) is also attributed to Umayya himself: but the third verse

كلّ امرٍ ينوبُ عَبْسًا جَميعًا أنتَ فيه المُطاعُ فيما تقولُ :

shows that either the panegyrist or the panegyrised was of the tribe of 'Abs. That the verses were addressed to Ibn Ǵud'ân, however, rests solely on the Scholiast's authority.

(4) I, 262-3. The general falsity of the substance of these traditions does not, of course, deprive them of their value in fixing the age of Umayya, as it appeared to those who had means of knowing it that we do not possess.

religious poetry was composed in the last ten or fifteen years of his life, would be very gratuitous. The manner, in which some of his verses are cited in the *Muḥâḍarât*, shows also that they were considered anterior to the Koran (1). On the whole, then, we seem perfectly justified in concluding that Umayya's religious teaching belonged to an earlier period than that of Muḥammad.

In discussing the question as to whether Muḥammad was or was not influenced by the poetry of Umayya, we must not forget that our poet's native city was only a day and a half's journey from Mekka. There lived his maternal relations, the Umayyad merchants, in whose company he made journeys into Syria, if tradition is to be believed (2). There, too, lived 'Abdallah ibn Ǵud'ân, his patron and friend, in whose honour most of his non-religious verses were composed. Umayya's poetry, then, must have been frequently heard in Mekka. Let us consider, on the other hand, Muḥammad, himself uneducated, about to compose a Koran, which was to treat largely of those matters which formed Umayya's favourite theme. He would, certainly, have been a stranger to the ability which distinguished him, if he made no attempt to utilize our poet's learning and to seize the inspiration within his grasp. The fact, that he sometimes asked others to recite Umayya's poetry (3), shows a desire to increase his knowledge much more than a total ignorance of it. The accounts given of the supposed interview between Muḥammad and the poet's sister are of no worth (4). The words of the latter are so evidently a later fabrication (5) that we are forced to form a similar conclusion as to the part played by

---

(1) *Muḥâḍarât*, II, 369.

(2) *Pratrtes d'or*, I, 136, 139; *Aġânî*, III, 190, 191, etc. We learn from Aṯ-Ṯa'libî, *'Arâ'is*, 208 and Al-Ḥâzin, *Tafsîr*, II, 177, that Umayya visited certain kings shortly before Badr: and Ṭabarî, I, 1121 preserves to us a verse he is supposed to have addressed to Heraclius. A connexion with Syria, thus supported by tradition, is hard to be denied in the case of Umayya, inhabitant of the trading town of Ṭâ'if and closely allied with the Umayyads.

(3) Damîrî, II, 195; *Ḥîz.*, I, 120; Ibn Ḥaǵar, I, 261; Ibn Qutaiba, 279; *Aġânî*, III, 190; *'Iqd*, III, 123.

(4) Cf. *'Arâ'is*, 208; Damîrî, II, 441; *Alif-Bâ*, II, 508

(5) She gives a legendary account of the poet's death and recites some of his spurious verses to Muḥammad. No wonder the latter showed no previous knowledge of them.

the former. All that we can safely conclude from such an interview, if it ever took place, is that Muḥammad was well acquainted with Umayya's poetic fame.

While we have ground for supposing that a certain influence was exercised by Umayya's poetry on the author of the Koran, it must be admitted that the fragments of that poetry which remain to us offer no confirmation of such an hypothesis. There is no Koranical narrative that displays undoubted traces of our poet's handiwork. One might, indeed, cite the story of «The Seven Sleepers» (1). Poetical treatment and the love of animals peculiar to Umayya would well explain the seemingly objectless presence of the dog in the unskilfully copied version of Muḥammad. But, the fact that *Ar-Raqîm* is made to fill exactly the place occupied by كلبهم in the Koran, shows that the verse was simply fabricated to support one of the many explanations of that difficult word. We have a similar forgery, made with a similar object, in Abû 'Ubaida's definition of the black and white threads (2). The conversion of falling stars into missiles, with which the demons are pelted (3), accords well with the pious and, at the same time, naïve interpretation of natural phenomena that distinguished the teaching of Umayya. We cannot be sure, however, that the poet did not, in this instance, draw from a source to which Muḥammad also had access. The oven of the deluge admits of a similar explanation. It appears twice in the Koranical narrative (4) : and in four poems, in which Umayya speaks at length of the deluge, it is mentioned either expressly or implicitly (5). It probably owes its origin, as Halévy suggests, to a Rabbinical

---

(1) Cf. Umayya's verse, *Kaṣîdf*, I, 722; Baiḍâwî, I, 555 and *Koran*, XVIII, 8 : الرقيم, 17 : كلبهم باسط ذراعيه بالوصيد.

(2) *L'A*, *T'A*, *s. v.* خيط; Ṣoiûṭî, *Itqân*, 159. Cf. *Koran*, II, 183. The commentator might have found a genuine support for his explanation of the two threads in Labîd (ed. Brockelmann, 64) where the poet says he reached his destination in the early morning :— قبل تبيّن الالوان.

(3) *Ḥayawân*, 341 v.; *Muḥâḍarât*, II, 369. Cf. *Koran*, XXXVII, 7-10 ; LXVII, 5 ; LXXII, 8-9.

(4) *Koran*, XI, 42; XXIII, 27.

(5) Expressly in the third and fifth verses cited by Ps-Balḫî, III, 24. Implicitly, Ps-

legend (1). That Muḥammad borrowed this feature of the deluge story from Umayya is rendered less probable by their otherwise different manner of treating that great event (2).

A still more remarkable instance of independant treatment is to be found in their versions of the destruction of Ṯamûd. The Koranical account of this event is manifold (3); but it contains one element never absent, the personality of Ṣâliḥ, and another element present in three of the longer versions (4), a party of the Ṯamûdites who hearkened to the advice of Ṣâliḥ and were saved with him. These two elements represent, naturally enough, Muḥammad and his followers, and, consequently, have no reason to appear in Umayya's version (5). The fact that the latter makes a servant-maid escape, expressly in order to tell the tale (6), shows that he did not contemplate the existence of a Ṣâliḥ, who would perform this duty so natural for and even incumbent on him. Umayya, too, brings a new element into the story, the little camel deprived of his mother and calling upon the Ṯamûdites the wrath of heaven (7). This is a good instance of poetical treatment and the love of animals which distinguished him. It is worth remarking that the main features of the legend, the destruction of the Ṯamûdites for their impiety (8), and the deed of the ill-starred Aḥmar (9), are referred to by pre-Islamitic poets in a

---

Balḫî, III, 25, in the word شهار of the second last verse, and *Hiz.*, IV, 4, v. 5 in the word دخان, the fire and smoke proceeding from the oven or furnace.

(1) *Journal Asiatique*, Janv.-Fév. 1905, p. 141. Cf. Talmudic legend which says that the hot springs near Tiberias are remnants of the eruptions of the deluge.

(2) Muḥammad emphasises God's justice in destroying, Umayya His mercy in saving. See above p. 201.

(3) *Koran*, VII, 71-77; XI, 64-71; XXVI, 141-159; XXVII, 46-54; LIV, 23-31; XCI, 11-15.

(4) *Koran*, VII, 73; XI, 69; XXVII, 46. Only once (XCI, 14) is it expressly stated that they were *all* destroyed.

(5) Ps-Balḫî, III, 40.

(6) *Ibid.*, v. 8.

(7) *Ibid.*, v. 5-7. « He prayed a prayer, and the prayer of the little camel against them was : — « May they be utterly destroyed ! » — As the utterance of the little camel is expressed in words, I read دعا دعوة rather than رغا رغوة, the Ms. دعا رغوة leaving us free to read one or the other.

(8) Labîd, (ed. Brockelmann), 25. Cf. also 'Adî ibn Zaid in *Śu'arâ' an-Naṣrânîya*, 471.

(9) Zuhair's *Mu'allaqa*, (ed. Hausheer), 22.

manner which shows that they were well known. Umayya and Muḥammad fill in the outlines of the picture each after his own fashion (1).

There is another connexion between Muḥammad and Umayya about which we are better informed. The Arabic historians are unanimous in asserting that the latter remained to the end an open enemy of the former (2). The cause of this enmity would be two-fold for Umayya, his rivalry in teaching and his alliance with the Quraiś. His sympathy with the Banî Asad and the other Quraiśites, who fell fighting against Muḥammad at Badr, is evidenced by his elegies, in one of which, according to the testimony of Ibn Ḥiśâm, he attacked the prophet's companions (3). We find, moreover, in the extant poetry attributed to Umayya, two verses which seem to contradict Koranic doctrine, and that, in reproducing peculiar Koranical expressions. *TʿA*, *s. v.* قصّ gives the following verse as by our poet: وكيف يقفو بلا سهل ولا جدد قالت لاخت له قصيه عن جنب (4). The verse must be set beside *Koran*, XXVIII, 10: وقالت لاخته قصيه فبصرت به عن جنب (5). The reference is to the directions given by the mother of Moses to his sister, when she had placed him in the Nile, as she had been ordered to do (6). The similarity of expression, the fact that قصّ, like its synonym قفا, is properly used of following the foot-prints of somebody, and the question as to how one might follow foot-prints where there was no ground to receive them, that is, in the water, make it possible that this verse is part of a

(1) It is noteworthy that Umayya's verses on the plagues of Egypt, (cf. *Ḥayawân*, in *WZKM*, VIII, p. 61 and *'Arâ'is*, 166) which probably formed part of this poem, also show independent treatment. Of the four plagues mentioned by Umayya, only two, the drought and the locusts, those most commonly experienced and most sensibly felt in the East, are given by Muḥammad, who adds several others (*Koran*, VII, 127, etc.). Both Al-Ǵâḥiẓ and Aṯ-Ṯa'libî call special attention to our poet's mention of the ant plague.

(2) Cf. *Aǧânî*, III, 187; *Ḫiz.*, I, 121, where Muḥammad forbids the recitation of his Badr elegy. He died an unbeliever: Ibn Ḥaǵar, I, 264; *Aǧânî*, III, 192; Al-Ḫâzin, *Tafsîr*, I, 29, etc.

(3) *Strat ar-Rasûl*, 532.

(4) « She said to his sister, 'Follow him at a distance'; and how will she follow the track where there is no ground rough or smooth? »

(5) « And she said to his sister, 'Follow him'; and she gazed on him from a distance. »

(6) *Koran*, XXVIII, 6.

satire on the Koran. Again, Ǵâḥiẓ in his *Kitâb al-Buḫalâ'*, p. 236, as well as *T'A* and *L'A*, *s. v.* عسر, give the following verse of Umayya's famous poem on Paradise: ولا يتنازعون عنان شرك ولا اقوات اهلهم السوم (1). In the Koran, LII, 23 we find, with equal reference to the blessed, the words: يتنازعون فيها كأسا (2). Thus we have a second contradiction of Koranical doctrine and the employment, in its more usual and proper sense, of a word, which, in the similar Koranical context, is used in a rare sense capable of being misinterpreted (3). Accordingly, it seems fair to regard this verse also as a possible instance of an attack on the Koran. It is evident that both of these seeming contradictions can be otherwise explained (4). We give them only for what they are worth. They at least show what kind of treatment Koranical teaching and Koranical expressions would be likely to receive at the hands of Umayya. On the other hand, to turn into verse, without any notable alteration or expression of disapprobation, the contents of the Koran, using even its very language, would be the best way of spreading the teaching of Muḥammad, and would thus be the work, not of his foe, but of his friend.

*
* *

The spuriousness of some of the poetry attributed to Umayya is proved by its frequent reproduction of Koranical expressions. Obviously our poet could have no possible motive for a servile imitation of the very words of the author of the Koran and vice versa. Such a procedure would be fatal to the imitator, since it would manifest, as source of knowledge in

(1) « And they pull not the reins of partnership, nor is the food of their people pieces of hard, dry bread.»

(2) « Handing around a cup to one another therein. » The partnership, implied by this expression, is denied by Umayya.

(3) « Snatching a cup from one another » is a possible rendering.

(4) The former verse would be part of a Koranical commentary. The difficulty in the Koran is there propounded as a question, to which we should perhaps find an answer in the following verses, if we had them. The resemblance and contradiction, in the second case, are too slight to suggest any necessary connexion between that verse and the Koran They are, more probably, purely accidental.

the one case, and of inspiration in the other, that which each would be most anxious to disavow. Besides, we can scarcely suppose in Muḥammad so great a familiarity with Umayya's verses, or, in Umayya, so precise a knowledge of the Koran, as would render such a similarity of expression possible. Indeed, it would be an absolute impossibility for the author of the Koran to scatter broadcast into Sûras, written at long intervals, expressions taken from any single poem (1). We have remarked above how unlikely our poet would be to versify and disseminate Koranical doctrine without submitting it to any change or modification. Only a later writer, thoroughly familiar with the language and sentiments of the Koran, would naturally reproduce its very expressions in his religious poetry. When, however, the ideas set forth in the verses attributed to our poet are to be called «Koranical», is a different question; and the answer to it may vary with the individual. It is for this reason that, while quite in accord with the spirit of Schulthess's criticism (2), I should feel inclined to modify some of its details. Such a modification will, in some cases, confine itself to an attempt to distinguish the later importation from the genuine stock on which it has been grafted, and the existence of which Schulthess himself admits (3).

In the first place, the four verses on the deluge (Ps-Balḫî, III, 24) seem to me to have every claim to authenticity. The deluge, if a Koranical subject, is admittedly a favourite one with Umayya also, and his treatment of it here is exactly similar to his treatment of it elsewhere. Noah's salvation in recompense for his goodness (4), the oven (5), the terrible voyage (6), and the landing on the mountain (7) are all to be found in

(1) For instance, the nine verses in Ps-Balḫî, II, 146 contain expressions to be found in three times that number of Koranical sûras, and the same may be said of the six-line poem given at p. 209 of Aṭ-Ṭa'libî's *'Arâ'is*, where, by the way, the Koran (XIX, 83, 95) is expressly cited in the third verse : يوم نأتيه مثل ما قال فردًا .

(2) *Orientalische Studien*, p. 76-8.

(3) *Ibidem*, p. 78, near end of page.

(4) Cf. Ps-Balḫî, III, 25, v. 6-7 ; 24, v. 2 ; Al-Bekrî, 219.

(5) See citations given above p. 212, note 4.

(6) Cf. *Asâs al-Balâġa*, I, 82; *Ḥayawân*, 396 v.; *Ḥiz.*, IV, 4.

(7) Cf. *Ḥiz.*, IV, 4, v. 6 ; Al-Bekrî, 219, where اهبطه (cf. اهبط here) is obviously to be preferred to the corrupt لشيعته of Ps-Balḫî, III, 24, v. 2.

the other poems in which our poet treats of that subject. There are no expressions peculiar to the Koran except نار السّموم, which, as we have seen, is still more peculiar to Umayya. The sole reason, then, for condemning these verses is that they are in the same rhyme and metre as the spurious verses on the destruction of Sodom (1). Rhyme and metre, however, form no necessary connexion between two fragments that treat of different subjects. Besides, there is a decided metrical difference between these two fragments, to which I should like to call attention.

It may be seen, from a perusal of the verses given in the *Appendix*, that the style of Umayya's poetry is diffuse and flowing. It is thus that, following a more genuine inspiration, he often sets aside that rule of Arabic poetry which would make the sense end with the verse (2). The same tendency shows itself in his use of the Ḫafîf metre, where the first half-verse, in most cases, ends in the middle of a word. The elegy on the Banî Asad was, on this account, even considered faulty in metre (3). Now, the fact that this cæsura is found in two of the four verses in question, while it is not found in any one of the seven verses on the destruction of Sodom (4), ought to be sufficient to differentiate these two poems as far as metre is concerned.

The Wâfir poem, rhyming in ـر, which treats of hell and paradise (5),

---

(1) Yâqût, III, 59; Ps-Balḫî, III, 58; Qazwînî, *Aṯâr al-Bilâd*, 135. Cf. also *Orientalische Studien*, p. 78 *g*.

(2) Cf. especially the verses on the hoopoe, *Ḥayawân*, 183 v.; *Appendix*, v. 5-8. Also Ps-Balḫî, I, 165, v. 2-3 and v. 6-7 (where جديا بالبناء الأعلى should be translated « worthy of the most lofty building »); III, 25, v. 10-11; *Šu'arâ' an-Naṣrânîya*, 221 (end of page), v. 2-3, 6-7.

(3) Ad-Dumâmînî, *Al-ʿUyûn al-fâḫira al-ǧâmiza ʿalâ ḫabâyâ ar-râmiza*, 90. It is not, of course, meant to be implied by the above remarks that the presence of this cæsura in the Ḫafîf metre is peculiar to Umayya, but that its absence from his poetry, in a marked degree, would be surprising.

(4) The same is true of the certainly spurious six-line poem in *ʿArâ'is*, p. 209 and of the four doubtful verses on the poet's own death (*Pratries d'or*, I, 138; *Aġânî*, III, 190, etc.).

(5) Ps-Balḫî, I, 202. Cf. also 'Ainî, II, 346. The lexicons *s. v.* تغلّث, حتر, وزير, شرم, عسر, ثاه, ساهرة, حفض; *Muntaḫab Rabîʿ al-Abrâr*, Ms. of Vienna, 16 v.; *Ġamhara*, 8; *Itqân*, 154, 161; Ǧâḥiẓ, *Buḫalâ'*, 236, etc. add verses and help to correct text.

seems to me to be largely authentic, but to contain an interpolation, namely v. 14-21 of the poem as given by Ps-Balḫî (1). The spuriousness of these verses is clearly demonstrated by the striking Koranical parallels. This makes it all the more remarkable that the rest of the poem, as preserved to us by Ps-Balḫî, 'Ainî, Ǵâḥiẓ, Ǵauharî, *T'A*, *L'A*, etc., possesses few or no echoes of the Koran. There, too, we may observe strange words or meanings of words (2), a well-known peculiarity of the poetry of Umayya. To this we may add the local colour evidenced by the mention, among the joys of paradise, of all the fruits for which Ṭâ'if, Umayya's native place, was so remarkable (3). Still more noteworthy is the « wheat cut down in the places where it grew » (4). How much this latter element of food appealed to the Ṭâ'ifite Umayya may be seen from his satirical verses on and subsequent panegyrics of 'Abdallah ibn Ǵud'ân (5). Again, we have hell compared to a sea of fire (6), a comparison not found in the Koran but figuring in another poem of Umayya (7), about which we shall speak later on. We have also the race-course metaphor (8), a favourite one with our poet (9). Since Umayya wrote verses on hell and paradise (10), and in this rhyme and metre, to judge from some certainly genuine ones preserved to us by authorities like Sîbawaihi, Gauharî and Ǵâḥiẓ, why should we not conclude that these are they? It is worth

(1) See above, p. 216, n. 5.

(2) Cf. the words cited in note 5 of preceding page.

(3) Ps-Balḫî, I, 202, v. 11-12.

(4) *Ibidem*, v. 10 : وقمح في منابته صريم .

(5) Ḥalabî, I, 173 ; Ibn Ḥiśâm, 369 ; *Śu'arâ' an-Naṣrânîya*, poem at end of p. 221, v. 7.

(6) Ps-Balḫî, I, 202, v. 5 ; *Muntaḫab Rabî' al-Abrâr*, 16 v., v. 3.

(7) *Śu'arâ' an-Naṣrânîya*, 226, v. 11.

(8) Ps-Balḫî, I, 202, v. 22. The text is perhaps corrupt : but الق stands for, not one of the houries, nor yet the wine-cup, but غاية or جنة, the only term allowed by the context. تتبلهم, if not corrupt, has this word as subject ; and the being dispensed from fasting follows the arrival in paradise, the end of this life's suffering. Translate, then : —« When they reach that (namely the goal or garden) to which they have been made to run, it receives them, and the faster is dispensed from his fast ».

(9) See above p. 205, note 1 ; cf. also *Ḥiz.*, I, 120, v. 3, where the reading مجرات as against محيات of *Aġânî*, III, 190 is supported by the context and by Sîbawaihi (ed. Derenbourg), I, 385 and 'Ainî, IV, 412.

(10) *Alif-Bâ*, II, 508 ; *Prairies d'or*, I, 137, etc.

remarking that only in Ps-Balḫî does the undoubtedly genuine verse وفيها لحم ساهرة وبحر   وما فاهوا به لهم مقيم precede the interpolation, and thus preserve its proper and original position. The mention of the meats comes naturally after the description of the fruits and bread, and should not be separated from it by verses that treat of quite a different kind of pleasures. Some transcribers thought it better to let the greater part of the interpolation precede this verse (1). Some again fused its second hemistich into one with the first hemistich of an interpolated verse (2). The difference of opinion as to its position, which these traditions manifest, seems to me to strengthen the proofs of interpolation in this poem.

There does not seem to me to be much reason for doubting the authenticity of the Basîṭ poem in نا, at least as it appears in the *Ḫizâna*, I, 120. The reference to the sect of the Ḥanîfites, whom Umayya is known to have celebrated in his verses, is certainly in its favour. The third verse with its « نبي منا » is, in my mind, the only one which is calculated to raise any doubts. The personal nature of the demand, however, that each one might learn the length of his own life, information which he could not so easily ask of a stranger, seems to justify the expression. Nor would a Mussulman interpolator be likely to assign this as a reason for, or object of Muḥammad's mission. Indeed, the proper parallel for this and the immediately following verses is to be found, not in the Koran, but in Psalm XXXIX, 5-6, where the Psalmist begs God to inform him of the length of his days, and then goes on to say that he knows well himself how short they are. The possibility of a connexion between this poem and the Koran does not seem to be strengthened by the supposed « Voraussetzung der ursprünglichen zweimæligen Ṣalât » (3) in the first verse. By praising God morning and evening is meant simply praising Him all day long, at all times, as is proved by the second hemistich, where the reason for this praise is given in similar terms. Needless to say,

---

(1) ʿAinî, II, 347; Al-Ḫuḍârî's, *Ḥâšiyat to the Alfiyat*, I, 221.

(2) *Prairies d'or*, I,137; Ibn ʿAqîl's *Commentary to the Alfiyat* (ed. Cairo, 1279 H.), p. 103; *T*ʿA, IX, 405; *L*ʿA, XIV, 272; XVII, 422.

(3) *Orientalische Studien*, p. 78 *k*.

God bestows his blessings on us, not twice a day, but continually. Morning and evening, as the two extremes, include all that is between them. We have a precisely similar mode of expression employed by Umayya when he calls his patron Ibn Ǵud'ân «a friend whom neither morning nor evening finds a stranger to noble qualities»(1). The scholiast, it is true, finds an express reference to the raid in the morning and the hospitality in the evening : for which he is rightly censured by Freytag, since it is much more natural to suppose that Ibn Ǵud'ân is thus represented as invariably noble and good than to see in these words such a far-fetched allusion (2). As for the opposition between *kâfir* and *îmân* (3), we are told in the first verse of the poem on the battle of the Elephant that it is only the *kafûr* who doubts the signs of God (4). From this to a juxtaposition of *kâfir* and *îmân* the passage is easy and has no need of being bridged over by the Koran.

As regards the two poems in *Śu'arâ'an-Naṣrânîya* p. 226-7, that derive their origin from a Mosul manuscript, it is more difficult to come to a decision. The Koranical parallels are not very striking, especially if we take into account the religious nature of the poems. I must confess to not understanding why the idea of the mortality of creatures should be considered so peculiarly Koranical as to inevitably arouse suspicion (5). The same idea is to be found in the first verse of the undoubtedly genuine fragment given in the *Appendix*, as well as in the fifth and sixth verses of the Basîṭ poem, of which I have just tried to establish the authenticity, and in some other possibly, though not certainly, genuine verses attributed to Umayya (6). In the shorter of these two poems we may remark, moreover, the reference to hell as a sea of fire (7) and stars as missiles (8): both

---

(1) *Śu'arâ' an-Naṣrânîya*, p. 220, v. 3. عن الخلق الجميل ولا مساء . خليل لا يغيره صباح

(2) *Hamasae Carmina*. Pars Posterior, II, 654.

(3) *Orientalische Studien*, p. 78 *k*.

(4) *Śu'arâ' an-Naṣrânîya*, p. 229, v. 1: لا يماري فيهن الا الكفور .

(5) *Orientalische Studien*, p. 77 *c*.

(6) *Hiz.*, I, 119, v. 1-3. Cf. also the verses composed on his deathbed, *Aġânî*, III, 192, etc.

(7) *Śu'arâ' an-Naṣrânîya*, p. 226, v. 11; cf. Ps-Balḫî, I, 202, v. 5.

(8) *Ibidem*, v. 4: مراميها اشدّ من النصال . Cf. *Muḥâḍarât*, II, 369.

of which doctrines are elsewhere propounded by our poet. In the longer, the celebration of the throne of God and the angels (1), both favourite topics with Umayya, and the double occurrence of the so-called poetical fault (2), to which we have referred above as frequent in his poetry, are worthy of notice. On the other hand, it must be confessed that both poems appear less rude and ancient than other undoubtedly genuine fragments of his religious poetry. Yet, a similar difference may be observed between some of his non-religious poems (3). Such a variety of poetical style finds its counterpart in the apparent contradiction which characterised his religious teaching. Both find their explanation in, and lend additional interest to the personality of him, who, animated by the hope of a future reward, strove by his religious verses to raise up the minds of his idolatrous contemporaries to higher things.

APPENDIX

Extract from *Al-Ḥamāsat al-Baṣriya*, Ms. of St Joseph's University, Beyrout, II, 269.

وقال امية بن ابي الصلت

حيا وميتا لا ابا لك انما　　طول الحياة كزاد غاد ينفد

والشهر بين هلاله ومحاقه　　اجل لعلم الناس كيف يعدد

لا نقص، فيه غير ان خبيئة،　　قمر وساهورٌ يسل ويغمد

خرق يجيء كهاجع في نومه　　لم يقض ريب نعاسه فيهجد

فاذا مرّتهُ ليلتان وراءه،　　فقضى سراه او كراه يسند

(1) *Šuʿarāʾ an-Naṣrāniya*, 227-8 passim. Cf. also *Appendix*, note to translation of v. 8.

(2) *Ibidem*, v. 14-15, 28-29.

(3) Contrast, for instance, the two poems on Ibn Ǵudʿān, (*Šuʿarāʾ an-Naṣrāniya* p. 220 and 222). The delicacy of the former is rendered all the more remarkable by the fact that it is the earlier of the two, the latter having been composed at Ibn Ǵudʿān's death.

(4) Ms.: نقص.

(5) T. A. II, 286: *L. A.* VI, 50: XII, 336: خبيئة : Ǵauhari, I, 336: جبيئة.

(6) Ms.: ورده.

لواعد تجرى النجوم امامـه ومُعَمَّمٌ بجذائهن مسوّد
مستخفيا وبنَاتُ نعش حوله وعن اليمين اذا يغيب الفرقد
حال الدرارى دونـه فتجنه لا ان يراه كل من يتلدّد
والشمس تطلع ، كل اخر ليلة حمراء ، يصبح ، لونها يتورد ،
ليست بطالعة لهم ، في رسلها ، الا ، مُعَذَّبَةٌ ، والا ، تُجلَدُ
لا تستطيع بان تقصر ساعة وبذاك تداب يومهـا وتشرد
ولسوف ينسى ما اقول معاشرٌ ولسوف يذكره الذى لا يزهد
فاغفر لعبد ان اول ذنبـه شرب وايسار يشاركها دد

«Living and dead! Length of life, in very truth (10), resembles only a traveller's provision-store that is consumed :

And, that men may know how it is to be measured, between the new moon and the end of the month is a fixed period.

There is no deficiency in the moon ; but a hidden thing is she and the envelope from which she is drawn and in which she is sheathed.

Bewildered, she wanders about like a sleeper in his slumber, who has not satisfied the need of his drowsiness and who slumbers on.

And, while two nights behind her drive her on, and she puts an end to her night-journeying or her drowsiness, marching along

By appointed stages, (the stars hastening before her and opposite them their crowned chief

---

(1) *Ḥiz.*, I, 121 ; Ps-Balḫî, II, 22: تصبح .
(2) *'Iqd*, III, 123: فجرار.
(3) *Aġânî*, III, 191: معلم ; Ps-Balḫî, *l. c.*: تضحى .
(4) *Aġânî*, *l. c.*: متورد ; Ps-Balḫî, *l. c.*; *'Iqd*, *l. c.*: يتوقد.
(5) *Aġânî*, *l. c.*: تأبى فلا تبدو لنا ; Ps-Balḫî, *l. c.*; Damîrî, II, 194: تأبى فما تطلع لنا ; *'Iqd*, III, 123, 157 : تأبى فما تطلع لهم .
(6) *'Iqd*, *l. c.*: وقتها .
(7) Ps-Balḫî, *l. c.*: اما .
(8) Ibn Qutaiba, 280: معذبة (a preferable vocalisation, though that of the Ms. may be defended by understanding وهي after the first الا) .
(9) Ps-Balḫî, *l. c.*: اما .
(10) For this rendering of لا ابا لك, cf. Nœldeke, *Fünf Mo'allaqât*, III, 35. See also Fischer in *Orientalische Studien*, p. 50, note 1, and reference there given.

In disguise, with *Banât Na'ś* around her and *Al-Farqad* on her right hand, when she is hidden,)

The bright stars come in front of her and conceal her, that none of the idolators (1) may behold her.

And the sun rises at every night's end, ruddy and purple in hue.

Nor does he rise for them of his own accord, but only when tortured and scourged.

He is unable to shorten his course by a single hour, and thus does he march and is he driven all day long.

And as surely as clans will forget what I say, so surely will He Who is not poor remember it.

Pardon then a serwant; it is drinking and gambling (2), joined with vain amusements, that have been the beginning of his sin.

---

(1) Lane gives تلدّد the meaning « wait in expectation », which would suit the context here. I prefer, however, to adopt the root meaning « turn aside from something », understanding the implied « something » as a line of conduct or religious belief. This meaning is supported by قَوْمًا لُدًّا of *Koran*, XIX, 97, as well as by the use of لُدٍ as an equivalent of تلدّد in the third last verse of the poem given in *Śu'arâ' an-Naṣrâniya*, p. 227, where the sense of اعمى يلدد is determined by the الاعمى المحيط عن الهدى of v. 29. Needless to say, employment of the same verb in a rare metaphorical sense in both these poems supports the tradition that ascribes them to the same author.

(2) Cf. *Koran*, II, 219; V, 92-3, where الخمر والميسر are jointly condemned. Though the lexicons do not give أيسار or إيسار as an equivalent of ميسر, the meaning here must be the same as in the Koran. أيسار « the gamblers » may be used for ميسر « the game ».

922
12.C.6
4 22

BAS-RELIEFS RUPESTRES

DES ENVIRONS DE QABÉLIAS (Cœlésyrie)

PAR

Le P. S. RONZEVALLE, S. J.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph, (Beyrouth).
I, p. 223-238

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1906

BAS-RELIEFS RUPESTRES

DES ENVIRONS DE QABÉLIAS (Cœlésyrie)

BAS-RELIEFS RUPESTRES

DES

ENVIRONS DE QABÉLIAS (Cœlésyrie)

PAR

Le P. Sébastien RONZEVALLE, S. J.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph, (Beyrouth).
I, p. 223-238.

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1906

****

BAS-RELIEFS RUPESTRES

DES ENVIRONS DE QABÉLIAS (Cœlésyrie)

PAR LE P. SÉBASTIEN RONZEVALLE, S. J.

1. — *Bas-Relief d'ʿAin el-Ǧadâ.*

Le monument, reproduit par la planche III (nos 1-3), est situé à 3/4 d'heure à l'ouest de Qabéliâs, sur le versant oriental du Liban, à quelques pas de l'étroit sentier de moucres qui, de ce village, conduit à ʿAndâra (1). Non loin de là, en aval, se trouve une petite source nommée ʿAin el-Gadâ. Le relief est sculpté sur un quartier de rocher détaché d'un pic voisin, faisant face à la station de Mreigât, dont il est séparé par la vallée profonde du Nahr Qabéliâs.

Il nous avait été signalé, en janvier 1903, par Mrs Sarah Frances Ghosn el-Howie, femme du ministre protestant de Śuair (Liban), qui avait eu l'obligeance de nous en fournir une photographie et une aquarelle. En même temps, Mrs Howie nous apprenait qu'elle avait communiqué des reproductions du même monument à M. Clermont-Ganneau et au R. P. Lagrange, et, en attendant leurs appréciations, publié un article sur le sujet dans la revue américaine, *The Sunday School Times,* vol. XLIV, no 42, p. 546 (Philadelphia, Pa.).

(1) Cf. la *Carte du Liban* d'après les reconnaissances de la brigade topographique du Corps expéditionnaire de Syrie, 1862, où le relief du terrain est fort exactement rendu. Qabéliâs a été sûrement habité, au moins, dès l'époque romaine : divers monuments déjà connus, dont nous ne saurions parler ici, en font foi. Il est douteux qu'il faille identifier cette localité avec *Brochoi* (Polybe, V, 45, 46, 61), ainsi que l'a fait récemment M. R. Dussaud : *Notes de mythologie Syrienne,* p. 162. Je reviendrai sur ce point dans une autre occasion.

Quinze ou seize mois plus tard, sur l'invitation de Mrs Howie, M. A. H. Sayce, à son tour, présentait le même monument aux lecteurs du *Quarterly Statement* du *PEF*, 1904, p. 286-7.

J'ignore si M. Clermont-Ganneau et le R. P. Lagrange ont publié quoi que ce soit sur cette curieuse représentation; mais, à coup sûr, les moyens dont ils auraient disposé eussent été insuffisants et leur jugement, comme celui de M. Sayce, erroné.

M. Sayce, en effet, basé sur une photographie beaucoup plus grande que celle de notre planche, mais, par contre, prise sous une incidence défavorable, et sur une aquarelle pareille à celle que nous tenions de Mrs Howie (1), a cru voir dans le bas-relief un taureau accompagné de deux génisses et portant peut-être un lion sur le dos.

L'interprétation du savant anglais me paraissait inadmissible *a priori* et sur le seul vu de la photographie. Aussi bien, l'examen direct du monument s'imposait. L'occasion s'en est présentée tout récemment. J'y ai consacré deux excursions : la première, fin mai dernier, en compagnie de mon confrère, le P. Dillenseger; la seconde, au début de juin, avec le P. Jalabert, qui a bien voulu se charger de prendre les vues photographiques nécessaires.

Dès le premier examen, je constatai que la représentation était très simple. A part les signes dont il va être question, il n'y a, en réalité, qu'un seul taureau à bosse très proéminente. Toutes les autres figures

(1) Nous ne croyons pas devoir reproduire cette aquarelle, qui, de l'aveu de son auteur, a été faite sur la photographie elle-même. Mrs Howie a vu dans le fanon du taureau la tête même de l'animal, et cette tête est devenue celle d'un bélier à belles cornes, soigneusement arrondies. Les mystérieuses entailles, qui donnent toute sa valeur à ce singulier monument, ont fourni d'autres têtes de bêtes à cornes ; enfin une tête humaine ou animale a été figurée au-dessus de la bosse du taureau : c'est, sans doute, le lion de M. Sayce. Ce n'est pas tout : égarée par les mille autres accidents de la pierre sous le poitrail du taureau, Mrs Howie a multiplié les reliefs (d'où les deux génisses de M. Sayce), et elle a restitué une énorme tête fantastique de lion à l'angle gauche du piédestal sur lequel repose la représentation. Nous aurions mauvaise grâce à pousser plus loin cette description. Mrs Howie n'est pas archéologue de profesion ; mais c'est grâce à ses précieuses indications que nous avons pu retrouver un monument, qui semble fort peu connu, même à Qabéliâs. Qu'elle veuille bien recevoir ici l'expression de notre gratitude !

qu'on y a vues, sont dues à l'usure naturelle de la pierre, sous l'action des agents atmosphériques.

Les figures de la planche (Pl. III, 1 et 2) me dispenseront de toute description détaillée. Le travail est plutôt sommaire et même grossier, bien que l'aspect général du relief ne manque pas de faire impression, vu de loin. Le taureau, de grandeur naturelle, mesure $2^m,40$ de la naissance de la queue à la pointe de l'oreille gauche, et $1^m,40$ du sommet de la bosse au premier degré du piédestal.

Ce qu'il faut noter soigneusement, c'est que le champ de la représentation n'est pas vertical. Le quartier de rocher qui la porte offrait, sur la droite, une grande surface à peu près plane, mais oblique d'environ 30° par rapport à la verticale: c'est là, sans plus d'apprêts, qu'à été sculpté le sujet et c'est ce qui explique l'insuffisance de toutes les photographies à rendre exactement la réalité. Mes croquis, exécutés sur place, offrent des images redressées; pour plus de clarté, j'ai fait disparaître, là où elles eussent été trop nombreuses, les érosions de la pierre.

Voilà pour le taureau. Jusqu'ici, rien d'extraordinaire pour l'archéologue. La représentation du taureau, comme symbole ou attribut divin dans l'antiquité orientale, est trop commune et, l'on peut dire, trop vague, pour constituer, à elle seule, l'intérêt réel du monument. On pourrait presque, à première vue, se demander si ce relief ne serait pas moderne: on connaît les légendes qui ont cours au sujet des Druses et de leur culte bizarre. Mais cette hypothèse ne résiste pas devant la réflexion. Le bœuf bossu, espèce de *Bos indicus*, qu'on relève sur divers monuments antiques (1), n'existe plus en Syrie, et il ne faut pas le confondre avec le

(1) Pour l'époque romaine, il suffirait de rappeler certaines monnaies coloniales de la Syrie. Cf. encore un poids d'Antioche: Babelon, *Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque Nationale*, n° 2247, p. 682. Pour les époques antérieures à la domination romaine, cf. W. M. Müller dans les *Mittetlungen* de la Vorderasiatische Gesellschaft, 1902, n° 2, p. 145-150. A la p. 148, l'auteur signale, encore pour la période romaine, l'article de M. von Kœrte (*Mitteil. Athen. Inst.*, XXIII, 1898, p. 151) que je n'ai pas sous la main.— Le P. Lammens aussi a relevé, dans la région de Ḥoms, à Qizz al-Aḥir, « sur un linteau (ou montant de porte) la représentation d'un autel entre un bœuf bossu et un mouton à grosse queue. » (*Musée Belge*, 1900, p. 304).

buffle qui, de nos jours, n'est pas rare en Cœlésyrie. Nous avons donc réellement affaire à une représentation, tout au moins, antérieure à la victoire définitive du christianisme dans ces régions où le paganisme resta si vivace. C'est, je crois, à peu près tout ce que l'on pourrait tirer de notre bas-relief, si les signes sculptés en creux à côté du mufle de l'animal ne venaient fort heureusement en déterminer l'époque et la nature.

Ma première pensée, en voyant ces entailles arrondies et profondes, qu'on a si facilement prises pour des cornes d'animal, avait été qu'elles devaient figurer des lettres. Mais aucune écriture orientale connue ne pouvait en être rapprochée. Je m'étais donc vainement écarquillé les yeux, de près et de loin, pour essayer de lire ces prétendus caractères, et j'allais conclure que c'étaient des accidents de la pierre (1), lorsque mon compagnon, le P. Dillenseger, me fit observer judicieusement que cela ne pouvait être, par la raison très simple que des accidents naturels aussi considérables auraient dû suivre des directions sensiblement parallèles aux nombreux hiatus que présentent les couches du calcaire dont est formé le rocher. Je me décidai du moins à les copier de mon mieux : ce qui n'était pas facile, vu le danger de confondre, à chaque coup de crayon, ce qui paraissait dû à la nature et ce qui avait été le travail du ciseau. Mon dessin lui-même m'aurait embarrassé plus que mon ignorance ; aussi, après avoir péniblement essayé d'un croquis sommaire, j'allais décidément « donner ma langue aux chats », lorsque, étant monté une dernière fois sur le rocher pour examiner les signes de haut en bas et sous un autre aspect, je distinguai nettement : d'abord, trois niches profondes et très frustes ; ensuite, dans la plus grande, un relief très fruste aussi, mais offrant distinctement la pose classique du Jupiter Héliopolitain, le bras droit replié et levé, la tête surmontée d'un haut calathos et le corps enserré dans une gaîne étroite. C'en était assez pour mettre immédiatement fin au mirage épigraphique et à mes cruelles incertitudes. Revenu

(1) Il est remarquable que ce monument, quoique situé sur une route fréquentée par les moucres et les gens de la montagne, n'ait subi absolument aucune mutilation de la main des indigènes. Combien de temps restera-t-il intact, aujourd'hui qu'on a vu l'intérêt que nous lui accordions en le mesurant, en le dessinant, en le photographiant ?

devant les niches, j'appelai mon compagnon, qui vit aussitôt avec moi ce qui nous avait si longtemps échappé. Dans les deux autres niches, il y avait également des reliefs, mais plus maltraités encore que le précédent. L'enfoncement de droite n'avait pu abriter que le relief de la déesse parèdre, et celui du milieu, situé à un niveau inférieur, que celui du dieu-enfant, ou encore,—avec moins de vraisemblance comme on va le voir,—le Mercure d'époque romaine, troisième terme de la triade héliopolitaine.

Le second examen plus minutieux fait en juin, avec le P. Jalabert, m'a confirmé dans mon opinion. Le croquis fidèle que j'ai fait des trois niches, en suivant les contours restants des reliefs et en élaguant les déformations dues au temps, donnera une idée suffisamment juste des figures divines. Le type du Jupiter Héliopolitain est incontestable. La figure de droite est très probablement, on peut dire certainement, l'image de la déesse parèdre : on le réconnaît surtout à son calathos de forme évasée et à la finesse de sa taille. Quant à la divinité du milieu, elle paraît enfantine, sans qu'on puisse toutefois affirmer la chose avec une entière certitude, vu les détériorations subies par la pierre. C'est bien tout ce qu'on peut avancer sur ces figures, si affreusement maltraitées par le temps. Toutes les autres restitutions, v. g. taureaux flanquant le dieu au calathos, lions aux côtés de la déesse, etc., seraient purement imaginaires, quoique très tentantes, et n'auraient aucun répondant actuel sur le monument.

Que faut-il maintenant penser de tout cet ensemble ? Les conjectures se pressent, mais je n'en vois qu'une seule de plausible et c'est celle que je me permettrai de présenter rapidement. Je dois cependant en écarter d'abord une, celle-là même qui, après ce qui vient d'être dit, semblerait la plus naturelle et la plus vraisemblable.

La pose du premier dieu, avons-nous vu, est bien celle du Jupiter de Ba'albek : il serait aisé de restituer aux deux bras, dont l'un est d'ailleurs totalement effacé, les attributs que l'on connaît. Mais, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le faire remarquer ailleurs (1), il faut se garder

(1) Cf. *Inscription bilingue de Deir el-Qala'a. Rev. archéol.*, 1903, II, p. 42-43 ; *Notes sur quelques Antiquités Syriennes. Ibid.*, 1905, I, p. 52.

de parler expressément du Jupiter Héliopolitain toutes les fois qu'on se trouve en présence d'une représentation qui en rappelle les formes générales. Ainsi, l'on a commis une erreur manifeste (1), lorsqu'on a voulu voir le dieu spécifique d'Héliopolis dans le bas-relief anépigraphe de Nîḥâ que M. Kondakov (2) et moi avons successivement découvert, bien avant que les membres de la mission allemande de Ba'albek, plus heureux que nous, eussent pu le dégager du pilier dont il formait la base et le faire transporter ailleurs. La raison en est évidente : 1°) l'attribut de la main droite n'est pas sûrement un fouet ; 2°) le bas-relief du *Jupiter Hadaranes*, trouvé exactement au même point, signalé d'abord par mon confrère le P. Jullien (3), puis publié par moi dans les *Comptes rendus* de l'Académie des Inscriptions (4), est identique au premier bas-relief jusque dans ses détails. Je m'en suis assuré, en examinant longuement à nouveau les deux monuments et en les comparant l'un à l'autre : la preuve matérielle est aisée à fournir, mais elle est provisoirement inutile, le grand ouvrage allemand sur Ba'albek devant prochainement mettre à la disposition du public savant tous les éléments du débat (5). Il résulte de ce double fait, d'abord que le cippe anépigraphe de Nîḥâ ne peut figurer le Jupiter Héliopolitain, puisqu'il est identique au cippe portant le Jupiter Hadaranes, découvert sur le même lieu ; ensuite, que le type plastique de l'idole héliopolitaine a bien fait tache d'huile, comme je l'ai affirmé ailleurs.

---

(1) Cf. R. Dussaud, *Notes de mythologie Syrienne*, p. 31 et 120.

(2) *Voyage archéologique en Syrie et Palestine* (en russe). Saint Pétersbourg, 1904, p. 55, fig. 2.

M. Kondakov avait exécuté son voyage en 1891, mais sa publication n'a paru qu'en 1904. Pour moi, j'avais réussi, dès 1900, à prendre un croquis presque intégral du monument, croquis que j'ai communiqué par lettre privée à un membre de l'Académie des Inscriptions et qui n'a pas vu le jour.

(3) *Journal Asiatique*, 1896, II, p. 324-7.

(4) 1900, p. 232 seq.

(5) Par une délicatesse, à laquelle je suis heureux de rendre un hommage public, M. Puchstein avait bien voulu m'offrir de publier moi-même le cippe anépigraphe de Nîḥâ : j'ai décliné l'offre si aimable, dans la conviction qu'il y aurait un intérêt plus général à attendre la publication définitive du savant Secrétaire général de l'Institut Archéologique de Berlin.

(1)

(2)

(3)

RELIEF RUPESTRE DE QABÉLIAS (LIBAN)

Dans toute cette question du grand dieu de Ba'albek, dont on s'est tant occupé ces dernières années, il ne faut jamais perdre un point de vue plus général, le syncrétisme qui caractérisa les bas temps des cultes païens de l'Orient. L'hénothéisme latent, inconscient même, si l'on veut, en fut, à mon avis, la marque la plus saillante. Le Ba'al principal de tel lieu, solaire comme partout à l'époque romaine, n'était autre que le Ba'al suprême, vague et, si je peux dire, impersonnel, qu'on reconnaissait de même dans la localité voisine, quoique sous un nom spécifique ou topique différent (1). Avec la célébrité croissante du Ba'al solaire héliopolitain, quoi de plus naturel que l'attribution, à tous les Ba'als solaires environnants, des formes générales du grand dieu à calathos et à gaîne ? Seuls parfois certains attributs pouvaient et devaient varier ; mais l'ensemble était, en définitive, une copie du Jupiter Héliopolitain, tout comme les nombreux temples qui s'élevaient autour de lui offraient des copies plus ou moins approchées des somptueux édifices, dont les restes feront toujours l'admiration des visiteurs de Ba'albek.

J'estime donc que la triple représentation offerte par notre monument figure plutôt une triade locale — de Qabéliâs ou des environs immédiats, on ne saurait le dire au juste — en tout cas, distincte de la triade héliopolitaine. Cette triade, comme celle de Ba'albek et celles qu'on découvrira encore dans la Cœlésyrie, avait pour substratum les grands dieux suprêmes de l'Orient romain, Hadad, Atargatis et une divinité-enfant, qu'on ne peut toujours déterminer à priori (2). En l'espèce, je serais plutôt pour une

(1) Cf. l'inscription bilingue de Deir el-Qala'a dédiée au *Jupiter Balmarcodes*, dont la partie grecque porte le mot ΒΑΛ tout court. (*Inscript. bilingue de Deir el- Qala'a. Rev. archéol.*, 1903, II, p. 30). M. Clermont-Ganneau (*Recueil d'Archéologie Orient.*, VI, p. 38) a exprimé un doute sur ce fait ; mais j'ai examiné le bloc sur toutes ses faces avant d'en copier et estamper les épigraphes, sans parler du dessin que j'en ai fait : je n'y ai rien vu qui puisse confirmer l'opinion du savant orientaliste.

(2) Je ne serais pas éloigné de croire que le Mercure de la triade héliopolitaine nous cache un dieu-enfant, indigène *à l'origine*, dont les nom et attributions particulières ont pu s'oblitérer sous l'influence envahissante des cultes romains. L'opinion exprimée plus haut (p. 180) par le P. Jalabert peut se concilier avec la mienne : c'est une question de date.

déesse-fille, la déesse *Simi*, vieille connaissance au sujet de laquelle il existe déjà une littérature variée (1).

Quant au taureau, considéré en lui-même, j'y verrais tout simplement l'incarnation de la puissance et de la fécondité divines, représentées par l'ensemble des trois divinités des niches. On objectera peut-être que ces trois reliefs ne sont pas nécessairement contemporains de la représentation du taureau. Mais l'objection tombe d'elle-même, car, s'il est une chose certaine pour celui qui a étudié le monument de près et dans son entier, c'est que l'usure des figures des niches, naturelle comme sur le reste de la roche, est bien plus avancée que celle du taureau, et par suite qu'on pourrait bien plutôt conclure à l'antériorité de celles-là sur celui-ci. Mais cette antériorité n'a pas de sens sur un monument où la figure principale est sans contredit le taureau, qui occupe la majeure partie de la face utilisée par le sculpteur.

La place proéminente accordée au taureau, à côté des petites figures qui l'interprètent si heureusement pour nous, autorise donc à voir dans cet animal un véritable objet de culte, succédané de ces cultes égypto-sémitiques plus anciens, contre lesquels la loi mosaïque s'élève tant de fois. Il en existe, ici même, une preuve palpable, dans un reste de vase à libation, que nous avons découvert à quelques pas en avant du monument. On en concluera, sans peine, à l'existence, sur place, d'un autel rustique en plein air, où les dévots du voisinage devaient venir offrir leurs sacrifices et leurs libations.

Une dernière remarque s'impose. La sculpture d'une image divine sur un rocher informe, et son isolement absolu sur un sentier sauvage, constituent un fait peu commun, qui pique la curiosité de l'archéologue. On voudrait connaître les origines précises de ce petit haut-lieu; savoir, en particulier, si les païens de la région n'auraient pas attaché quelque vertu bétylique à ce bloc éboulé de la colline voisine et peut-être de très haut. Le fait n'offrirait rien d'étrange, si l'on veut bien se rappeler les superstitions orientales, courantes à l'époque romaine, sur les vertus des pierres tombées du

(1) Voir en particulier les références de mon *Inscript. bil....* passim; Clermont-Ganneau, *loc cit.*; Dussaud, *Notes de mythologie Syrienne*, p. 107-116.

ciel, ou affectant certaines formes, auxquelles la crédulité populaire attachait des propriétés mystérieuses et divines (1). Mais, il est malheureusement impossible de déterminer la hauteur à laquelle se trouvait le bloc avant de rouler au pied de la colline où il s'est arrêté, et encore ne faut-il pas oublier que les bétyles d'époque romaine étaient généralement des aérolithes ou du moins réputés tels. Faut-il plutôt supposer que la masse, dans les chocs qui accompagnèrent sa chute, aurait pris les formes générales d'un taureau, du moins sur cette face à peu près plane, qu'on a ensuite sculptée en relief? La chose ne paraît pas impossible, si l'on remarque que cette surface, sur son côté gauche, suit presque exactement les contours de la queue du taureau (2). Cette circonstance, si elle a eu sa réalité, aurait largement motivé, à elle seule, l'utilisation pieuse du roc éboulé (3). Mais peut-être pourrait-on, avec autant de vraisemblance, supposer qu'un simple particulier, passant sur le sentier juste au moment où la pierre se détachait de la montagne, et ayant échappé au danger d'être écrasé, aurait promis à ses dieux de la leur consacrer en y faisant graver leurs images.

Toutes ces hypothèses, et d'autres encore, sont possibles. Cependant, il en est une plus simple et plus vraisemblable. Elle est fournie par la présence, à cet endroit, d'une source qui a pu être sacrée à un moment donné. 'Ain el-Gadâ coule à une petite distance du monument. Mais il existe, en amont, une autre source, plus rapprochée encore, et dont le mince filet d'eau passait encore devant le taureau au mois de mai dernier. En juin, elle était déjà à peu près tarie, ayant toutefois laissé humides

(1) Sur les vertus singulières que les Syriens modernes, musulmans et même chrétiens, attachent à certaines pierres, cf. les nombreux faits signalés par le P. Lammens dans le *Musée Belge*, 1900-1902.

(2) Cf. la planche. Le fait est si vrai et si frappant sur les photographies que Mrs Howie, dans son aquarelle, n'a pas marqué les traces sculptées de la queue de l'animal, cependant bien apparentes aussi, lorsqu'on examine le monument avec quelque attention.

(3) C'est ainsi que je m'expliquerais la prétendue manifestation du dieu Γενναῖος d'Héliopolis, telle que la rapporte Damascius, dans un texte déjà utilisé bien des fois. Clermont-Ganneau, *Recueil...*, I, p. 95; Ronzevalle, *Comptes rendus*, 1900, p. 23 du tiré à part; Heuzey, *ibid.*, 1901, p. 4 du tiré à part. — Je crois d'ailleurs, pour le dire en passant, que ce dieu héliopolitain à forme de lion n'est autre que le Αἰών de la curieuse inscription mentionnant le dieu *Simios*, publiée par M. Chapot (*Bull. de corr. hell.*, XXVI, p. 182, n° 26).

les environs immédiats du bas-relief : c'est là précisément que nous avons découvert le fragment de vase à libation signalé plus haut. Aujourd'hui comme jadis, le chemin de Qabéliâs à 'Andâra est très pénible : le cavalier, comme le piéton, s'arrêtent volontiers à 'Ain el-Ğadâ pour s'y désaltérer. De là à la consécration de la source bienfaisante et à l'érection d'un monument rupestre sur la première masse venue proche de la source, il n'y avait qu'un pas. Cette explication cadre, du moins, avec les conditions générales et particulières du lieu.

Au reste, et ceci a une plus grande portée, il semble que les habitants de la Cœlésyrie, imitant en cela l'exemple de leurs maîtres étrangers, aient particulièrement pris goût à graver l'effigie de leurs dieux sur des rochers éloignés des centres d'habitation, ou tout au moins isolés. Il en existe un exemple frappant dans le rocher taillé d'El-Ferzol. Cette intéressante stèle, sur laquelle on n'a pas encore dit le dernier mot (1), est d'abord très éloignée du village moderne qui a succédé à l'El-Ferzol antique (2) ; ensuite, elle est encore à une certaine distance en amont et à gauche du ravin, sur la droite duquel sont situées la laure et autres antiquités qu'on connaît (3). Le rocher qui porte la stèle est coupé verticalement comme le front d'une carrière ; à côté, dans un angle, un bloc de 3 m. de long est entièrement isolé et prêt à être traîné au bas de la montagne. Nous sommes donc très probablement dans une carrière (4). Mais il ne faut guère songer à voir dans la stèle un tableau prêt à être également transporté : c'est après coup qu'elle a été sculptée, et elle était faite pour rester

(1) Cf Dussaud, *Notes de mytholog.*, p. 53 seq , et ses références. Je comptais reparler moi-même de cette curieuse représentation, mais je dois attendre, pour le faire, d'avoir pu l'examiner à nouveau.

(2) Comme Qabéliâs, et presque tous les villages modernes de la Cœlésyrie, El-Ferzol a succédé à une localité antique : il y a déjà plusieurs années que j'y ai relevé un cippe inscrit et d'autres restes d'époque romaine. Le cippe, recueilli près de la nécropole antique, porte en deux lignes, sur le bandeau supérieur, l'inscription suivante : *Apollini et Deane se vivus Rufinus* ; sur le dé, la guirlande à rubans. Dans le village, j'ai vu les traces d'un édifice assez considérable, d'ordre corinthien, dont l'architrave à trois *fasces* mesurait 0^m, 98 de hauteur et portait encore, en lettres de la belle époque, le fragment d'inscription qui suit : [illegible]IMI TRIB[illegible] POTEST [illegible] COS V.

(3) Cf. *Comptes rendus*, 1900, p. 42 du tiré à part, et Jullien, *Sinaï et Syrie*, p. 166 seq.

(4) C'est, si je ne m'abuse, la carrière qui a fourni les beaux matériaux de l'édifice signalé dans la note 2.

sur place. Ici encore, nous avons, dans le voisinage, la source d'Ain el-Ferzol. On dirait, et la chose a été constatée ailleurs, que chaque localité antique, ici, avait dans son voisinage plus ou moins immédiat, une source sacrée, qui, avec le temps, devait devenir un lieu de pélerinages pieux ou de réunions joyeuses.

Le rapprochement est instructif: il va être éclairé d'un nouveau jour par le bas-relief qu'il me reste à décrire.

2. — *Stèle de Râs el-'Ain.*

C'est encore à Mrs Howie que nous devons l'indication de ce monument. Elle avait bien voulu nous en montrer une photographie, d'ailleurs insuffisante, vu la difficulté des lieux, et nous en avait communiqué une description orale, reproduite dans la revue américaine signalée plus haut (1). Il nous tardait d'examiner de près ce second bas-relief, qui, on va le voir, remonte à une antiquité autrement reculée que le premier. Nous le fîmes à deux reprises, les mêmes jours que pour le taureau (2).

On nomme Râs el-'Ain un point du Nahr Qabéliâs, à une demi-heure en amont du village. A cet endroit, plusieurs petites sources, réunissant leurs eaux vives, donnent au vallon l'aspect frais et riant de la vallée plus large du Bardaouni, à Zahlé (3). M. Kikano, propriétaire à Qabéliâs et un de nos anciens élèves de Beyrouth, qui avait bien voulu nous offrir un guide pour 'Ain el-Gadâ, avait poussé l'amabilité jusqu'à nous conduire lui-même à la stèle. Celle-ci est bien connue dans le pays, et l'on rapportait, comme un fait récent, qu'un druse des environs l'avait mutilée en martelant la tête du personnage figuré.

A mesure qu'on approche de la stèle, le lit du Nahr se retrécit de plus

---

(1) D'après cette description, le bas-relief figurerait un personnage portant un casque; le bras droit étendu brandirait une épée; le bras gauche, ramené sur la hanche, tiendrait une lance droite. Les replis serrés de la jupe, avec baudrier, gousset, rubans et autre chose, prouveraient que c'est une déesse, probablement Minerve.

(2) Le P. Lammens m'apprend, au dernier moment, qu'il avait vu le monument, bien avant nous, mais qu'il n'avait pas eu le temps de l'étudier.

(3) Ici encore, la carte de l'Etat-major français donne une idée exacte du relief. La stèle se trouve un peu plus haut que le point marqué *S* (Source) à l'ouest de Qabéliâs, mais sur la rive opposée du ruisseau.

en plus : des murs de rochers l'enserrent déjà à quelques cent mètres en aval du monument. Sur la rive gauche et en amont, on distingue une succession de grottes naturelles, qui peuvent renfermer des restes de l'âge de la pierre : nous n'avons pas eu le temps de les examiner. C'est tout ce que l'on peut signaler dans les environs immédiats de la stèle.

Cette dernière, située sur la rive droite, est sculptée sur un énorme rocher à front vertical à peu près lisse, haut de plus de 5 mètres et surplombant le ruisseau. L'accès en est difficile, et l'on se demande, dès l'abord, comment on a bien pu choisir pareil « casse-cou » pour y sculpter un monument quelconque. Le rocher qui porte la figure se continue à gauche, à angle droit, par un autre grand pan de roche plus raboteuse, à la base de laquelle on aperçoit une niche cintrée de 30 à 40 centimètres de profondeur et d'un mètre de hauteur, complètement vide. Il ne reste donc que la stèle.

Dès le premier coup d'œil, nous y reconnûmes un bas-relief étranger à l'art local, de style assyrien ou babylonien. Il était, d'ailleurs, si défavorablement exposé aux rayons du soleil (sa direction est presque exactement Est-Ouest), que certains détails n'étaient visibles qu'à l'aide d'une très forte jumelle. Ici encore, mon croquis (Pl. IV) me dispensera d'une description détaillée. J'eusse désiré en publier aussi une photographie ; mais le recul est impossible, la stèle très élevée au-dessus du sol en pente, et son exposition si malheureuse, que nos clichés ne méritent pas d'être reproduits.

Comme on peut en juger, nous sommes bien en présence d'une œuvre de style mésopotamien. Le personnage, de grandeur naturelle, est revêtu d'une longue tunique, sous les plis serrés de laquelle sortent deux pieds, plats et longs, à l'assyrienne (1). Un ample manteau recouvre la tunique, enveloppant les épaules et le bras gauche, et descendant, à larges plis, jusqu'au-dessous des genoux : la poitrine reste à découvert. La main gauche tient un bâton ou un sceptre serré contre le corps. Le bras droit, relevé, est tendu en avant, à la hauteur de l'épaule ; mais l'attribut de la main droite, s'il y en avait un, est tout à fait indistinct : je crois, après examen minutieux fait avec la jumelle, que cette main dessinait le geste impératif

(1) Les détails de la chaussure, si elle existe, restent invisibles.

connu par quelques stèles royales d'Assyrie (1). On a déjà remarqué la tête fantastique du personnage : c'est une tête d'aigle, fortement accusée (2), qui, à elle seule, suffirait à démontrer l'origine exotique de la représentation ; mais, détail surprenant, elle est ornée, à l'arrière, d'un couvre-nuque descendant jusque sur les épaules, qu'on ne relève pas sur les figures similaires connues.

Tous ces détails figurent sur mon croquis, mais ne sont pas également visibles à l'œil nu. Pour les distinguer avec plus de clarté, j'ai dû faire verser de l'eau à plusieurs reprises, sur la stèle : abondamment mouillée, la roche de calcaire changeait de couleur et laissait apparaître des traits et des ombres qu'on n'aurait pu distinguer sans cela. Je crois donc pouvoir garantir l'exactitude du dessin pour tout ce qui y figure, mais il est fort possible que certains détails m'aient échappé. Par exemple, on serait tenté de restituer une ceinture plus ou moins large sous le bras gauche, et une crête arrondie à la tête de l'aigle. Pour ce dernier détail cependant, l'hésitation serait permise, car le couronnement de la stèle a disparu. Le druse qui a récemment commis cet acte de barbarie, croyait, dit-on, briser la tête du personnage. J'ai, depuis, entendu une autre version : le druse aurait plutôt mutilé une inscription (3). Vraie ou non, cette version, non moins que la première, excite nos plus vif regrets : au-dessus de cette tête étrange, il devait y avoir un symbole, un complément d'information, qui nous fixerait sur l'âge du monument. En tout cas, nous n'avons découvert aucune trace d'écriture cunéiforme sur ce qui reste de la stèle.

---

(1) La première fois, j'avais cru voir, toujours à l'aide de la même jumelle, les traces oblitérées du fruit mâle du palmier, tel qu'on le rencontre si fréquemment sur les monuments divers de l'art religieux mésopotamien.

(2) Il faut, pour l'appréciation de cette tête, tenir compte de la hauteur considérable du monument : le croquis de la planche reproduit le tableau dans sa perspective naturelle, le dessinateur étant supposé au pied du rocher, à 3 m. de distance horizontale. Au reste, toutes les têtes d'aigle des monuments mésopotamiens sont plus ou moins idéalisées et fantaisistes.

(3) On va même jusqu'à donner la traduction (l'original, dit-on !) de l'inscription : مالي قبالي شمالي يميني يميني شمالي.— Cependant le P. Lammens se souvient d'avoir remarqué, il y cinq ou six ans, que la tête du personnage était déjà martelée. Par contre, suivant les gens qu'il interrogea alors, il n'y aurait jamais eu d'inscription.

La date exacte de notre bas-relief m'échappe ; son origine précise elle-même ne laisse pas d'être embarrassante. Je ne sais si l'on a jamais signalé une représentation identique, même dans les pays à l'art desquels elle se rattache incontestablement. Les génies à tête d'aigle, du moins à ma connaissance, y sont généralement ailés et leur costume tout différent. Faut-il voir ici la transformation locale d'un modèle étranger ? J'y serais porté, si je ne me rappelais une stèle d'art manifestement néo-babylonien, découverte par le P. Lammens, et que j'ai publiée après lui (1) dans la *Revue Biblique* (2). Si, comme tout porte a le croire, la stèle du Ǵebel Akroum date du temps de Nabuchodonosor, il n'est peut-être pas trop hasardé de voir dans celle de Qabéliâs un monument sculpté à la même époque et par la main des mêmes conquérants. En tout cas, je ne crois pas qu'il vienne à l'esprit de quelqu'un de descendre plus bas que cette période de l'histoire orientale, qui a d'ailleurs tant marqué dans celle de la Syrie (3).

---

(1) *Musée Belge*, 1902 : *Notes épigr. et topogr. sur l'Emésène*, p. 37 et 50 du tiré à part.

(2) 1903, p. 600-604.—M. Weissbach, dans son récent travail (*Die Inschriften Nebukadnezars II im Wâdi Brîsâ u. am Nahr el-Kelb.* — *Wissensch. Veröffentl. d. D. O. G., Heft V*, p. 8, note 3) dit à propos de la stèle d'Akroum : « Die Darstellung (Mann mit spitzer Mütze und langem Gewand ; der Lœwe geht auf ihn zu) scheint mir nicht assyrisch oder babylonisch, sondern eher einheimisch phœnikisch zu sein. » — Je suis loin de partager l'avis du savant assyriologue. Comme lui, je n'ai pas vu le monument de mes propres yeux, contrairement à ce qu'il croit ; mais la seconde photographie qui m'en a été apportée par le P. de Martimprey ne laisse pas de doute sur son origine assyro-babylonienne. La coiffure pointue est trop mal conservée pour qu'on puisse en tirer une conclusion quelconque en faveur d'une origine *phénicienne*, et le vêtement du personnage n'est pas plus long que celui que porte Nabuchodonosor lui-même dans les reliefs si bien photographiés par M. v. Lüpke pour M. Weissbach. Un examen comparé de ces excellentes reproductions et de celle du relief d'Akroum me convainc, aujourd'hui plus que jamais, de l'étroite parenté des deux monuments, au moins au point de vue du style. — Au reste, que veut-on bien dire lorsqu'on parle de représentation *phénicienne* pour des régions qui, aux époques peu reculées auxquelles remonterait cet art local, étaient déjà aramaisées de langue et de nationalité ? Je n'insiste pas davantage sur ce point qui demanderait quelques développements.

(3) Il serait inutile d'en appeler au célèbre bas-relief symbolique de Meŝhed Murgab, qui représente Cyrus divinisé, sous des traits mixtes, égyptiens et assyriens. — Quant aux monuments du règne de Nabuchodonosor, on en connaît au moins deux groupes, outre le relief d'Akroum ; ce sont : d'abord, les reliefs et inscriptions du Wâdî Brîsâ, tout près du

RELIEF RUPESTRE BABYLONIEN DE QABÉLIAS (LIBAN)

Cependant, plus on réfléchit sur le sens de ce tableau étrange, plus l'esprit reste en suspens. La forme générale du sujet représenté est celle des stèles royales assyriennes conservées dans les Musées d'Europe, notamment celle d'Assournazirpal et de ses successeurs : mais peut-on en inférer que le personnage figuré soit un monarque assyrien, ou babylonien, Nabuchodonosor même, si l'on s'en tient à cette époque ? Le bâton ou le sceptre, emblèmes de commandement et de royauté, justifieraient, dans quelque mesure, cette hypothèse hardie (1). Mais, si l'impression générale produite par le relief est celle d'un monument assyro-babylonien, les détails de la draperie, le couvre-nuque dont la *tête d'aigle* est affublée (2), tendraient plutôt à réduire cette impression et inviteraient à voir dans le monument une œuvre plutôt locale, quoique exécutée sous l'influence des arts religieux mésopotamiens. La conception religieuse du tableau étant indiscutable, on aurait peut-être ici une représentation symbolique du Nahr Qabéliàs, ou mieux celle du génie tutélaire des sources qui le forment en s'y réunissant : l'isolement du monument dans cette gorge sauvage et inhabitée, sa position frappante sur le bord même du ruisseau qu'il surplombe de haut, la présence au même lieu d'une niche profonde qui a pu servir à abriter les offrandes, tout cela justifierait au mieux cette seconde hypothèse et prouverait que, comme le taureau d'"Ain el-Gadà, notre génie-aigle était, dès le VI[e] siècle avant J.-C. au plus tard, l'objet d'un culte spécial des dévots du voisinage. Une fois de plus, l'on toucherait du doigt, l'extraordinaire persistance des influences que la

---

Gebel Akroum, ensuite les textes du Nahr el-Kelb, que M. Langdon (*Recueil des travaux*, 1906, p. 23 et suiv.) croit être la *continuation* des précédents. Cependant il est plus probable que les textes du Nahr el-Kelb sont la *reproduction* plus ou moins retouchée de ceux du Wâdi Brîsâ : c'est la conclusion à laquelle arrive M. Weissbach, *Op. cit.*, p. 12.

(1) Dans cette hypothèse, la tête d'aigle serait encore un indice de royauté. Mais je ne connais pas d'exemple analogue dans l'histoire de l'art oriental.

(2) Je me suis demandé, par moments, si ce que nous avons tous pris pour une tête d'aigle ne serait pas le résultat trompeur des mutilations ou des érosions de la roche, et s'il ne faudrait pas plutôt restituer au personnage une tête humaine : dans ce cas, le couvre-nuque ferait bien partie de la coiffure royale. Mais ce doute est exagéré, bien qu'on doive souhaiter qu'un explorateur mieux outillé puisse examiner le monument de plus près, en s'aidant d'une échelle.

civilisation des bords de l'Euphrate et du Tigre exerça, à travers les siècles, sur les régions syriennes.

Les rochers du Liban et de l'Anti-liban réservent, sans doute, d'autres surprises à l'œil de l'explorateur averti : aussi, y avait-il un véritable intérêt scientifique à signaler sans retard cette stèle étrange, qui attend son interprétation définitive. Je livre le problème à de plus avisés, surtout aux assyriologues familiarisés de longue main avec les monuments de l'art mésopotamien.

Ksara (Cœlésyrie), 19 Juin 1906.

P. S. — Au dernier moment, je m'aperçois d'une omission qu'on taxerait d'impardonnable et qui le serait effectivement. Le relief d' 'Ain el-Gadâ est à rapprocher d'un autel à épigraphe nabatéenne remontant au 1er siècle de notre ère, découvert à Kanatha et aujourd'hui conservé à Souéida, dans la maison du gouverneur (1). La pose du taureau sculpté sur cet autel est presque identique à celle du taureau cœlésyrien ; l'animal y tient une place également proéminente et je ne serais pas éloigné de croire aujourd'hui que, dans le relief de Kanatha, comme dans celui d' 'Ain el-Gadâ, il est bien une image divine ou tout au moins un symbole divin, et non pas simplement un symbole de sacrifice, comme le voulait M. Clermont-Ganneau. Ce taureau représenterait-il le *Gad* si ingénieusement dégagé par M. Clermont-Ganneau du texte nabatéen ? Je pencherais pour l'affirmative, d'autant qu'une Τύχη *sémitique* n'est pas nécessairement toujours la personnification d'une *ville*.

Ces rapides observations me semblent trancher en faveur de MM. Lidzbarski et Littmann l'interprétation qu'il convient de donner au début de l'inscription de Kanatha : il faut décidément y voir deux noms propres, comme l'avait d'ailleurs proposé M. Clermont-Ganneau lui-même, antérieurement aux deux savants allemands.

---

(1) Pour la riche littérature du sujet, qu'il me suffise de renvoyer au *Répertoire d'épigraphie sémitique*, I, n° 53 et à Littmann, *Semitic inscriptions* (*Part IV of the publications of an American archaeological expedition to Syria in* 1899-1900), 1905, p. 93 seq.

422
92.06
B422
STACK
JAN 2 0 1968

BISR

IBN ABI ḤAZIM

BY THE

Rev. A. HARTIGAN, S. J.

Extrait des *Mélanges de la Faculté Orientale*
de l'Université Saint-Joseph, (Beyrouth).
I, p. 284-302.

BEYROUTH
IMPRIMERIE CATHOLIQUE
1906

BISR

IBN ABI ḤAZIM

Ṭaiy (1). His brother Sawâda is mentioned by the same author (2). In his death-poem the poet addresses his daughter (3) 'Umaira. Possibly the name is put here for a fictitious person, in order to conform the beginning of his elegy to the Nasîb of the ordinary Qasîda. Nothing, however, obliges us to assume that 'Umaira was not really his daughter. The *Kitâb al-Muwaššâ* (p. 54) says: « بشر عشق هند ». Dr R. E. Brünnow takes the Biśr in question to be our poet. If so, the Hind is she whom our poet alludes to in a verse transmitted by Ibn al-Aṯîr (يوم ظهر الدهناء) (4). But more probably the *Muwaššâ* alludes to the famous episode of Biśr and Hind, whose exchange of poems is preserved in the Mss 3070 and 3522 of the *Catalogue des Mss arabes de la Bibliothèque Nationale.*

The birth of Biśr can only be approximately fixed. It cannot have been much later than 525 A. D. This much, at least, we may conclude from the story of Biśr's first meeting with Ḥâtim of Ṭaiy. The story is too well known to be reproduced in detail here; and we shall content ourselves with briefly retracing the salient points of the episode.

Ḥâtim, already an orphan, was banished from his grandfather's hearth (5), and set to herd his flocks. One day, An-Nâbiġa aḍ-Ḍubyânî,

---

(1) *Liber Poëtis*, 145 f.

(2) *Ibid.*, 146 ; *Aġâni*, IX, 164.

(3) Al-'Ukbarî: *Śarḥ al-Mutanabbî*, II, 144, calls her his sister.

(4) Cf. Abkarius, روضة الادب, 64, where نُهَيْدة is to be changed to هنيدة. Cf. also *T'A*, V, 283 (but contr. *L'A*, VI, 340).

(5) So rightly *Aġâni*, XVI, 98 ; cf. Schulthess, *Diwân Ḥâtim*, 82 f. The story is likewise to be found in Ibn Qutaiba, 124 ; Ibn Nubâta, (Rasmüssen, *Addit.*,). Al-'Askarî, جمهرة الامثال, ٨٧, replaces An-Nâbiġa and 'Abîd by Al-Ḥuṭai'a. He evidently confounds the statement in *Aġâni*, XVI, 98, 5, with the story that follows lower down in the same page. He further substitutes for the poems, which the poets declaimed in Ḥâtim's honour, a few rajaz verses, of which he attributes the following to Biśr :

ما إنْ رأيتُ كابن سَعْد رجلا في الناس أندى راحة واكملا

فتًى اذا ما قال شيئا فعلا

The mention of Al-Ḥuṭai'a in this connexion is, of course, chronologically impossible. A poet, who still lived in the early part of Mu'âwia's reign, could not obviously have been a guest at the court of Ḥîra, at the period with which we are occupied. We shall see two more occasions on which Al-Ḥuṭai'a's name is falsely coupled with that of our poet. One of these anachronisms has been already dwelt on by Prof. Goldziher (*ZDMG*, XLVI, p. 6).

'Abîd ibn al-Abraṣ and our poet on their way to the court of Ḥîra, came across the flocks of Ḥâtim. The young herdsman responded to their appeal for a little refreshment by lavishly slaughtering three camels. The poets, understanding how they could best repay so generous a reception, broke forth into verses in honour of their host. Ḥâtim, remunerated beyond all his exspectations, insisted on his guests' leading away with them all that remained of his herds ; and, constrained by his insistance, they, at last, allowed themselves to be persuaded.

This is the first event in our poet's career, the date of which we can even approximately determine. The chronology of Ḥâtim of Ṭaiy is unfortunately too uncertain (1) to afford any basis for calculation. Luckily the history of 'Abîd ibn al-Abraṣ gives us the clue to the difficulty. 'Abîd was put to death by Al-Munḏir ibn Mâ' as-samâ'. That prince died in 554 A. D. (2). The meeting with Ḥâtim must therefore be anterior to that date. Further, in endeavouring to assign a date for the birth of Biśr, we must allow him enough time to be already a fully-fledged poet in 554 A. D., at latest. This brings us back *at least* as early as 530 A. D.

The conclusion at which we have arrived as to the date of Biśr's first meeting with Ḥâtim is, however, at variance with the text of the recital. All the authorities for the story represent our three poets on their way to the court of Ḥîra يريدون النعمان (3). There cannot be question of An-Nu'mân II (499-503), who was too early for Ḥâtim. Neither can there be a reference to An-Nu'mân III (580-602), long after the death of 'Abîd ibn al-Abraṣ. It is better to see in An-Nu'mân, especially with the variant An-Nu'man ibn al-Munḏir, another instance of Arabic chronological confusion, rather than explain it, with Caussin de Perceval (4), as a generic name for the kings of Ḥîra.

The poems in which Biśr eulogised Ḥâtim of Ṭaiy have not come down to us. We may, however, judge of their effect on Ḥâtim from the

---

(1) Cf. Schulthess, *oper. laud.*, p. 8

(2) The dates adopted throughout are those of G. Rothstein, *Die Laḫmiden.*

(3) Cf. *supra*, p. 285, n. 5. *The Muwaffaqiyât* (Schulthess, *oper. laud.*, p. 83) and *Aġânî*, *Ms. Goth.* (*ibid.*, p. 85) further define as النعمان بن المنذر.

(4) *Essai sur l'histoire des Arabes*, II, p. 608, n. 2. Cf. Rothstein, *oper. laud.*, 46, 6 ff.

characteristic incident told in the *Aġânî* (XVI, 107) (1). A body of the Banû Asad on a journey come across Ḥâtim, whose extravagances of generosity have reduced him to an extreme poverty. He possesses only a mare, her foal and a serving maid. Still the Asadites have need of a mount, and determine on asking Ḥâtim for his only steed. They wisely prelude their request by the recitation of the eulogious verses, which Bišr had composed in Ḥâtim's honour. Immediately, the young prodigal, seeing how the ground lies, makes them a present of his mare. The servant endeavours to secure at least the foal for her master. But, the young animal, straining after its mother, drags the maiden along with him, till Ḥâtim, spectator of the scene, insists on the strangers' leading off all three with them.

Bišr's personal connection with the generous Ṭaiyite did not end with their first meeting. He was one of those who partook of the generous hospitality extended to all comers by Ḥâtim during the sacred month of Raġab (2).

We have already seen Bišr initiated into the court of Ḥîra, under Al-Munḏir ibn Mâ' as-samâ'. He was likewise a welcome guest at the court of 'Amr ibn Hind, son and successor of Al-Munḏir. At least so we may conclude from two verses preserved by the *Aġânî* (XV, 87): and obviously addressed to the king 'Amr ibn Hind (3):

---

(1) Cf. *Muwaffaqiyât*, *ibid.*, p. 83 ; Al-'Askarî, *loc. cit.*, with meagre details. Ibn Nubâta (*loco citat.*) is obviously wrong in saying : فالشده الاسديّون شعرًا للنابغة فيه.

(2) For the second time the name of Al-Ḥuṭai'a is here (*Aġânî*, XVI, 98) coupled with that of Bišr. We have already seen the chronological difficulty of such a supposition.

(3) This, however, is contrary to the explanation of the *Aġânî*, line 19 ff.:

واما ابو عبيدة فانه ذكر انّ ابن الهَبُولة لمّا غنر عسكر حجر غنر مع ذلك زوجته هند بنت ظالم وأم اياس بنت عوف بن محلّم الشيباني وهي أم الحرث بن حجر وهند بنت حجر ولابنها الحرث ابن يقال له عمرو وله يقول بشر بن ابي خازم ..... قال وبنتها هند هي التي تزوّجها المنذر بن ماء السماء اللخمي

Thus the 'Amr of our verse would be son of Al-Ḥâriṯ, who was son of Ḥuġr by Umm Iyâs. In the assertion there are two important errors. 1°) We nowhere hear of a son of Al-Ḥâriṯ, called 'Amr. 2°), Al-Ḥâriṯ himself was son of 'Amr and, therefore, grandson, not son of Ḥuġr Akil al-murâr (cf. *Aġânî*, VIII, 62-65 ; XI, 63 ; cf. Lyall يوم الكلاب : *Nœldeke-Festschrift*, p. 133, etc.). We have all the less difficulty in rejecting the opinion of the *Aġânî* as to the identification of the 'Amr of our verse, that we have a flagrant instance of inaccuracy in the same context. Hind, spouse of Al-Munḏir ibn Mâ' as-samâ' is there

(1) فالى ابن ام اياس أعملُ ناقتي   عمرو فتنجح حاجتي او ترجف
مَلِكٌ اذا نزل الوفود ببابهِ   عرفوا غَوارِبَ مُزْبِدٍ ما يتْرُفُ

An event (2) of paramount importance in the career of Biśr occurred later on, in the reign of An-Nu'mân ibn al-Mundir (580-602). A large number of tribal notables were assembled round the throne of An-Nu'mân, when, one day, he announced his intention of investing, on the morrow, the noblest of the Arabs with a robe of honour. Aus ibn Hârita was then in the full renown of his generosity, and worthy to be set in rivalry with Hâtim himself (3). Next day, Aus alone was missing from the audience-hall. He feared that another than he might be chosen; in which case, it were better that he should not be a witness; whereas, if he had the good fortune to meet the prince's choice, he knew he would be sent for, and his preeminence acknowledged. The prince's choice did in reality fall on Aus, and, as he had foreseen, he was summoned to lay aside all fear, come to the presence, and be clothed with the robe of honour. So singular a distinction could not fail to arouse the jealousy even of his own people. They cast about for a poet who would drown in a torrent of

---

made to be daughter of Hugr and of Umm Iyâs, thus sister of Al-Hârit and aunt of the 'Amr of whom Biśr speaks. But, we know from different authorities (Yâqût, II, 709; Bakrî, 364; Tibrîzî, on *Mu'al.* Al-Hârit, 84; Lyall, *Nœldeke-Festschrift*) that Hind was daughter of Al-Hârit ibn 'Amr, ibn Hugr, Akil al-murâr. The identification of 'Amr ibn Umm Iyâs with the king 'Amr ibn Hind, is rendered more probable by reference to *Mu'al. Al-Hârit*, 84 (edit. Lyall), where the same epithet occurs. On the name Umm Iyâs or Unâs, cf. Nœldeke, *Fünf Mu'allaqât*, I, 83. Contrary to general usage *Agânî*, VIII, 65, Al-Kalbî (Lyall, *Nœldeke-Festschrift*, p. 136) represent her as wife, not of Hugr, but of his son, 'Amr ibn Hugr (so Caussin de Perceval, II, p. 269; Rothstein, *oper. laud.*, 91, *penult.*).

(1) *T'A*, VI, 124; *L'A*, XI, 30: قال ابن ام اياس ارحل ناقتي   عمرو فتبلغ حاجتي او ترحف where قال is clearly a mistake for فالى. The reading أعمل is better than أعمل of *Agânî*, because عمل cannot be active in the sense required by our context. The reading أعمِلُ, besides, makes the scansion easy and avoids the poetic licence إياسِ for إياسَ.

(2) *Kâmil*, 133; Ibn al-Atîr, يوم ظهر الدهناء, I, 262 (edit. Cairo); *Hiz.*, II, 262; IV, 111. For a less accurate account, cf. *Sarh Sawâhid al-Kaśśâf*, 144 (verse ending تاتيني). A good instance of the later treatement of such stories by the Arabic litterateurs may be had in *Anîs al-Galîs*, I, 357, (almost identical with Freytag, *Chrestomathia*, 41).

(3) Cf. story in *Kâmil*, *ibid.*; *Hiz.*, *ibid.*; Ibn al-Atîr, *ibid.*; Schulthess, *oper. laud.*, p. 82.

obloquy the prestige of such a signal favour (1). Biśr, enticed by the offer of 300 camels, offered to become their instrument. His proposition was eagerly welcomed. It was not the first time that Biśr had ventured to satirise the powerful chief of the Banû La'm. The *Ḫizânat al-Adab* (2) has handed down to us four verses of a satire hurled by our poet, against the B. La'm, and especially Aus ibn Ḥâriṯa ibn La'm. The attack was provoked by the treachery shown by the fellow tribesmen of Aus to the B. Badr, subtribe of the Fazâra, at that time in alliance with the B. Asad. On Biśr, as شاعر قومه, devolved the duty of avenging his allies. When, therefore, the poet took on himself to assuage by a fresh attack the jealousy of the partisans of Aus, this latter fell suddenly on the coveted herd of 300 camels and drove them off. Biśr succeeded in escaping unscathed, and sought the protection of his kinsmen of Asad. These espoused his cause, and paid the penalty at the battle of Ad-Dahnâ' (3). The poet succeeded in saving his life, and took refuge with Ǵandab ibn Ḥiṣn al-Kilâbî. Aus, hearing of his asylum, sent to ask his surrender, and Ǵandab, untrue to

---

(1) The rôle attributed to Al-Ḥuṭai'a in this scene is to be discarded, with Goldziher (*ZDMG*, XLVI, p. 5). Cf. *supra*.

(2) IV, 316 : The following seems certainly to belong to the same poem :

فألك والشعاة من آل لامر   كذات الضِغن تمشي في الرفاق

where *'Ubdb* reads فأني .(Cf. *L'A*, XI, 410 ; XVII, 124 ; *Ṣiḥ.*, II, 85; *'Ubdb* (Lane رفق) ; *Muḫaṣ.*, XIII, 129).

If, as the metre and rhyme testify, the verse : (*L'A*, III, 249)

وملنا بالجفارِ إلى تميم   على شُعث مُجلحة عتاق

is part of the same poem, the date of this first attack on Aus must be posterior to the battle of Ǵifâr (cf. *infra*). Six other detached verses attributed to Biśr may likewise be ranged under this poem.

(3) Ibn al-Aṯîr, I, 262. Al-Mubarrad is silent as to the manner in which Biśr came into the possession of Aus. Hibat Allâh (*Muḫ.*, 71), the *Ḫiz.*, II, 262 ; Ibn Qutaiba, 146, pretend that the poet was wounded in an attack on the Ṭaiyite tribe of B. Nabhân, and by them handed over reluctantly to Aus. This version has the disadvantage of representing the latter as content to wait for an accidental opportunity of getting his foe into his hands. Abû 'Ubaida, the authority followed by the *Ḫiz.* in narrating the event, moreover quotes an opinion, according to which Biśr was never taken captive by the Nabhân, but handed treacherously over to Aus by An-Nu'mân ibn Ǵabala, ibn Wâṯil, ibn al-Ǵulâḥ al-Kalbî, whose mother was from the tribe of Ṭaiy, and so tribeswoman of Aus.

his pledge, handed over Bišr to his enemy. The poet had little to hope for. A fire had been kindled for him, or, according to others, he was to be enclosed in a camel's or ram's skin, and left to perish in this strange cage. Rescue came from an unexpected source. Aus's mother, Su'dâ, had been foully satirised by Bišr (1). Less passionate, however, than her son, she understood too well the effect on posterity of the ignominious verses to which her name must remain attached, not to try and remedy the evil. She conjured Aus, therefore, to win over the poet by his generosity. It is significant to remark Su'dâ's words: «*None other than he* shall wash off (2) from you the effects of his handiwork», and the precision with which we are told that Bišr opposed, in the sequel, five panegyrics to the five satires he had hurled against Aus. It is hard to dissociate these indications from the superstitious terror attached to the utterances of an angry poet (3).

These events took place in the reign of An-Nu'mân ibn al-Mundir, and are consequently posterior to 580 A.D., date of that prince's accession to the throne of Ḥîra. They were, further, subsequent to the battles of An-Nisâr and Al-Ǵifâr, as is evident from the reference to these battles in *Muḫ.*, 67, vs 5 ff; 69, vs 3 ff (4). Unfortunately the date of these two engagements

---

(1) The ذِكْر ألامّ is too common a strategy in Arabic poetic warfare to need more than a passing mention here.

(2) For غسل cf. e. g. Al-Ḥansâ' (Beyrout, 1896), 117, v. 3.

(3) Cf. Goldziher, *Abhandlungen*, p. 26 ff. The story of Su'dâ's interference, as told by Abû 'Ubaida (in *Ḫiz.*) and by Hibat Allâh on the authority of Abû Muḥammad al-Aḫfaš (?), is evidently from a common source, though probably the two versions are independant of each other. Thus Hibat Allâh says (p. 71, l. 5) وهو يومئذٍ يحمي اصحابهُ, while the *Ḫiz.* perhaps better وهو يومئذٍ يحمي احد أصحابه الخ. Later the اخذت (؟ اِخذتْ) لكانما اخذت بو الخ of *Ḫiz.* is probably a slip for the لكانما اخذت به هدنا الخ. It is noteworthy that Hibat Allâh makes Su'dâ refer to the former attack of Bišr on Aus, an allusion of which there is no trace in the *Ḫiz.* To the story, which is repeated in the *Ḫiz.*, Hibat Allâh adds, on the authority of 'Abd Allâh ibn Ṣâliḥ al-'Iǵlî (died in 211 of Hegira according to Ibn Ṭaǧrî, النجوم الزاهرة في ملوك مصر والقاهرة, I, 218), various details of Bišr's capture, and especially his augury from the flight of birds (زجر الطير). The renown of Asad for skill in augury and for superstitious obedience to its warning, (*Murûǵ aḏ-Ḏahab*, III, 341 ; cf. e. g. *Aǵâni*, X, 38) is, perhaps, responsible for the insertion of the story.

(4) Cf. also *supra* p. 289, n. 2.

can only be approximately fixed. According to Abû 'Ubaida(1), they were posterior to the battle of Ġabala, and the proof of this assertion lies in the leadership of Ḥâġib ibn Zurâra. Up to the day of Ġabala, Laqîṭ appears as leader of Tamîm, in succession to his father Zurâra, especially in the affair of the ransom of his brother Ma'bad (*Aġânî*, X, 20). At An-Nisâr Ḥâġib is head of Tamîm, which points to the death of Laqîṭ, death which we know to have occurred at Ġabala (*Aġânî*, X, 40 ; *Al-'Iqd*, III, 66 ; Yâq., II, 24 ; Bakrî, 230, etc.). More decisive still is the reference in *Muḥ.*, 69, v. 2 to the death of 'Utaiba ibn al-Ḥâriṭ ibn Śihâb (2). That event took place at the battle of Ḥauw (Rasmussen, *Hist.*, 123 f. ; Bakrî, 325 ; Yâqût, II, 500, 15 ; 501, 6 ; *Al-'Iqd*, III, 110 ; Ibn Duraid, 138). If the *Aġânî* be right in attributing to 'Utaiba an active part in the pillaging of the Persian caravan, we are obliged to throw back the date of Ḥauw to some year after 590 (3). The garment episode must then be placed between 590 and 602 A. D., date of An-Nu'mân's death. That the scene took place before An-Nu'mân, we have seen from the authority of all the versions of our story.

We next find a passing mention of our poet in *Aġânî*, XIX, 75, 3 *ab infra*. Al-Barrâḍ (4), the castaway Kinânite, charges Biśr to announce to the notables of Quraiś his murder of 'Urwat ar-Raḥḥâl. The propitious arrival of the Kinânite tribe of the B. Ḥâriṭ, with their leader Ġalîs ibn Yazîd, relieves the poet of the responsible mission, and he disappears from

---

(1) Quoted by Al-Anbârî, *Śarḥ al-Mufaḍ.*, in a long excursus devoted to the يوم النسار *à propos* of Thorbecke, XXX, 30. Other authorities on these « days » are : Ibn Rašîq, *'Umda*, II, 240, 250 ; *Al-'Iqd*, III, 110 (in l. 4 for يوم الفجار read يوم الجفار) ; Ibn al-Aṯîr, I, 258 ff ; Bakrî, 591. There are occasional references in poems of An-Nâbiġa and 'Abîd ibn al-Abraṣ.

(2) Biśr alludes to same event in *T'A*, IV, 386 and *L'A*, VIII, 287 :

واوجرنا عتيبة ذات خرص كانّ بنحره منها عبيرا

(3) Cf. Nœldeke, *Sasaniden*, p. 257, n. 3.

(4) Al-Barrâd in addressing Biśr is made to call the Quraiś قَوْمُكَ (cf. Caussin de Perceval, I, p. 304 : « un Coraychite nommé Biśr, etc. »). The mistake is due to a confusion of the Asad ibn Ḫuzaima with the Asad ibn 'Abd al-'Uzza, who were really a tribe of the B. Quraiś.

the scene (1). Unfortunately, the date of the battle of Naḫla is too uncertain to allow of our precising the date of this passing appearance of Biśr. We are probably safe, however, in putting the battle between 585 and 590 A. D.

The story of Biśr's death is as follows (2). Raiding the Abnâ' (a collection of subtribes of Amir ibn Ṣa'ṣa'a) he was wounded by a young man, whom he nevertheless succeeded in taking prisoner. A little later feeling the grip of death, he released his prisoner, bidding him announce to his friends that he had slain Biśr ibn Abî Ḥâzim. Then surrounded by his followers he broke forth, at their bidding, into the elegy on himself handed down in *Muḫ.*, 81. Yâqût (I, 835) precises the slayer of Biśr and the spot where he received his death-wound. According to him he fell a victim to the arrow of Nu'aim ibn 'Abd Manâf ibn Riyâḥ al-Bâhilî. Wounded at Tarġ, he was overtaken by death at Ar-Radh in the territory of Qais (cf. Yâq., II, 773-4; Zamaḫ., *Lex. Geogr.*, 78) and buried there (*Muḫ.*, 81, *ult.*).

How close the death of the poet followed after the reconciliation with Aus, we cannot say precisely. But, the activity, which he is represented as showing at the time he met his death, inclines us to approach this last date of his carreer as near as possible to 590 A. D., when the poet was already, probably, on the threshold of his sixtieth year.

The extant poems of Biśr include, besides the six handed down by Hibat Allâh, a « Muġamhara » (3) and three Qaṣîdas (of 22, 38, and 52 verses resp.) found only in the *Mufaḍḍalîyât* (4). The isolated verses attri-

---

(1) The Asad took no side in the wars that followed (*Aġânî*, XIX, 77, 3). An-Nâbiġa, however, represents them as having taken part in the battle of 'Ukâẓ (XXIX, 16).

(2) *Muḫ.*, 80 f.; *Ḥiz.*, II, 262 on the authority of Muḥammad ibn Ḥabîb's (Brockelmann, *Litt.*, I, p. 106) كتاب من قتل من الشعراء. A discrepancy occurs between the two authors in the definition of the Abnâ'. The *Ḥiz.* speaks of والة, while the *Muḫ.* calls them والة with the support of the other authorities where the verse occurs (cf. *infra*). The *Muḫ.*, is, of course, wrong in reading ابنة ثنيان بن ذهل for ابنة ذهل بن ثنيان (with *Ḥiz.*; Ṭab., III, 2360; *L'A*, *s. v.* سلل; Bakrî, 41).

(3) Cf. *Ġamhara*, (éd. Cairo), p. 104; Abkarius, *Tazyîn*, 115; *Ṭirâz al-Maġâlis*, 32; *Mufaḍḍalîyât*; *Masâlik al-Abṣâr* (Brit. Museum, *Add.*, 9589).

(4) The Vienna Ms. omits many verses.

buted to Bišr are mainly to be found in the large dictionaries, and in the geographical works. These fragments, which number 131 verses, may be divided, with due regard to the exigences of metre and rhyme, into 30 poems, without, of course, our being able to guarantee that all the verses of the same rhyme and metre belonged originally to the same poem. The predilection of the poet for the Wâfir metre is worth noticing. Out of the ten poems, which we possess more or less fully, seven are in that metre (1).

These remarks help us to form an idea of what the Dîwân of our poet once contained. That Dîwân was still extant in the 17th century. The author of the *Ḥiz.* tells us expressly that he had in his possession a Cufic Ms. of the Dîwân, from the hand of Abû 'Ubaida himself. Besides this Śarḥ of Abû 'Ubaida, the poems of Bišr were commented by al-Aṣma'î (739-831), Ibn as-Sikkît († 857), and As-Sukkarî (827-888) (2).

His position in the *Ǵamhara* and the *Mufaḍḍalîyât* attest the respectable place occupied by our poet among his brother-poets of the pre-Islamitic period. He is named by Abû 'Amr ibn al-'Alâ' side by side with An-Nâbiġa as a فحل من الشعراء (3). According to the same critic it was the poem of the *Mufaḍḍalîyât*, the opening verse of which is :

أحقّ ما تقول ام احتلام امر الاهوال اذ صحبي ينام (4)

that entitled Bišr to bear the epithet of Faḥl (5). According to Ibn Rašîq (*'Umda*, I, 83) (6), Farazdaq and Ǵarîr both assigned to Bišr the palm of Arabic poetry, the former for *Muḫ.*, 82, v. 1, the second for *ibid.*, v. 2.

---

(1) The rest is made up thus : Ṭawîl, one long poem and eleven (11) fragments ; Kâmil, the Muǵamhara and three fragments ; Basiṭ, three fragments ; Wâfir, twelve (12) fragments ; Mutaqârib, one long poem (*Muḫ.*, 69 ff).

(2) *Fihrist*, p. 158. The work (p. 53) makes no mention of the Śarḥ of Abû 'Ubaida, but the remark وكان في بيته ديوان العرب probably includes our poet also.

(3) Ibn Qutaiba, 145 ; *Aġâni*, IX, 164 ; *Ḥiz.*, II, 262. On Abû 'Amr as a critic, cf. Goldziher, *oper. laud.*, 135 ff.

(4) Cf. *Aġâni*, IX, 164, 26 ; *T'A*, *s. v.* حلم.

(5) So the commentaries of *Mufaḍ.*, except that of Cairo. The *Ṭirâz* (32) perhaps rightly, makes Abû 'Amr endow the poet with the title on account of the Muǵamhara poem.

(6) Quoted in *Muzhir*, II, 240.

A page later, they both assign the preeminence to quite different poets, which gives some point to the remark of I. R. that : وهذا يدلُّ على اختلاف الاهواء وقلّة الاتّفاق.

II

SOME NOTES ON BIŚR'S POEMS

It is noteworthy that the poems of Biśr in the collection of Hibat Allâh (1) are to be found nowhere else (2). This fact, joined with the impossibility of determining to what school of philologues belonged 'Abd Allâh ibn Ṣâliḥ al-'Iǵlî, whom Hibat Allâh gives as his authority for the poems, leaves it obscure to what recension of the Dîwân these six poems are due. In the brief marginal commentary, besides explanatory philological and historical notes occasional variant readings are drawn attention to (p. 67, v. 1, 4 ; 77, v. 8 ; 78, v. 5; 79, v. 6, 7, ult.). Unfortunately we do not know whether the notes originate from Hibat Allâh himself, or whether he adopted them as they stand from Al-'Iǵlî. The reference on page 81 is more probably to be understood of their philological works, than of any work of theirs on the poems of Biśr. We are thus reduced to the internal criticism of the poems, without having other support from exterior sources than that furnished by occasional citations in Arabic authors

*
* *

Poem I. — V. 7, cf. Bakrî, 295 ; =v. 11, cf. *T'A* and *L'A*, *s. v.* ولا ; Maidânî, II, 233 ; Freytag, *Prov.*, I, 712; = v. 12, cf. *T'A* and *L'A*, *s. v.* ذا ; Maidânî, Freytag, *ibid.* (cf. *Maǵmû'at al-Amṯâl* (Beyrout, 1312 H.) II, 284).

The Nasîb is scarcely in its original form. The return of the poet, in v. 4, to describe his emotion at the moment the intended departure was announced is awkward, after he has told us, in v. 3, certains

(1) *Muḫtârât Śu'ara' al-'Arab*, p. 66-83.

(2) The same is true of those of Mutalammis (cf. Vollers p. 162). For the critical value of the recension, in so far as Mutalammis is concerned, cf. the *Diwân* (Vollers) p. 162 ff ; for what concerns Al-Ḥuṭai'a, cf. *Diwân* (Goldziher), *ZDMG*, XLVI, p, 50 f. .

details of the journeying. The transposition of vs. 3 and 4 brings آذن of v. 2 very near that in v. 4, استتن of v. 3 very near that of v. 5. If we omit v. 4 we still have the awkward repetition of استتن, but, at least, the train of thought is not interrupted, and the simile of v. 5 follows naturally close on v. 3. The artificial repetition of آذن in vs 2 and 4 and استتن in 3 and 5 is no argument for conserving the traditional order. On the contrary, it is rather suggestive of a later retouching. V. 9 has no grammatical connection with what precedes or follows (تجلى is evidently to be changed to تجلى as is shown by تظهر of margin); v. 13 has no connection with v. 12. These disconnections point at least to lacunæ, lacunæ which we should infer, in any case, from the absence of all reference to Aus, and all virulent attack on Su'dâ. These lacunæ once admitted, nothing obliges us to reject entirely v. 9, which may have had in the original poem its logical connection. V. 4 ought in any case be rejected. The second half of the poem is occupied by Biśr's favourite افتخار for the defeat of 'Amir and Tamîm in the war of which the battles of An-Nisâr and Al-Ġifâr are the two principal landmarks. If, as Ibn al-Aṯîr (1) and Al-Anbârî (2) pretend, Ṭaiy fought with Asad at An-Nisâr, it is strange to find our poet, in his attack on the Ṭaiyite tribe of La'm, boast of victories gained with the aid of those he satirises. The repetition of the same boast in poem II, however, seems to safeguard the authenticity of the افتخار here (3). In line 13 we must read ملوك or حلول for حلوك (?). The صدر is practically identical with II, 11.

*
* *

Poem II. — For v. 7, cf. Al-Ḥansâ', 117; = for v. 11, cf. As-Suyûṭî, *Al-Itqân fî 'Ulûm al-Qur'ân*, 157.

The poem, as a whole, seems genuine, though with a probable lacuna between 5 and 6. The transition to the افتخار is here perfectly natural (4).

---

(1) On يوم النسار.

(2) *Śarḥ Mufaḍ.*, on Thorbecke, XXX, 30.

(3) Cf. also p. 289, n. 2.

(4) Cf. *Al-Ḥamâsat al-Baṣrîya*, where Biśr says :

أتوعدني بقومك يا ابن سعدى وما بيني وبينك من زمام

متى ما أذعْ في اسد تجبني على خيل مسوّمة صيام

2b is corrected from *Maǵmû'at al-Ma'ânî*, 180.

V. 17 is identical with v. 10 (p. 78), which is, however, necessary to introduce v. 11. The verse in our poem cannot, therefore, be original. الجفان of v. 14 is obviously a mistake for الجفار. The margin explains مولّمة of v. 15 as descriptive of an eagle, which agrees well with طلوب. But nowhere else is the word مولّمة applied to the eagle. The Dictionaries speak of it only as epithet of bull, gazelle, etc. Further, *T*ᵏ*A*, IX, 395 and *L*ᶜ*A*, XVII, 403 cite the verse thus :

وأفلت حاجب تحت العوالي على شوهاء تجمع في اللجام

(where both explain شوهاء as steed of Ḥâǵib, cf. *Al-Aḍḍâḍ,* 183 ; Ibn as-Sikkît, 329) while Ibn al-Aṯîr and Al-Anbârî (*loc. cit.*) quote two verses :

وأفلت حاجب جوب (؟) العوالي على شقراء تلمع في السراب
ولو ادركن رأس بني تميم عفرن الوجه منهُ بالتراب

Al-Anbârî reads فوق for جوب and شقاء for شقراء. Cf. finally the Muǵamhara poem v. 15. It is pretty clear that the صدر, which recurs in these different verses, cannot have stood originally in all of them. Unfortunately our authorities for the verses just cited are too untrustworthy to allow of our deciding definitely by them on the authenticity of verse 15.

*
* *

Poem III. — For v. 1, cf. Bakrî, 810; Yâq., III, 279; = v. 2, cf. Bakrî, 810; = v. 7, cf. Yâq., III, 113 ; *T*ᵏ*A*, *L*ᶜ*A*, *s. v.* سلر ; = v. 13, cf. *Asâs*, *s. v.* بعر ; *Ṣinâᶜatain,* 84; *Bânat Suᶜâd* (ed. Guidi, 116) ; Ibn Qut., 146; = v. 15, Freytag, *Prov.*, II, 553; Yâq., II, 89 ; IV, 779 ; Bakrî, 250 ; *T*ᵏ*A*, *Ṣiḥ.*, *s. v.* جفر and غرم ; *Al-Iqtiḍâb*, 316 ; *Al-Itqân fî ᶜUlûm al-Qurᵓân*, 161 ; Al-Anbârî, *loc. cit.*; Ibn al-Aṯîr, II, 259; = v. 16, *Adab al-Kâtib* (Grünert), 82; *Al-Iqtiḍâb, ibid.* ; Ǵâḥiẓ, *Bayân,* II, 53 ; Sîbawaihi, I, 32 ; *Al-ᶜIqd,* III, 410 ; Al-ᶜAskarî, *Ǵamharat al-Amṯâl,* 218 ; Damanhûrî, 79 ; Damâmînî, 82 ; Al-Hamdânî (Müller), 244 ; As-Sikkît, 629; *Muḥaṣ.*, V, 105 ; Dicts., *s. v.* روب ; Al-Anbârî, *ibid.* ; Ibn al-Aṯîr, *loc. cit.* ; = v. 17, *Al-Iqtiḍâb, ibid.* ; Bakrî, 315 ; *T*ᵏ*A*, *L*ᶜ*A*, *s. v.* نعر and طعر ; *Mufaḍ.* (Ms. Cairo), 233 v. ; Al-Anbârî, *ibid.* ; Ibn al-Aṯîr, *ibid.*

The poem, as a whole, seems genuine, but with lacunae. The Nasîb, however, presents some difficulties. It may be made up of two distinct pieces, one addressed to Salmâ (v. 2 and 4), — whose name recurs frequently in Biśr's poetry, (cf. e. g. *Muḫ.*, p. 66, 1 ; 68, 3) ; — the other to Lailâ (1 and 3) (1), each being, however, incomplete as it stands. The pronoun in تغنيه (v. 3) evidently refers to the رسم (v. 1) and should follow close on it. The pronoun ها of v. 4 can only refer to منازل of v. 2, from which it is awkwardly separated by v. 3. We should, therefore, have to chose between the two combinations. It is possible, however, to defend the text as it stands, by taking Salmâ as the mountain (2) of Ṭaiy, and referring the pronoun in تغنيه to the general idea expressed by ومقام. Bakrî is perhaps right in reading منها for سلمى. V. 5 seems to require v. 4. Between 5 and 6 there seems to be something missing. The ها of هيجتها can only refer to the اراكية, which could scarcely be subject to تستحق الزمام. The repetition of ضحى is further suspicious. There is probably a line or more omitted where the she-camel is introduced. It is obvious, besides, that we have here an imitation of *Muḫ.*, 87, v. 3-6. Thus v. 5 echoes 87, v. 3 and 4 (على فرع ساق). The سراة الضحى reappears in 87, v. 5, and كأن قترودي in *ibid.*, 6, where the same simile of the he-ass and his herd is reproduced. V. 15 presents a metrical rarity, of which there are, however, some examples (cf. Vernier, *Grammaire arabe*, II, p. 581). Ibn al-Aṯîr, Bakrî, As-Suyûṭî, *T'A* obviate the difficulty by caesura (إذماء). Similarly in v. 17 all the authorities cited above read فعالوا لماما, except *T'A* and *L'A*, which transpose and read : فعالوا غداة قتوا لماما. Both *T'A* and *L'A*, *s. v.* طعم ; Bakrî, 315 ; *Mufad.*, II, 233v. add to v. 17 the following:

نعامًا بخطمة صُعر الخدو   دِ لاتطعم الماء إلاّ صياما

which is found as an isolated verse in *T'A*, *L'A*, *s. v.* خطم.

* * *

Poem IV. — For v. 1, cf. *Mufaṣṣal* (Broch), 97 ; *Ḥamâsa*, 145, 438 ; *Al-Muzhir*, II, 176 ; *Ḫiz.*, II, 261 ; Ibn Ya'îś, 810 ; *Kâmil*, 440 ; =

(1) For several names of women in the same Nasîb, cf. Aḫṭal, 146, v. 3-4.

(2) Yâqût says expressly (III, 279) that Śarq was in the mountain of Ṭaiy, and Bakrî says (810) that it was facing 'As'as.

v. 3, cf. Ibn Ya'îś, *ibid.*; = v. 4, *Asâs*, *L'A*, *T'A*, *s. v.* وق; = v. 6, *L'A*, *s. v.* عطو; = v. 17, Bakrî, 488; = v. 22, *ibid.*, 306.

The author of the *Ḥiz.* tells us (II, 262, *ult.*) that this poem contains 24 verses. That means that, in the Dîwân of Biśr, in the autograph copy of Abû 'Ubaida, this poem had four verses less than in the recension of the *Muḥ.* It is a far more general experience that Arabic poetry became expanded rather than curtailed in the course of centuries, and the critical examination of our poem seems to bear out the experience. Thus v. 2 has all the appearances of a scribal glose, the صدر being the response of the scribe to the عجز of v. 1. Then why should the «prolongation of desire» make him forget love verses? We should understand if he had said «prolongation of estrangement». Further, the line is omitted by Ibn Ya'îś *loc. cit.* The طول الشوق is awkward immediately before مطال الشوق of line 3. The latter verse is essential to v. 4 the قرينة being taken up in that verse by the pronoun ها of دلالها. In v. 9 (1) there is a sudden change of subject, and the poet addresses himself. Such changes are frequent and might stand here. But in the عجز of v. 9 he introduces the she-camel, which should then be described in following verses. But v. 10 has no reference to the camel, changes the subject, and introduces Lailâ instead of Asmâ of v. 1. The عجز is strange after his self-exhortation to give her up in v. 9. If, on the other hand, we reject v. 9 and 10, the chain of thought is unbroken, and the grouping of the verses become quite normal. Vs. 4-6 describe the beloved; vs. 7-8 contain a mild reproach and an assurance of the poet's fidelity. In v. 11 the poet threatens to treat Asmâ as he had treated others, and so prepares the way for the description of the she-camel (حرجرة), which thus replaces the ناحية of v. 9, of which there is no further mention. Lastly, the صدر of vs. 21 and 28 can scarcely he original in both. In v. 21, however, it is indispensable to the preceding verses. We are therefore led to discard the صدر of v. 28. The عجز, further, is weak. After the description of Aus in the preceding verses, it is doubtful praise to say that he is neither غمر nor مضاف. In discussing the authenticity of vs 2 and 10, I have passed in silence over a point of some importance, I mean the recurrence of

(1) Cf. *T'A*, V, 283; *L'A*, VI, 340.

نوارق in the sense of « love-verses », or simply « verses ». The use of the word in this sense might have been made an argument against the authenticity of the verses, but it is more important to prove independently that the only two supposed pre-Islamitic verses, where the word قافية has the modern sense (1), are not really from the hand of a poet of the Ǵâhilîya, but interpolations introduced between the 8th and the 12th centuries. With the exception of the four verses we have been led to reject, the whole of poem IV seems authentic, and presents a good specimen of our poet's style. The rejection of four verses reduces the verses to the number attested by the *Hiz.*, as being contained in the autograph of Abû 'Ubaida. It would, however, be rash to assert that the twenty four that remain are identical, even admitting variants, with those in the older manuscript.

*
* *

Poem. V. — For v. 2, cf. Yâq., I, 536 ; = v. 18, cf. *T'A, L'A, s. v.* عجاز ; = v. 19, *T'A, L'A, s. v.* عجاز and هنز ; *s. v.* هنز ; *Ṣiḥ.*; = v. 21, *Asâs, s. v.* سجد ; Ibn Qutaiba, 146 ; = v. 22, cf. *T'A, L'A, s. v.* سقف ; *L'A, Ṣiḥ., s. v.* عبر and دسر ; *Muḫaṣ.*, VII, 165 ; Alûsî, *Bulûǵ al-Irab,* III, 380 ; = v. 23, cf. Ibn Qutaiba, 146 ; = v. 25, cf. Ibn Qutaiba, *ibid.* ; *Al-Aḍdâd,* 149 ; *Al-Itqân fî 'Ulûm al-Qur'ân,* 161 ; *Muḫaṣ.*, XVI, 134 ; *L'A, T'A, Ṣiḥ., s. v.* قمح ; = *v.* 26, cf. *T'A, L'A, s. v.* قسط .

The whole poem is genuine, making due reserves for individual lines. Thus the صدر of v. 4 is repeated in the *Mufaḍ.*, where it seems in its proper place (2); v. 5 can hardly be as Biśr wrote it, and is scarcely remedied by the variant of the margin. V. 7 ought perhaps be rejected as v. 6 goes better with v. 8, and the recurrence of حلل in vs. 3, 7, 9 is awkward. The

---

(1) Cf. Goldziher, *oper. laud.*, 93, n. 1. Biśr elsewhere uses قوافي of satiric verses in *Muḫ.*, 67, v. 1 (where variant is مُغَنِّيَات) and Bakrî, 842 :

قوافٍ عُرّمٌ لن يَسبقوها ... وَإن حَلّوا بِسَلمى فالوراق

which very probably forms part of the poem against Aus in *Hiz.*, IV, 316.

(2) Cf. for same صدر Nœldeke, *Fünf Mu'al.*, II, p. 26.

awkwardness of v. 18 is avoided by adopting the marginal reading, which is further attested by *T'A* and *L'A*. Similarly the صدر of v. 22, of which I fail to see the meaning as it stands, is to be changed to مُبْدِة الثّالِب ذات ذُمّر with all the authorities cited above.

*
* *

Poem VI. — For v. 1, cf. *Asâs*, *T'*A, *L'*A, *s. v.* عرق ;=v. 2, cf. *Kâmil*, 43 ; Al-'Ukbarî, *Šarḥ al-Mutanabbî*, I, 144 ; Alûsî, *Bulûġ al-Irab*, III, 108 ;=v. 3, cf. *T'A*, *L'A*, *s. v.* لهب ;=v. 4, cf. *Ḫiz.*, II, 262 ; Kumait, 9 ; *T'A*, *L'*A, *s. v.* ندب ; *T'A*, *s. v.* قرط ; = v. 5, Freytag, *Prov.*, I, 123 ; Bakrî, 15 ; *Mufaḍ.*, II, 171 v. ; Ibn Duraid, I, 56 ; Alûsî, *oper. cit.*, III, 108 ; *L'A*, *T'A*, *Ṣiḥ.*, *s. v.* قرط and دهر ; = v. 6, cf. Yâq., II, 773, 774 ; Zamaḫšarî, *Lex. Geog.*, 78 ; *T'A*, *L'A*, *s. v.* باب ; = v. 7, cf. *Muzhir*, II, 240 ; Yâq., II, 773 ; = v. 8, *Muzhir*, *ibid.* ; = v. 9, Ibn as-Sikkît, 450 ; = v. 20, cf. *Al-Itqân fî 'Ulûm al-Qur'ân*, 157.

At a first reading this poem strikes as lacking in uniformity. The accents of sadness and tenderness maintained in the first nine verses give suddenly place to the exultant tone of the افتخار, which is upheld to the end of the poem. The whole piece as it stands would be a decididly lengthy composition, for one who felt himself already in the grasp of death, whereas v. 9 would be a fitting crowning to the last utterances of a dying poet. To these difficulties may be joined the argument furnished by the fact that nowhere do we find quoted any of the verses from v. 10 to 19, while each of the first nine lines reappears elsewhere. Lastly the marginal note on line 16, in confusing Ka'b and Kilâb with the Abnâ' despite the express statement of the introductory remark (*Muḥ.*, 80 f), might seem to be making a bungling excuse for the introduction of the two tribes in this place. In defiance, however, of these objections, and of the surprise which the close association of two such dissimilar elements produces on a first reading, I am inclined to consider the whole poem as the work of Biśr, and as destined by him to stand pretty much as it stands to-day. In the five poems which we have just been considering, we have been struck by the predilection of our poet for the style افتخار, and in the first two at least the transition from the primary object of the poem, the vituperation of

Aus, to the افخار takes us by surprise. The impropriety of boasting of achievements in which, as we have seen, the object of the satire reaped his share of glory with the satiriser could not deter Biśr from following, even at the risk of inconsistency, the bent of his inspiration. It could be scarcely matter of surprise, then, that the expiring poet should yield to the temptation of consoling himself for the harshness of his present fortune by the recollection of conforting memories of the past. Besides the transition from the avowal of the infallible domain of death to the enumeration of achievements that console when finally the dread hour has inevitably arrived is natural enough in itself. The manner in which the transition is brought about is natural enough and similar instances are not unheard of in the ancient poets. The lines that follow (11 ff), lines thoroughly in Biśr's style, flow naturally from 10. If we take v. 16ff quite distinct from the marginal note, there is no contradiction with the introductory account of the poet's death. He was slain in an attack on the Abnâ', a collection of tribes that comprised all the sons of Ṣa'ṣa'a, save the B. Amir. These B. Amir had amongst their principal component sub-tribes Ka'b, Kilâb and Numair, over whose humiliation we have our poet boast in the preceding poems (1). Nothing was more natural, then, than that Biśr, slain by the Abnâ', should lament not being able to meet in the fray the other tribes of Ṣa'ṣa'a, against whom he had so often victoriously fought. Another point in favour of the authenticity of the poem, as a single whole, may be adduced from the fact that Aḫṭal, whose poem on p. 52ff in the same metre and with the same qâfiya, has many reminiscences (2) of the elegiac part of our piece, seems also to have had l. 13 b in view when he writes لا جزع اذا الحدثان نابا. Aḫṭal was well known for his imitation of older poets (3) and his Dîwân contains more than one echo of Biśr's poetry. We have already seen from the choice made by Farazdaq

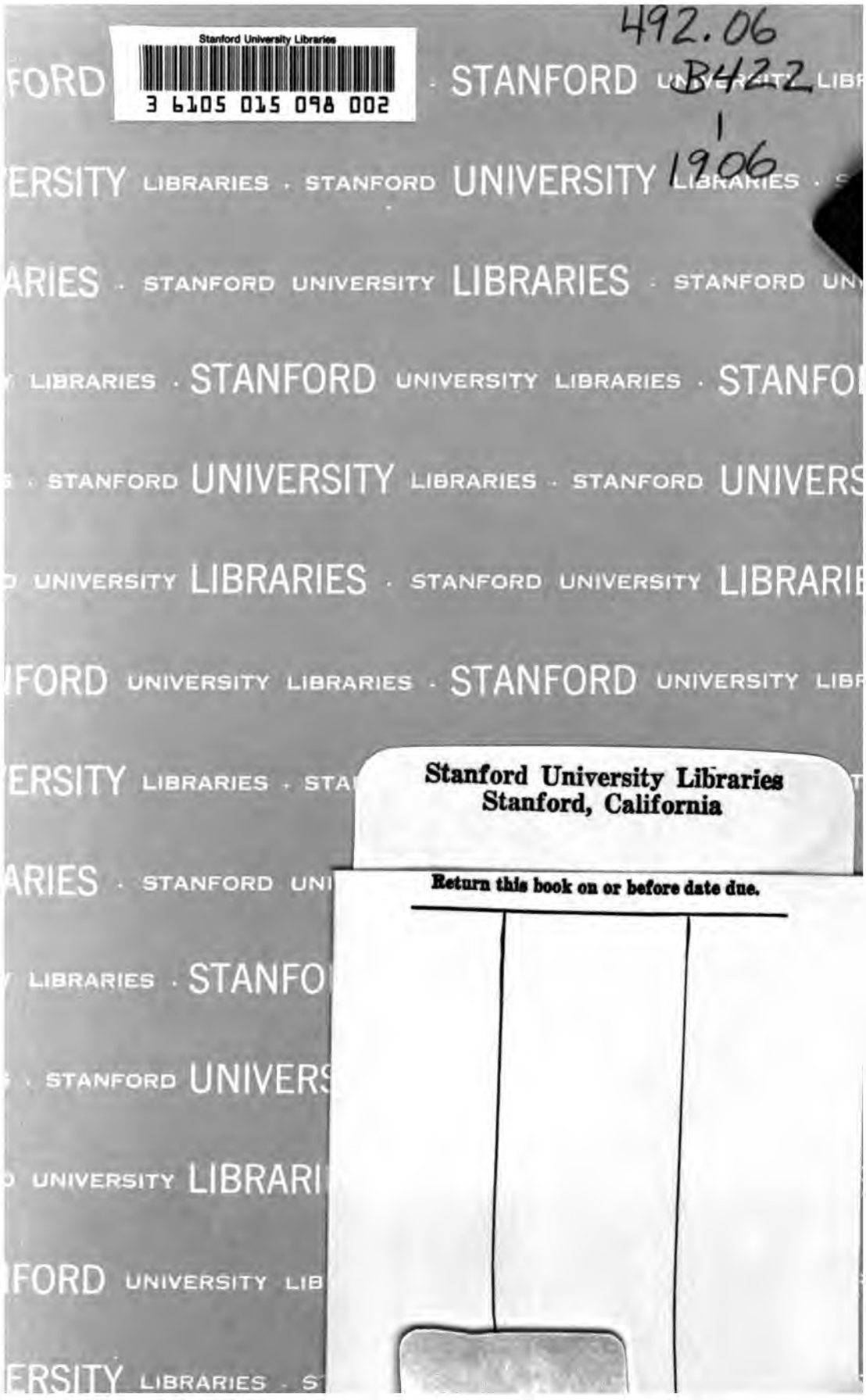
---

(1) So also in the *Mufaḍ.* poems.

(2) Cf. especially v. 6a with Aḫṭal, 55, 7 ; v. 7b with his 54, 3.

(3) Ibn Qutaiba. The very poem of which there is here question contains some obvious imitations of Imru'ul-Qais.

and Ǵarîr that the first part at least of our poem was well known to their contemporaries. If then we find the Christian poet borrowing a half verse from the second part of the poem, it is reasonable to suppose that he had the whole poem (parts I and II) before his eyes. Finally, the last verse is handed on by the *Tafsîr* of Ṭabarî, and we have thus a proof of its priority to Hibat Allâh. It is worth noting that in the prior recension we find تبابا for يبابا of the *Muḫ*. Whether the change was made to explain the Coranic word is irrevelant, but the different reading indicates the independance of the later recension.


Stanford University Libraries
3 6105 015 098 002
492.06
B422
1
1906
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.